U d'/of OTTAWA
39003002113198

# ŒUVRES

DE

# MALFILATRE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

MALFILÂTRE.

Leclerc del.t Bertonnier sc.

# ŒUVRES

DE

# MALFILATRE,

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE,

PAR M. L***aroix Jeune.

ÉDITEUR DES OEUVRES DE CLÉMENT MAROT.

A PARIS,

CHEZ JEHENNE, LIBRAIRE-EDITEUR,

PASSAGE FEYDEAU, N° 6.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,

RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

1825.

PQ
2001
.M4
1825

# PRÉFACE

## DE L'ÉDITEUR.

La dernière édition d'un ouvrage est ordinairement la meilleure ; elle se distingue des précédentes par d'heureuses corrections ou des additions importantes. Le nouvel éditeur, éclairé par les avis des gens de goût et par les fautes de ses devanciers, s'applique à atteindre le plus haut degré de perfection. Nous n'avons rien épargné pour que notre travail ne fût pas tout-à-fait indigne du chantre de Narcisse. Malfilatre, souvent imprimé, ne l'avait pas encore été d'une manière aussi satisfaisante ; c'est une justice que nous nous rendons nous-mêmes. Cette entreprise à laquelle ne s'allie aucune spéculation de libraire.

étant formée dans l'intérêt seul des lettres, nous nous sommes fait un devoir de sacrifier tout le temps nécessaire à de longues recherches, dont nous attendions plus de succès : nous n'eussions pas apporté plus de soins à la publication des chefs-d'œuvre d'un de nos premiers écrivains. MALFILATRE, par le rang distingué qu'il occupe dans notre littérature, méritait le monument, encore bien imparfait, que nous avons voulu lui élever.

L'édition que nous publions est faite sur celle que M. Gautier a dédiée à la ville de Caen, en 1823. Cette dernière se recommande surtout par quelques pièces inédites, et une notice qui contient des détails curieux sur la vie ignorée de notre poète ; mais en revanche, elle fourmille de fautes que l'on nommera, si l'on veut, des négligences. Le texte de notre édition a été revu sur l'édition originale du poème de Narcisse, les éditions de 1799 et de 1805. Les recueils du temps où parurent pour la première fois plusieurs fragmens de MALFILATRE, nous ont fourni un petit nombre de variantes qui n'avaient jamais été

recueillies. On nous avait assuré qu'il existait des vers inédits de notre auteur, cachés dans le Mercure de France, l'Année Littéraire et d'autres journaux où l'on insérait, à cette époque, des morceaux de poésie; nous avons perdu un mois entier à feuilleter des centaines de volumes poudreux; nous n'avons pas été récompensés de nos recherches fastidieuses, par la découverte d'un examen critique de la tragédie de Clytemnestre, par Fréron.

Le commentaire qui accompagne cette édition, ouvrage d'un jeune homme qui a consulté moins ses forces que son estime pour le beau talent de MALFILATRE, a besoin de l'indulgence du lecteur: il faut apprendre à juger les autres, avant de prétendre à être jugé. L'étude qu'il a faite de l'antiquité et de nos grands modèles, l'a initié aux saines doctrines littéraires.

Nous avons fait nos efforts dans la notice et les avertissemens, pour répondre aux encouragemens que notre édition de Marot nous a valus. Loin d'abandonner cette édition à des mains merce-

naires, nous avons veillé nous-mêmes avec la plus scrupuleuse attention, à la correction du texte, que l'on sacrifie aujourd'hui au luxe typographique. Nous espérons que ce volume des OEuvres de Malfilatre ira se placer dans toutes les bibliothèques auprès des nouvelles éditions de Bernard, Gresset et Saint-Lambert.

Paris, le 15 novembre 1824.

# NOTICE

SUR

# MALFILATRE.

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.
GILBERT.

La nature, par une bizarre compensation, mesure toujours plus de maux aux mortels qui ont reçu en naissant la flamme du génie. On dirait qu'elle fait expier ses faveurs. Consultez les annales de toutes les nations; partout vous verrez la gloire unie à la misère et des lauriers ne parant que des tombeaux. Le chantre d'Achille est pauvre et aveugle; Ovide exilé, touche sa lyre parmi un peuple barbare; Le Tasse, après une vie infortunée, est enlevé à son triomphe; Le Camoens meurt dans un hôpital; l'Homère de l'Angleterre descend ignoré dans la tombe; ah! gardons-nous de les plaindre! qui ne voudrait acheter à pareil prix les palmes de l'immortalité! L'admiration de tous les siècles, assurée à leurs écrits, les venge de l'ingratitude de leur siècle.

Leur passage sur la terre a laissé des traces éclatantes. Combien est plus affreux le sort de ces génies moissonnés à la fleur de l'âge ! Le ciel ne nous les montre qu'un instant, comme pour nous faire sentir plus cruellement leur perte ; ils ont déjà révélé leur talent ; ils s'élancent à peine vers les couronnes immortelles qui leur sont promises, que la mort les ravit à nos espérances, et il ne nous reste d'eux que le regret de les avoir sitôt perdus ! Heureux encore quand ils lèguent à la postérité quelques brillans essais qui attestent ce qu'ils eussent pu faire, s'ils n'avaient pas été frappés au milieu de leurs travaux ! Quel est-il le dernier vœu d'un poète ?

> De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
> Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
>
> MILLEVOYE, *le Poète mourant.*

MALFILATRE et Gilbert, que le dix-huitième siècle vit s'éteindre à leur aurore, ont souvent été comparés, quoique le genre de leur talent, leur caractère, leur vie et leur fin malheureuse ne présentent aucune espèce d'analogie. Gilbert, à qui ses vers avaient acquis de bonne heure une dangereuse célébrité, victime de son naturel irascible et caustique, usé par les chagrins et le désespoir qui avaient troublé sa raison, expira dans un hôpital où l'avait conduit la haine de ses ennemis. MALFILATRE qui joignait aux qualités les plus aimables, des connaissances étendues et une imagination riante et poétique, traîna une jeunesse obscure sous les haillons de l'infortune, et, abandonné par ses faux amis, périt,

à l'âge de 33 ans, sous le toit où la charité l'avait recueilli. Le premier, par ses satires hardies, s'appliqua à s'entourer d'ennemis ; l'autre, au contraire, fit une triste épreuve de l'amitié pour laquelle il était né. Une main étrangère ferma ses yeux. O vous, que séduisent les trompeuses illusions de la gloire, lisez ces pages et méditez !

Jacques-Charles-Louis MALFILATRE [1], naquit à Caen le 8 décembre 1733 [2]. Son père occupait un emploi honorable [3] qui lui permettait de soutenir sa famille dans l'aisance ; mais la faiblesse de sa vue le força bientôt de s'en démettre ; et ses deux filles, par le travail de leurs mains, le mirent à l'abri du besoin. La situation pénible où il se trouvait, ne lui fit pas négliger l'éducation de son fils. Il avait été élevé lui-même avec assez de soin, pour

[1] Il paraît que son nom s'écrivait indifféremment *Malfillastre* ou *Malfilâtre*. Nous avons vu quelque part qu'il se nommait *Clinchant* ou *Climpchamp de Malfillastre*.

[2] M. Auger, dans sa notice, fait naître Malfilâtre au mois d'octobre 1733. C'est probablement par erreur que la naissance de notre poète est marquée, dans le Dictionnaire de Feller, le 8 octobre 1732. Nous avons toujours suivi, dans cette notice, le nouvel éditeur de Caen 1823, qui le premier nous a fait connaître les détails de la vie de Malfilâtre.

[3] M. Auger a donc eu tort de dire que Malfilâtre fut destiné par sa naissance à n'être qu'un artisan.

commencer à s'acquitter de ce devoir sacré. Ses préceptes ou plutôt son exemple, imprimèrent dans le cœur du jeune MALFILATRE, une morale pure que ne put effacer l'adversité. Notre poète, dès l'âge le plus tendre, apprit aussi à admirer les modèles du siècle d'Auguste et de celui de Louis XIV. Il bégaya la langue de Virgile et d'Ovide en même temps que la sienne. Son père devenu aveugle, aimait encore à réciter des vers des Géorgiques et de l'Enéide, dont il avait retenu dans sa mémoire les plus beaux morceaux. C'est de là sans doute que MALFILATRE conçut pour Virgile une passion qui l'a porté à essayer de le traduire. MALFILATRE était né poète; mais les premières leçons de son enfance servirent à hâter le développement des heureuses dispositions qu'il tenait de la nature. La fin de son éducation eût fait mourir le germe de ses talens, si la destinée n'en eût pas ordonné autrement.

Il fut envoyé au collège de Mont pour achever ses études. Les jésuites, qui exploitaient seuls en France l'instruction publique, n'épargnaient rien pour que les connaissances fussent renfermées dans le sein de leur ordre. Ils assuraient ainsi leur puissance. Aussitôt qu'un enfant livré à leur férule, décélait un esprit supérieur, au milieu de la multitude ignorante que les collèges rejetaient dans la société, on prodiguait les promesses et les séductions pour l'associer à la secte de Loyola. L'espoir d'un brillant avenir l'attirait presque toujours dans le piége; plus tard, lorsque l'âge et la raison lui ouvraient les yeux, pauvre et obs-

eur, il devait ronger la chaîne qu'il s'était forgée, ou, sacrifiant à l'ambition l'honneur et la vertu, rechercher, à force d'intrigues, une honteuse opulence. MALFILATRE cependant, sous des maîtres distingués, ne tarda pas à déceler son mérite naissant. Le génie ne sait pas se cacher long-temps; c'est une rose qui sentr'ouvre au premier soleil du printemps. Heureux quand une main habile se charge de diriger son développement, et de le préserver des doctrines contagieuses, propres à le flétrir ou à l'étouffer. Le jeune MALFILATRE poursuivait ses études avec un succès éclatant; il avait exploré la savante antiquité; il avait cherché des inspirations et des modèles dans les poètes qui ont illustré la littérature ancienne. Ovide et Virgile, surtout, partageaient son admiration. Les couronnes annuelles, dont son front était orné, l'avaient signalé à l'attention de ses instituteurs; les jésuites qui ne comptaient plus dans leur sein autant de talens qu'autrefois, songèrent à gagner un nouveau prosélite, un athlète destiné à descendre dans l'arène théologique. Que n'avaient-ils pas fait pour attirer Marmontel dans leurs rangs? Ils déterminèrent sans peine MALFILATRE à se vouer à l'état ecclésiastique. Son caractère naïf et confiant, que l'on peut comparer à celui de La Fontaine, se laissa subjuguer par les discours artificieux dont on l'étourdissait. On lui fit espérer une chaire de professeur, peut-être une place de recteur dans un collège; on lui promit de puissans protecteurs, des honneurs, des richesses. MALFILATRE sourit à l'espérance de s'acquitter des soins de son vieux père et de ses sœurs, et de leur

procurer une existence honorable. D'ailleurs la carrière qu'il allait parcourir, flattait son ambition, quelque modeste qu'elle fût ; son repos, sa fortune, étaient assurés ; les jésuites ne se pressaient-ils pas sur les marches du trône ; le hasard choisissait dans leur congrégation un heureux inconnu pour l'initier aux secrets des rois : toutes ces considérations se présentèrent peut-être, sous un aspect différent, à l'esprit paisible et vertueux de notre auteur. Néanmoins, il fut tonsuré par l'évêque de Bayeux et emprisonné dans un séminaire.

Il ne séjourna pas long-temps dans cette sainte retraite ; il renonça bientôt à son imprudente vocation. Combien de regrets et de chagrins il s'épargna, en ne se consacrant pas à l'église ! privé de cet enthousiasme religieux qui touche souvent au fanatisme, de cette activité infatigable qui anime tous les membres du clergé, eût-il pu avancer dans une carrière où les intrigues et les momeries étaient les seuls moyens de réussir ? Fénelon, ce prélat vénérable, dont l'âme était ornée de toutes les vertus et de tous les talens, fut persécuté pendant sa vie entière. Malfilatre, d'ailleurs, comme nous l'attestent les peintures voluptueuses du poème de Narcisse, était loin d'être indifférent pour un sexe à qui doivent s'adresser nos plus tendres affections. Ensuite, l'humilité et les pratiques pieuses, que demande le culte des autels, s'accordent peu avec la frivolité de la poésie ; les abstractions in-folio de saint Thomas et de saint Augustin auraient pris la place de Virgile et d'Ovide ; et le génie de Malfilatre eût été étouffé sous le

fatras des études théologiques. Si l'on en croit l'éditeur de Caen, une passion violente, qu'il conçut pour une personne dont il espérait devenir l'époux, contribua à lui faire déserter la bannière sous laquelle il s'était engagé, avant de s'être bien consulté. On dit qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours, un attachement inviolable à celle qui la première lui avait fait connaître l'amour.

Son goût et son talent pour la poésie s'étaient sans doute déjà développés, lorsqu'il sortit du séminaire pour se préparer à entrer dans le barreau. La jurisprudence, il est vrai, est aussi incompatible que la théologie avec le commerce des muses; et les articles du code ne charment pas un esprit accoutumé à l'harmonie des vers et à la richesses des images poétiques. Mais le travail du droit n'absorbait pas tous les momens de Malfilatre, qui s'appliquait à étudier les grands poètes anciens et modernes. Il ne se bornait pas à la théorie; il s'occupait, à cette époque, selon le témoignage d'un de ses amis, à traduire les plus beaux passages de Virgile. C'est un excellent moyen de former son style, que de lutter avec un écrivain étranger, et de tâcher de faire passer fidélement d'une langue dans une autre, les beautés de l'original. Nous présumons que les fragmens de traduction, résultant de cet exercice, furent fondus plus tard dans le *Génie de Virgile*. Malfilatre avait déjà acquis quelque réputation; pendant cinq années consécutives, il fut couronné aux Palinods de Caen [1] et

[1] M. Auger a dit, et l'on a répété sur sa parole, que d'après le té-

de Rouen. C'était un jeune aigle qui essayait son vol. Ces succès répétés déterminèrent la vocation du poète; en effet, la solennité avec laquelle se tenaient les séances palinodiques, ces lauriers distribués en présence d'une foule immense, ces acclamations impartiales d'un peuple entier, tout concourait à éveiller dans la jeunesse, ce noble enthousiasme qui veut des couronnes et des applaudissemens. Quel plus doux rêve que celui de la gloire littéraire? Pourquoi est-on sitôt désabusé? Pauvre MALFILATRE! en recevant les prix accordés à tes premiers vers, tu ne vis que des triomphes dans l'avenir, et tu devais mourir de misère!

L'ode du *Soleil fixe au milieu des planètes*, qui avait remporté le prix aux deux Palinods, en 1758, fut insérée dans le Mercure de France, du mois de juillet 1759. Ce magnifique morceau de poésie, une des meilleures odes que possède la littérature française,

moignage de personnes qui doivent être bien informées, il n'existe dans les Recueils palinodiques de Caen, aucune pièce de Malfilâtre; c'est une erreur. Nous avons les Recueils dont il s'agit, et toutes les Odes de Malfilâtre y sont insérées depuis 1754, jusqu'en 1758 inclusivement. Elles se trouvent aussi à la vérité dans le Recueil des ouvrages couronnés au Palinod de Rouen, car Malfilâtre n'y eut pas moins de succès que dans sa ville natale; et voilà la source de la méprise. M. Auger peut être certain que les personnes auxquelles il s'est adressé, n'ont point pris la peine de compulser les Recueils de Caen. (*Note de l'édition de Caen*, 1823.)

fut généralement apprécié ; on s'étonna de trouver de beaux vers dans un journal abandonné aux impromptus et aux bouquets à Iris. Marmontel, alors rédacteur du Mercure, fut tellement frappé du talent remarquable, répandu dans cette pièce, qu'il ne craignit pas, dans une note dont il l'a fit suivre, de prédire à son auteur les plus hautes destinées littéraires [1]. La mort prématurée de MALFILATRE ne permit pas que sa prédiction s'accomplît. Dans un temps où des célébrités étaient appuyées sur un quatrain, cette ode suffit pour faire connaître avantageusement le nom du jeune poète. MALFILATRE, enivré par les encouragemens de Marmontel, étourdi par les applaudissemens de la capitale, qui arrivaient jusqu'à ses oreilles, résolut de quitter le toit où il était né, pour courir après les illusions mensongères de la gloire et de la fortune [2]. La voix d'un ami de son enfance l'affermit encore

[1] Marmontel dit dans ses Mémoires : « Une volée de jeunes poètes commençait à essayer leurs ailes. J'encourageai ce premier essor en publiant les brillans essais de Malfilâtre ; je fis concevoir de lui des espérances qu'il aurait remplies, si une mort prématurée ne nous l'avait pas enlevé. »

[2] Ce ne fut point, comme l'ont prétendu jusqu'ici les historiens de Malfilâtre, sur les instances de M. Lacombe, qu'il alla à Paris. Il n'avait jamais vu ce libraire, ni reçu de lui aucune lettre. On verra bientôt la preuve que M. Lacombe ne le connaissait pas, puisqu'il lui demanda un échantillon de son style, lorsque Malfilâtre se présenta chez lui pour travailler à des compilations.

(*Note de l'édition de Caen*, 1823.)

dans sa funeste résolution; il s'arracha des bras de son père aveugle et de ses sœurs en larmes; il s'éloigna de Caen qui lui semblait une sphère trop étroite pour son génie; il était riche d'espérance..... Ah! malheureux! ta confiante inexpérience ne voyait point l'abîme d'infortune ouvert sous tes pas.

Paris était alors rempli d'une multitude de bureaux d'esprits, de clubs littéraires et philosophiques où il était facile de briller, en adoptant les idées et les mœurs du jour. Combien d'immenses réputations étaient renfermées dans les bornes de ces assemblées! Des madrigaux bien fades, des poèmes à l'eau de rose, des tragédies de boudoir et du marivaudage appellé comique; des ouvrages d'agriculture, composés par des hommes qui avaient étudié cette science dans leurs cabinets; des diatribes contre d'illustres écrivains et de grands personnages, des traités d'économie politique et de finance, écrits dans les sallons; de nouveaux systèmes toujours absurdes, voilà les estimables productions qu'on livrait à l'admiration des coquettes, des abbés et des fats qui composaient ces insipides réunions.

Malfilatre, à son arrivée à Paris, fut reçu dans ces académies particulières où son ode l'avait devancé; il était d'un physique assez agréable, ce qui ne contribua pas peu sans doute à l'engouement avec lequel il fut accueilli pendant quelque temps; sa traduction de Virgile, dont il lisait des morceaux, passait pour un chef-d'œuvre. On ne parlait que du poète de Caen; on ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Cette espèce de triomphe

ne fut pas de longue durée. Malfilatre avait déjà rencontré bien des amis, prodigues de protestations et d'embrassades, tout le monde lui offrait ses services, personne ne se pressait de le servir. Il était entouré d'admirateurs, et il n'avait pas de pain.

C'est à peu près à cette époque, que les biographes de Malfilatre, placent une anecdote assez invraisemblable, qui, selon M. Auger, « contribue à donner une opinion favorable du cœur et de l'esprit de notre auteur. » Si le fait est véritable, ce dont nous doutons fort, nous nous étonnons qu'un pareil stratagême dirigé contre une femme ait pu réussir. Un des amis de Malfilatre, (le malheureux n'avait pas un ami!) aimait une coquette qui prenait plaisir à le mettre au désespoir. Malfilatre, touché des chagrins qu'on lui confiait, conçut un projet dont l'idée n'annonce pas une grande connaissance du cœur des femmes. Il feignit qu'un ardent amour s'était emparé de son être; il fit tomber, comme par hasard, entre les mains de la maîtresse de son ami, des lettres de cette amante supposée, où respirait le caractère le plus aimable, où s'épanchait l'âme la plus tendre et la plus naïve. Son style prêtait de nouveaux charmes à ces épîtres, qui semblaient dictées par l'amour. Il eut soin de faire voir les réponses pour déguiser encore mieux son innocente supercherie. Cette correspondance[1], où était empreint le bonheur de deux cœurs

[1] M. Auger assure, dans sa notice, que cette correspondance existe

unis en un seul, par leurs désirs et leurs affections, produisit tout l'effet qu'il en attendait. La coquette piquée de l'espèce de comparaison que l'on établissait à son désavantage, entre elle et une inconnue, voulut, par esprit de contradiction, se montrer différente d'elle-même, et consentit à accorder sa main à son amant. Cependant, « ce succès, dit M. Auger, ne fut pas de longue durée; le naturel pendant quelque temps réprimé, se releva bientôt avec une nouvelle force. » L'émulation n'était pas un mobile assez puissant pour rompre la chaîne de l'habitude.

Malfilatre qui perdait des momens précieux à écrire des lettres d'amour, apprit dans la pauvreté combien sont trompeurs les rêves de la gloire et de la fortune. Il s'était, il est vrai, introduit dans la société des écrivains les plus distingués; il s'était lié également avec les philosophes et le parti contraire. Son talent pour la poésie l'avait fait rechercher par Marmontel, Laharpe, Linguet, Colardeau, Dorat, Fréron; et nous pensons, d'après le témoignage de Linguet, qu'il s'était jeté dans les rangs des philosophes. Sans doute il fut séduit par l'éclatant faisceau de gloires dont s'honorait cette secte, à la tête de laquelle s'avançaient le patriarche de Ferney et le Salomon du Nord; les honneurs, les richesses, les applaudissemens, semblaient chercher ceux qui se ralliaient autour de Voltaire et de Frédéric. De

entre les mains d'un ami de Malfilâtre. Nous craignons qu'il n'ait été mal informé.

l'autre côté, on ne voyait que de vils insectes de la littérature, traînés dans la fange et le mépris, des Nonotte, des Sabattier, des Larcher, qui jetaient des cris impuissans contre le mérite, qu'ils désespéraient de pouvoir égaler. Le génie était aux prises avec l'envie, hydre toujours renaissante qui garde le temple de l'immortalité. MALFILATRE, dont l'esprit juste, voyait avec joie la raison s'élever lumineuse des ténèbres de l'ignorance, désapprouvait pourtant l'audace philosophique, qui allait attaquer les rois sur le trône et Dieu dans le ciel. Tant il est vrai qu'un mal naît toujours d'un bien. Il ne voulut pas prêter sa plume et son nom à des écrits où la morale et le gouvernement n'étaient pas respectés. Ses soi-disans amis, après avoir tenté de l'amener à devenir un défenseur zélé de leur cause, l'abandonnèrent sans ressources au fond de son grenier. MALFILATRE croyait la fortune trop achetée par le déshonneur.

Il fut forcé, pour vivre, de se mettre aux gages d'un libraire. Lacombe [1], qui publiait alors des dictionnaires et des

[1] Lacombe (Jacques), né à Paris en 1724, avocat et libraire dans cette ville. On a prétendu qu'il était beau-père de Grétry. Il passa toute sa vie à faire des compilations qui sont rédigées avec méthode et avec goût, et écrites assez purement. L'*Histoire de Christine, reine de Suède*, est son meilleur ouvrage. Il a laissé encore un *Dictionnaire portatif des beaux arts*, 1752; un *Abrégé chronologique de l'histoire ancienne*, 1757; un *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord*, 1762. Il a travaillé pour l'*Encyclopédie méthodique*; il est l'auteur des *Dic-*

histoires, se faisait aider dans ses compilations par des gens de lettres, que le besoin réduisait à cette extrémité. Le jeune poète, pressé par la faim, courut chez ce libraire lui offrir ses services. Ce dernier les accepta avec joie, après avoir vu un *échantillon* de son style, et même, touché de l'état de dénuement où se trouvait l'infortuné jeune homme, il lui avança une somme assez considérable. Lacombe avait assez de connaissances pour apprécier le talent poétique répandu dans les vers que lui montra MALFILATRE, et qui étaient peut-être des passages de la traduction de Virgile. Il est probable que ce fut lui qui proposa à l'auteur de traduire Virgile en vers et en prose, et MALFILATRE y consentit d'autant plus volontiers, qu'il pouvait tirer parti des vers qu'il avait faits à Caen, et des matériaux qu'il avait déjà recueillis. Cependant il ne renonça pas à son premier dessein et il se promit d'achever la traduction complète, en vers, qu'il avait commencée, aussitôt que les circonstances lui permettraient de se livrer tout entier à ce grand travail [1]. Pendant trois années il échappa à la misère, en

*tionnaires des arts et métiers, du Jardinage*, etc. Il mourut à Paris en 1805. Son frère, Honoré Lacombe de Prézel, laborieux compilateur, a publié plusieurs Dictionnaires.

[1] On n'ignorait pas, de son temps, qu'il préparait une traduction de Virgile. Nous lisons, dans la notice de l'édition de Caen, 1823, que l'abbé Delille, causant un jour de cette traduction avec M. Desfontaines, dit que cette entreprise était au-dessus des forces de Malfilâtre. Ce n'est pas faute de talent, répondit l'ami de notre poète, mais faute de confiance.

consacrant ses veilles au métier obscur et fastidieux de compilateur.

Malfilatre roulait pourtant dans sa tête le projet de plusieurs grands ouvrages. Pour ne plus interrompre le cours de notre narration, nous allons parler ici des différentes entreprises qui occupaient ses momens de loisirs. Outre la traduction en vers de Virgile, qu'il n'avait pas tout à fait abandonnée, il se préparait à s'emparer du domaine de la tragédie et de l'épopée. Il est probable qu'il avait déjà esquissé des plans, inventé des actions dramatiques et écrit quelques uns de ces vers, qui coulaient si facilement de sa verve. Malheureusement ses papiers ont été dispersés après sa mort; sans doute ils ont été anéantis. Rien ne nous est resté que le souvenir de ce qu'il se proposait de faire. On sait qu'il avait eu beaucoup de part à une détestable tragédie de Clytemnestre, imprimée à Paris en 1761. Quoique le poème de Narcisse n'offre pas des conceptions élevées et originales, nous n'avancerons pas que Malfilatre n'eût jamais réussi dans des genres qui demandent une imagination féconde. Le plan de Clytemnestre est tellement absurde sous tous les rapports, que nous répugnons à croire que notre poète ait présidé à son ordonnance. Mais le style, quoique extrêmement inégal, est semé de morceaux brillans et énergiques qui étonnent d'autant plus qu'ils sont jetés au milieu du plus indigne galimathias. Nous renvoyons le lecteur à l'avertissement que nous avons placé en tête de l'analyse de cette pièce.

Il paraît que MALFILATRE, qui avait consenti à une association littéraire aussi peu digne de lui, avait essayé seul de chausser le cothurne. Cet essai avait été plus heureux, si on s'en rapporte aux éloges, peut-être faux, de ses contemporains; le sujet que sa muse avait traité était *Hercule sur le mont OEta*. Le choix de ce drame annonce que son esprit, encore rempli des beautés trop admirées des anciens que ses études lui avaient dévoilées, aspirait à transporter les déclamations de Sénèque, sur le théâtre de Paris. On dit qu'il fit la lecture de cette tragédie à Lekain, qui lui indiqua quelques changemens, au moyen desquels ce grand acteur lui promit un succès prodigieux. Ce jugement porté par un homme formé à l'école de Voltaire, n'est pas, il est vrai, une preuve irrécusable du mérite d'un ouvrage, dont on ne connaît pas un seul vers; mais c'est du moins une forte présomption en sa faveur.

Tous les biographes de MALFILATRE assurent qu'il eut toujours le dessein de versifier le Télémaque. Une imitation libre du commencement de ce poème, qui fait partie des *Considérations sur le poème épique*, imprimées dans le *Génie de Virgile*, en tête de l'Énéide, a sans doute donné lieu à cette assertion que repousse le bon goût de MALFILATRE. Quelques personnes, qui ont vécu dans sa société, ont prétendu qu'elles l'avaient ouï parler de cet ouvrage. Une note du *Génie de Virgile* [1] et quelques vers insérés dans les *Considéra-*

[1] « Il y aurait dans Télémaque plus de précision et de force, s'il « était versifié. »

(*Génie de Virgile*, tome I, page 73.)

*tions sur le poème épique*, ont pu faire présumer que notre poète avait réellement conçu le projet de rimer les aventures de Télémaque, l'Odyssée français. Néanmoins nous ne partagerons pas l'opinion de ceux qui ont soutenu un fait, dont on n'apporte aucune preuve. Nous ne voyons dans le fragment qui nous reste que l'essai d'un travail que Malfilatre ne songea plus à mettre à exécution, aussitôt qu'il en eut reconnu les difficultés et l'inutilité. En effet, la prose poétique de Fénélon, dont le charme est une délicieuse simplicité, une élégance continuelle, perdrait à être resserrée dans les bornes de la versification, et il faudrait sacrifier souvent le mot propre et ajouter de nouveaux détails, pour rencontrer la rime. Comment exprimer en vers une foule de pages, hérissées de dissertations philosophiques, de sentences et de préceptes de morale, qui se refusent à la poésie. On ne doit pas regretter que Malfilatre ait abandonné une entreprise que tout son talent n'eût pu sauver de l'indifférence du lecteur.

On s'accorde à dire que Malfilatre fut toujours animé du désir de venger notre nation du reproche qu'on lui a fait de n'être pas épique. La découverte du nouveau monde, qu'il se proposait de chanter, est peut être le seul sujet d'une épopée moderne. L'auteur récent d'une notice sur Malfilatre, connu par plusieurs bonnes comédies, ne craint pas de dire, contre le jugement de M. de Chateaubriant, que la découverte de l'Amérique n'appartient pas à l'épopée ; « c'est, dit-il, la faiblesse ignorante et naïve

se débattant contre la force astucieuse et féroce. » Il faut ne pas posséder une étincelle du feu poétique pour ne pas voir combien ce sujet est digne de la haute poésie ; quels magnifiques tableaux, quelle richesse et quelle variété de couleurs, il offre au génie habile à s'en emparer ! Le poète se transporte au milieu de ces belles contrées où les muses n'ont jamais pénétré. La nature, les peuples, les mœurs, la religion, tout ici est nouveau ; l'époque, le lieu de la scène, sont assez éloignés de nous, pour que l'imagination n'hésite pas à prendre son essor, et à marcher à pas de géant dans le vaste champ de la fiction. MALFILATRE ne peut sans enthousiasme envisager cette épopée.

« Il serait à souhaiter, dit-il dans son *Génie de Virgile*, t. 3, p. 58 et suivantes, que quelque français eût le courage de chanter *Christophe Colomb*, ou *la Découverte du nouveau monde*. Qu'importe que le héros ne soit pas français ? Gènes, sa patrie, et l'Espagne qui accepta ses services, liraient l'ouvrage avec plus de satisfaction que nous ; mais notre nation et toutes les autres seraient-elles insensibles au plaisir de le lire ? Quoi ! parce que Colomb n'est né ni à Paris, ni à Rome, ni à Londres, les Anglais, les Français, les Romains, ne trouveraient-ils aucun attrait dans l'ouvrage qui rappellerait ses grandes actions ? En vérité, c'est avoir une trop mauvaise idée du genre humain que de soutenir une pareille opinion [1]. Cette matière est bien autre-

[1] Malfilâtre réfute ici l'opinion du P. Le Bossu, qui, dans son

ment importante que la querelle d'Achille et d'Agamemnon, que le retour d'Ulysse et son rétablissement dans son royaume, et même que la fondation de Rome. L'Europe entière et l'Asie sont intéressées à la découverte de l'Amérique. Une moitié du monde sortie, pour ainsi dire, du sein des eaux, de nouveaux hommes, dont on ne soupçonnait pas même l'existence, des mœurs nouvelles pour nous parmi ces hommes, de nouvelles plantes, des animaux jusqu'alors inconnus, d'autres cieux, d'autres étoiles! que de moyens de perfectionner la géographie, l'astronomie, la morale, la politique, l'histoire naturelle, la marine, la navigation, en un mot, tous les arts et toutes les sciences! quel champ vaste, fécond, varié, ouvert à la poésie! quelle matière encore toute neuve! L'auteur de ce grand ouvrage pourrait dire plus justement encore que Lucrèce :

*Avia Pieridum peragro loca nullius ante*
*Trita solo.*

Comment appliquer ici les règles du P. Le Bossu, qui prétend, toujours d'après Aristote, que le héros de l'épopée doit être couronné? Colomb, si l'on en croit quelques écrivains, était d'une famille obscure, quoique d'autres lui donnent une origine plus brillante. Eh! qu'importe? s'il ne tire aucun lustre de ses parens,

*Traité sur le poème épique*, veut absolument que le sujet d'une épopée soit national.

ses descendans tirent de lui un éclat immortel. Quant à l'action du poème qu'on pourrait entreprendre sur ce sujet, elle ne serait point illustrée par le héros, mais il serait ennobli par elle. Quel homme à peindre que ce Colomb! que deviennent les Hercule, les Jason, devant lui? que ces personnages si vantés dans la Fable sont peu de chose en comparaison de ce héros unique! quelles vues! quelle science dans un siècle d'ignorance! quelle hardiesse pour affronter une mer jusqu'alors inconnue! quelle patience pour entreprendre et pour conduire à fin son projet, malgré tous les refus des têtes couronnées, malgré le préjugé universel qui faisait regarder son opinion comme une extravagance! quelle fermeté dans l'exécution! quelle constance, lorsque son équipage se mutine! quelles ressources dans les périls dont cette mutinerie le menace! quelle confiance en ses lumières, lorqu'il annonce le jour où la terre doit paraître! quelle grandeur d'âme au milieu des persécutions que lui suscite l'envie! Non, il n'est dans la nature aucun sujet préférable, ni même comparable à celui que je propose [1]. Il a sans doute de grandes difficultés; mais un

[1] Il existe dans presque toutes les langues des poèmes épiques en l'honneur de Ch. *Colomb;* deux en latin de Lorenzo *Gambara* et de Huberto *Carrara;* un en italien, de Th. *Stigliani;* un en anglais, de M. Joël *Barlow;* un en danois, de M. *Baggesen;* deux en français, de madame *Dubocage* et de M. *Lesuire.* Tous ces essais n'ont pas été heureux, et ce beau sujet attend toujours un poète. Quel

grand poète les surmonterait, et ressemblerait en cela à son héros :

Ce penible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Le peu de succès d'une femme illustre qui a tenté cette vaste carrière ne devrait point nous rebuter; on sait qû'un poème épique, ni même une tragédie, ne sont point du ressort d'une femme, quelque esprit, quelque talent qu'on lui suppose, surtout si cette femme est européenne. Son sexe et son éducation sont deux obstacles peut-être invincibles : je le croirai du moins jusqu'à ce que je sois détrompé par un exemple. »

On voit avec quelle ardeur le jeune poète embrassait son sujet; pourquoi une mort prématurée l'a-t-elle arrêté dans ses travaux? Nous n'avons point de poème épique! est-ce donc aux Chapelain, aux Saint-Amand à marcher sur les traces d'Homère et de Virgile? Peut-être Malfilatre ne possédait-il pas un génie assez puissant pour ne pas fléchir sous le poids immense de l'ouvrage qu'il avait dessein d'entreprendre; mais son talent poétique l'eût secouru dans une entreprise qui n'était pas au-dessus de ses forces. Il eût au

dommage que Malfilâtre n'ait pas eu le temps d'exécuter lui-même le plan qu'il avait conçu! Nourri du génie des anciens, il aurait vraisemblablement soutenu avec gloire le poids d'un si grand ouvrage.

(*Note de* M. Miger.)

moins caché la faiblesse de l'invention sous la beauté des détails et le mérite de la versification, riche d'harmonie et d'images. Puisse un autre poète fouiller cette mine féconde qui demande de l'audace et du génie, et la France aura enfin une véritable épopée.

L'auteur de l'excellente notice insérée dans l'édition de Caen, 1823, nous apprend que MALFILATRE « *avait composé un assez* « *grand nombre de poésies fugitives* dont plusieurs étaient adressées « à Madame Elie de Beaumont, auteur des *Lettres du marquis de* « *Roselle*. » L'épître à Mademoiselle Arnould dont le nouvel éditeur de Caen, M. Gautier, a enrichi son édition de MALFILATRE, nous fait regretter qu'il n'ait pu découvrir d'autres pièces inédites; on croit qu'il en existe quelques unes dans les portefeuilles des contemporains de notre poète. MALFILATRE déploie un talent remarquable dans la seule pièce que l'on ait publiée. On retrouve chez lui l'élégance et la délicatesse des modèles, ces grâces de pensées et de style qui font le charme des poésies légères de Voltaire, et que l'on cherche inutilement dans tant de volumes oubliés de pièces fugitives.

MALFILATRE s'occupait quelquefois de théâtre; la nécessité le contraignit sans doute à essayer une carrière moins glorieuse que lucrative, lorsqu'on parvient à y obtenir quelques succès éphémères. On devine qu'il n'abordait pas avec un grand bonheur la muse du vaudeville et de la basse comédie. Nous n'avons fait aucune recherche pour nous procurer ces pâles essais dont les

noms sont à peine connus. Le conte d'Annette et de Lubin par Marmontel lui avait fourni le sujet d'une pièce en un acte, non représentée. Il avait aussi travaillé avec M. Desfontaines, son ami, à une autre bluette, *les Fêtes de Saint-Cloud*. Revenons maintenant à notre auteur, et glissons rapidement sur les dernières années de sa vie. Il est pénible de rappeler les angoisses et les infortunes qui accompagnèrent MALFILATRE jusqu'au tombeau.

MALFILATRE, comme nous l'avons dit, était entré secrétaire chez le comte de Lauraguais. Cet état de domésticité froissait son âme noble et fière : il rougissait d'être à la solde d'un grand. Quelques économies et le produit des compilations que lui confiaient différens libraires, lui assuraient une existence libre et laborieuse. Sous prétexte que sa santé, altérée par l'étude, demandait du repos et l'air pur de la campagne, il sortit de la maison du comte de Lauraguais qui lui avait toujours témoigné de la bienveillance, et il se retira à Vincennes où le comte de Beaujeu lui avait offert un appartement. Ses rêves de bonheur parurent alors se réaliser : il venait d'appeler auprès de lui son vieux père et la sœur qui lui restait encore ; entouré de toutes ses affections, plein des grands projets littéraires sur lesquels il appuyait déjà sa réputation, il croyait n'avoir plus rien à désirer. Vaines espérances ! fragile félicité ! Il allait retomber dans l'abîme de maux d'où il commençait à sortir. La mort levait sa faux pour le frapper.

Quelques mois s'écoulèrent dans les plaisirs purs d'une vie partagée entre l'étude et l'amitié. Que les momens de bonheur s'enfuient

rapidement! Malfilatre vit sortir du mariage de sa sœur tous les chagrins qui avancèrent sa fin prématurée. Jaloux d'assurer la félicité d'une sœur chérie et de procurer de nouvelles jouissances à son père infirme, il avait pris plaisir à former lui-même cette union; mais l'époux que l'amour avait choisi aveuglément apporta dans cette malheureuse famille les pleurs et la misère, tristes fruits de ses débauches. La petite fortune que la sœur de Malfilatre devait à son travail; les épargnes que celui-ci avait faites, se perdirent en folles dépenses, et les dettes qu'il furent forcés de contracter ne leur offrirent qu'une ressource précaire qui rendit encore leur situation plus déplorable.

Malfilatre, réduit au plus extrême dénuement, répugnait à implorer l'égoïsme de ses nombreux amis, dont il n'eût obtenu que des refus. Pressé par ses créanciers, qu'il était dans l'impossibilité de payer, il se livrait au désespoir. Son caractère, naturellement faible, n'opposait à l'adversité que des plaintes et une douleur inactive. Il n'avait plus de pain pour son vieux père! C'est alors que deux de ses plus *fidèles amis*, Collet de Messine et Savine, ancien évêque de Viviers, vinrent le visiter à Vincennes. Ils ignoraient les malheurs qui l'accablaient; s'ils les avaient connus, seraient-ils venus entendre des gémissemens et assister au spectacle de l'infortune? Ils trouvèrent le malheureux jeune homme à qui la crainte de la prison faisait oublier les horreurs du besoin.

Malfilatre, rempli d'honneur et de franchise, ne pouvait sup-

porter l'idée de manquer à ses engagemens et d'être renfermé avec des gens voués à l'infamie. Ses bons *amis* dont l'un, ancien évêque, devait au moins connaître les devoirs de la charité chrétienne, loin de l'aider de leur bourse, se contentèrent de lui indiquer un moyen peu honnête pour échapper aux poursuites de ses créanciers. Ils lui conseillèrent de changer de nom et de se cacher à Chaillot. La délicatesse de MALFILATRE s'effraya d'abord de ce conseil qu'on lui offrait pour tout secours; mais, décidé par la crainte d'être écroué, il partit secrètement de Vincennes avec la faible espérance d'y revenir bientôt acquitter ses dettes et rejoindre son père et sa sœur qu'il abandonnait pour tenter encore de les secourir.

Il vécut quelque temps à Chaillot, sous le nom supposé de Laforêt; retiré dans un galetas qui ne l'abritait pas contre les intempéries des saisons, couchant sur la paille, mangeant un pain noir abreuvé de ses larmes, privé des consolations d'un ami, il travaillait au délicieux poème de Narcisse dont il espérait employer le produit à satisfaire ses créanciers. Sa lyre trouvait d'heureuses inspirations au milieu des angoisses de la faim et de la douleur. Ce poème charmant, où brillent repandues les couleurs de la plus belle poésie, semble avoir été inspiré par l'imagination la plus riante et dicté par les grâces et la volupté.

Ce petit chef-d'œuvre, qui forme à peu près le seul héritage poétique de MALFILATRE, sera toujours cité parmi les plus agréables productions dont s'honore notre littérature. C'est la manière des grands

maîtres. Quelles couronnes attendaient un poète qui, mourant de faim et de désespoir, imitait la touche aimable de l'Arioste ou de La Fontaine, et savait manier les pinceaux de Lucrèce, d'Ovide et de Virgile! Dès qu'il eut achevé son premier et son dernier ouvrage, il le porta à un libraire de Paris, nommé Lejay, qui n'eut pas honte de lui en offrir huit cents francs. Qu'importait le mérite du poème, le nom de Malfilatre était inconnu, même dans l'almanach des Muses! Cette somme modique suffit à peine pour faire face aux dépenses qu'exigeait l'urgente nécessité; elle fut bientôt dissipée; quelle ressource restait-il à l'infortuné? il fallait mendier le pain de la pitié ou mourir.

Il allait périr, lorsque le ciel lui envoya un ange tutélaire. Madame Lanoue, tapissière, à qui il devait quelqu'argent, ayant découvert sa retraite, vint le trouver dans le grenier où il appellait la mort. A l'aspect de l'infortuné étendu sur sa couche de misère, pâle et exténué par le besoin, cette femme généreuse oublia le motif de sa visite, et s'écria les larmes aux yeux: « Venez chez moi, mon cher enfant; je ne suis pas riche, mais je ne me pardonnerais jamais d'abandonner un chrétien dans l'affreux dénuement où vous êtes. »

Elle ne se borna pas à une stérile compassion, et consultant plutôt son cœur que sa fortune, elle détermina le jeune poète à la suivre à Paris et à venir s'installer dans la maison qu'elle habitait rue St.-Germain l'Auxerrois. La pitié, ce mouvement électrique

qui avait remué son cœur, céda la place à un autre sentiment. Elle aimait déjà comme son propre fils, celui qu'elle rendait à la vie. Chaque jour, l'union dans laquelle ils vivaient était resserrée par ses tendres attentions, ses soins touchans. Malfilatre, livré aux souffrances de corps et d'esprit, ne détestait plus la lumière et souriait au doux espoir de pouvoir un jour s'acquitter envers sa bienfaitrice. Hélas ! il portait dans son sein le germe de la mort.

Il s'était donné un coup violent à la tête, dans une chute qu'il avait faite à Chaillot. Il négligea de prévenir les suites funestes de ce grave accident, et la douleur qu'il ressentit dans le moment, absorbée par les douleurs plus vives de son âme, l'avertit vainement de recourir à des remèdes qui plus tard seraient inutiles. Un abcès se forma, et lorsque les médecins furent appelés, l'art était impuissant; le tombeau réclamait la victime qu'on lui avait trop souvent arrachée. Le mal avait fait des progrès effrayans et touchait à son dernier période. Une lueur d'espérance fit tenter des moyens de guérison, plus douloureux que la maladie elle-même. Les opérations que souffrit Malfilatre ne firent que reculer de quelques jours le terme fatal. Ses forces, usées par les privations de tous genres qu'il avait supportées, succombèrent dans cette dernière épreuve. La sève de la vie était épuisée, il fallait mourir à l'âge de trente-trois ans, sans laisser un souvenir des beaux talens qu'il avait à peine révélés ; son poème de Narcisse, à qui il avait confié des étincelles de ce feu sacré qui

l'embrasait, son seul ouvrage, allait mourir avec lui! quelle pensée plus affreuse cent fois que la mort!

Qui le croirait? un barbare voulut nous priver de ce poème inimitable qui a suffi pour immortaliser son auteur. Il est des misérables, jaloux de tourmenter les grands hommes à leurs derniers momens, de leur arracher des aveux, des faiblesses dont ils se font des trophées. La Fontaine, Montesquieu, Voltaire, on ne vous laissa pas mourir tranquilles! Malfilatre, avant d'expirer, tourna ses regards vers cette religion que la philosophie n'avait pu chasser de son cœur, où l'avaient imprimée les leçons de son enfance. Calme et résigné, il faisait à dieu le sacrifice de son génie frappé dans sa fleur; il bénissait l'éternelle destinée qui l'enlevait à la gloire et à la vie. Mais un ministre de cette religion qui sait consoler le mourant, vint porter le trouble dans cette âme pure et vertueuse, prête à s'envoler aux cieux. Cet indigne prêtre abusa des fonctions de son ministère, pour obtenir du moribond la promesse d'anéantir le poème de Narcisse, qui n'avait pas encore vu le jour. Malfilatre, qu'épouvantait la mort entourée des flammes de l'enfer et des délices du paradis, se reprocha d'avoir peint la volupté sous des couleurs trop séduisantes, et ordonna aux personnes qui assistaient à son agonie de retirer des mains du libraire le poème de Narcisse, pour le détruire comme un ouvrage dangereux. Rendons grâce à ceux qui nous ont conservé ce précieux débris de la gloire de Malfilatre. L'Enéide fut condamnée aux flammes par Virgile mourant. Mal-

FILATRE expira dans les bras de madame Lanoue et de son confesseur, le 6 mars 1767 [1].

Linguet rapporte autrement les circonstances de la mort de MALFILATRE. Cependant il est possible qu'il n'ait pas sacrifié tout à fait la vérité au plaisir de décocher un trait de satire contre ses ennemis. « Ce jeune homme, dit-il, est mort malheureux et inconnu quoiqu'enrôlé dans la milice philosophique; mais n'ayant ni l'imprudence qui se rend l'organe de mensonges, ni la bassesse qui dévore les outrages et mène à l'académie; n'étant né qu'avec de la modestie et du talent, ses maîtres l'ont laissé languir et périr dans l'obscurité. Tandis qu'ils prônaient, qu'ils soudoyaient,

[1] On lit dans l'avant-propos de la traduction d'Ovide, attribuée à Malfilâtre : « Ce jeune favori des muses habitait depuis environ dix ans Paris, où des amis généreux s'empressèrent de prévenir ses besoins et de lui procurer des occupations utiles qui pussent satisfaire aux soins qu'il rendait à un père infirme et à sa nombreuse famille. Il aimait la retraite, soit à la ville, soit à la campagne; mais il se livra avec trop d'abandon à sa passion pour le travail; son sang s'alluma. Le célèbre médecin Petit vint trop tard à son secours, et ne connaissant ni la cause ni la nature de la maladie, il ordonna imprudemment des saignées, qui achevèrent de l'épuiser, et pendant lesquelles Malfilâtre expira à l'âge de trente-cinq ans, le 6 mars 1767. » Ces lignes sont remplies des assertions les plus fausses; la personne qui les a écrites n'était pas bien informée, ou a cherché à dénaturer les faits. C'était peut-être un des *amis généreux* de Malfilâtre.

qu'ils couronnaient les H... [1] Malfillastre n'a jamais reçu d'eux aucune espèce de secours. Il est vrai que le lendemain de sa mort, M. d'A. et F... [2] lui portèrent cent écus, et comme un mort n'a besoin que de *requiem*, ils remportèrent prudemment la bourse; mais ils arrosèrent le cercueil d'eau bénite. »

Malfilatre était beau de visage; une teinte de mélancolie répandue sur ses traits, ne les rendait que plus agréables. Les charmes de son commerce, ses qualités aimables lui attiraient beaucoup d'amis; mais il ne savait pas s'en faire de véritables, ou plutôt sa mauvaise fortune ne lui permit pas de rencontrer cette consolation dans le cours de ses adversités. Son caractère dont la douceur allait jusqu'à la faiblesse, recevait toutes les impressions, et, inhabile à prendre conseil de lui-même, flottait dans une continuelle incertitude ou se dirigeait d'après l'impulsion des autres. Ses malheurs résultèrent presque tous de cet esprit indécis et confiant. Bon et honnête, il ne soupçonnait pas qu'il existât des méchans dans ce monde, où pourtant le mal l'emporte sur le bien. Les terreurs ridicules que lui inspira l'approche de la mort, l'empire qu'un homme en soutane parvint à prendre sur ses derniers instans, ne donnent pas une haute idée de sa force morale; mais les souffrances de toutes espèces qui se disputèrent sa

[1] C'est Helvétius, ou plutôt La Harpe dont Linguet fut toujours l'ennemi irréconciliable.

[2] D'Alembert et Fréron.

vie entière, auraient abattu une âme plus forte que la sienne. Ce n'est qu'à son agonie qu'il implora les secours de la religion; jusqu'alors les dogmes et les pratiques que la philosophie attaquait avec acharnement, n'avaient pas été l'objet de sa vénération; il s'était contenté, comme tous les honnêtes gens, de suivre la loi naturelle qui n'a jamais fait répandre une goutte de sang. MALFILATRE aimait le plaisir et la dissipation; il eût voulu, dans une molle oisiveté, couler ses jours au milieu des jouissances que procurent l'étude, l'amour et l'amitié. Ces songes, dont il entourait sa misère, furent loin d'être réalisés. Les connaissances qu'il avait acquises, jointes aux talens que la nature lui avait départis, lui assuraient un égal succès dans tout ce qu'il voudrait entreprendre. A peine commençait-il sa carrière littéraire, qu'il tomba au moment où la destinée semblait lasse de le persécuter; le malheureux! il avait dévoué aux flammes son beau poème de Narcisse, pour complaire à son confesseur; il crut mourir inconnu; il n'espérait pas que sa tombe serait couronnée de lauriers tardifs; c'est du haut des cieux qu'il vit poindre le jour de son immortalité. Ah! s'il avait su, avant de quitter la terre, que son nom vivrait au temple de Mémoire, que la postérité accorderait des regrets à son génie, séché dans sa fleur, il eût oublié une vie d'infortune, il serait mort en souriant!

# NARCISSE

OU

# L'ILE DE VÉNUS,

POÈME.

# PRÉFACE

## DES ÉDITEURS DE 1768.

L'AUTEUR du poème de Narcisse était occupé à faire imprimer cet ouvrage, lorsqu'il a été attaqué de la maladie qui vient de nous l'enlever. Les personnes qui donnent cette édition à sa place, ont cru devoir au public et à sa mémoire d'y ajouter une pièce détachée qu'on a trouvée parmi ses papiers [1]. Ces essais d'un homme né pour l'immortalité serviront en quelque sorte à consoler de sa perte, et seront plus que suffisans pour donner une idée de toute l'étendue de son génie.

Ceux qui ne connaîtront M. de Malfilâtre que par ses ouvrages seront bien éloignés encore de sentir combien il était digne d'estime et combien il est

[1] L'Ode du Soleil fixe au milieu des Planètes.

digne de regrets. Il fallait le voir de près pour être à portée de le juger; peu de gens ont eu ce bonheur. Accablé toute sa vie d'infortunes, il aimait à ensevelir dans la retraite ses peines et ses chagrins, et craignait toujours qu'ils ne fussent importuns à ceux qui en auraient été les témoins. Les amis qu'il admettait dans cette solitude ont seuls connu sa belle âme, supérieure à son génie, et ses qualités admirables, qu'il est si rare de concilier avec les talens, et qui sont cependant si propres à les relever, et même à les perfectionner.

Ses vertus, qui auraient mérité le sort le plus heureux, ont été la source des malheurs qui ont rempli sa vie d'amertume : simple, généreux, aussi éloigné de soupçonner un défaut de droiture et de probité qu'incapable d'en manquer lui-même, il donnait aveuglément sa confiance, se livrait à tous les conseils, rendait des services à tous ceux à qui il pouvait être de quelque utilité; et ne consultant jamais le misérable état de sa fortune, il n'écoutait que son cœur et sa bienfaisance naturelle. C'est ainsi qu'en se refusant tout à lui-même, il a éprouvé

les revers qu'entraînent ordinairement la prodigalité et la dissipation.

Ceux même qui se trouvaient le plus autorisés à désapprouver sa conduite ne pouvaient s'empêcher d'en respecter les motifs et d'admirer en lui la vertu la plus pure et la plus malheureuse. Son caractère était comparable à celui de La Fontaine : aussi crédule, aussi naïf, aussi enfant que ce grand homme, il unissait comme lui le génie à la simplicité, peut-être serait-il parvenu à la même supériorité, si les circonstances lui avaient été aussi favorables.

Et qu'on ne croie pas que l'amitié nous aveugle dans le témoignage que nous lui rendons. Il sera difficile de lire ses ouvrages sans y reconnaître son âme ; ils en portent l'empreinte, et l'on sait que si le génie est parvenu quelquefois à imiter les sentimens et la vertu, jamais il n'a su contrefaire la simplicité et le naturel, dont le secret n'est que dans les cœurs simples et naïfs. D'ailleurs, M. de Malfilâtre n'a pas toujours été inconnu : plusieurs hommes célèbres, qui l'honoraient de leur estime, applaudi-

ront certainement à la justice qu'on lui rend aujourd'hui.

Tel était l'homme aimable et infortuné dont le public va recueillir l'unique héritage, et qui, condamné toute sa vie à l'obscurité, ne devait obtenir qu'après sa mort la gloire qui lui était si justement due. On ne doute pas que ce poème ne soit reçu avec applaudissement. L'ode qu'on y a jointe est déjà connue avantageusement; on l'avait insérée dans l'*Élite des poésies fugitives*, et c'était certainement une des meilleures de ce recueil.

Le poème de *Narcisse* doit surtout avoir un grand succès : on y reconnaît partout un naturel charmant, une poésie facile et harmonieuse, une touche forte et légère, un art infini de se plier à tous les tons, une liaison admirable et simple dans les récits, enfin tout ce qui constitue un beau poème. Nous osons dire que le sien peut être proposé comme un modèle de goût, et qu'il est en ce genre peu d'ouvrages dans notre langue qu'on puisse lui comparer.

Cependant il ne le regardait que comme un essai

dont il faisait peu de cas, mais dont le public jugera différemment. Son intention était de travailler à un grand poème épique ; il en avait déjà choisi le sujet et esquissé le plan. Quel dommage qu'il ne l'ait point exécuté ! Ses amis, qui ne lui en ont entendu parler que légèrement, ne sont pas en état d'en rendre compte ; ils savent seulement que c'est la découverte du nouveau monde qu'il se proposait de célébrer.

M. de Malfilâtre avait aussi l'ambition de courir la carrière du théâtre; quelques morceaux excellens répandus dans une tragédie [1] qui ne porte point son nom sont une preuve des succès qu'il pouvait s'y promettre. Ses talens prodigieux et rares n'étaient pas seulement un don de la nature : il les devait en partie à la lecture des anciens dont il se nourrissait tous les jours, et surtout à celle de Virgile dont il avait fait une étude particulière. Il avait même traduit en vers les endroits les plus intéressans de ce poète : on ne craint pas d'avancer qu'il est dans cette tra-

[1] Clytemnestre, imprimée à Paris en 1761.

duction souvent égal à l'original; il était peut-être le seul homme en état de nous rendre Virgile avec toutes ses beautés; nous souhaitons ardemment que les gens de lettres qui ont entre les mains les différens morceaux de sa traduction mettent bientôt le public dans le cas de justifier notre jugement.

M. de Malfilâtre était né à Caen, d'une famille honnête, en 1733; il avait fait avec distinction ses études en cette ville, chez les Jésuites, et montré pendant sa jeunesse le germe des talens qu'il a développés dans un âge plus avancé, et qu'il aurait portés au plus haut degré de perfection, s'il eût vécu plus long-temps et plus heureux.

Il est mort à Paris le 6 mars 1767, après avoir souffert avec courage les douleurs les plus longues et les opérations les plus cruelles. Les sentimens de religion qu'il avait toujours montrés pendant le cours de sa vie se sont réveillés avec plus de force dans ses derniers momens. Prêt à lui faire le sacrifice de sa vie, il aurait encore désiré lui faire celui de ses ouvrages; il avait même exigé de ses amis de ne pas les laisser paraître après lui; mais nous ne

nous croyons pas obligés à remplir un engagement qu'une conscience trop délicate lui avait fait contracter. Le poème de *Narcisse*, qui seul pourrait être accusé de renfermer quelques libertés, nous a paru plutôt une leçon de bonnes mœurs qu'un ouvrage répréhensible. La volupté y est toujours représentée pure et innocente : et qu'y a-t-il de plus propre à corriger du vice que la peinture de l'amour vertueux ?

MULTIS ILLE BONIS FLEBILIS OCCIDIT,
NULLI FLEBILIOR QUAM MIHI.

† DE SAVINE,
ancien évêque de Viviers.

COLLET DE MESSINE.

# NARCISSUS.

Ex libro III P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon.

---

Forte Jovem memorant, diffusum nectare, curas
Seposuisse graves, vacuâque agitasse remissos
Cum Junone jocos; et: Major vestra profecto est,
Quàm quæ contingat maribus, dixisse, voluptas.
Illa negat. Placuit, quæ sit sententia docti
Quærere Tiresiæ. Venus huic erat utraque nota.
Nam duo magnorum viridi coëuntia silvâ
Corpora serpentum baculi violaverat ictu:
Deque viro factus, mirabile! femina, septem
Egerat autumnos. Octavo rursùs eosdem
Vidit, et: Est vestræ si tanta potentia plagæ,
Dixit, ut auctóris sortem in contraria mutet,
Nunc quoque vos feriam: percussis anguibus isdem,

# TRADUCTION

## ATTRIBUÉE A MALFILATRE [1].

On dit que Jupiter, égayé par le nectar et badinant un jour avec Junon, lui dit : Votre sexe est plus sensible que le nôtre au plaisir de Vénus. Junon soutint le contraire. On résolut de s'en rapporter à la décision de Tirésias, qui avait joui de l'un et de l'autre plaisir.

[1] Nous avons choisi de préférence cette traduction, qui n'est pas, à beaucoup près, la meilleure, afin de donner une idée de la pâle copie des Métamorphoses que l'on a imprimée en 1802 sous le nom de Malfilâtre. Il est des gens assez impudens pour attribuer leurs misérables écrits à des auteurs estimables qui ne s'élèveront pas du fond du tombeau contre cette fraude grossière. Ils espèrent passer à la postérité sous la sauvegarde d'un nom célèbre, ou, inspirés par un motif plus méprisable, ils spéculent sur la crédulité publique et la réputation d'un écrivain. La traduction des Métamorphoses d'Ovide dont nous parlons n'est pas et ne peut pas être de Malfilâtre ; il suffit d'ouvrir le livre pour en avoir des preuves irrécusables. Malfilâtre était poëte, il eût nécessairement imité dans sa traduction les couleurs brillantes de l'original ; il eût reproduit les grâces des pensées et le charme de l'expression ; il eût traduit Ovide en poëte. M. Miger du moins, dans

Forma prior rediit, genitivaque rursùs imago.
Arbiter hic igitur sumtus de lite jocosâ,
Dicta Jovis firmat : graviùs Saturnia justo,
Nec pro materiâ, fertur doluisse, suique
Judicis æterna damnavit lumina nocte.
At pater omnipotens, neque enim licet irrita cuiquam
Facta dei fecisse deo, pro lumine ademto
Scire futura dedit, pœnamque levavit honore.

Ille per Aonias, famâ celeberrimus, urbes
Irreprehensa dabat populo responsa petenti.
Prima fide vocisque ratæ tentamina sumsit
Cærula Lyriope : quam quondam flumine curvo
Implicuit, clausæque suis Cephysos in undis
Vim tulit : enixa est utero pulcherrima pleno
Infantem, Nymphis jàm nunc qui posset amari ;
Narcissumque vocat. De quo consultus, an esset
Tempora maturæ visurus longa senectæ,
Fatidicus vates : Si se non noverit, inquit.
Vana diù visa est vox auguris : exitus illam,
Resque probat, letique genus, novitasque furoris.
Jamque ter ad quinos unum Cephysius annum
Addiderat : poteratque puer, juvenisque videri.

Ayant en effet rencontré autrefois deux grands serpens qui s'accouplaient, il les frappa d'un coup de baguette, et fut aussitôt transformé en femme. Sept ans après, il rencontra les mêmes serpens, les frappa de nouveau, et redevint homme. Tel fut le juge que choisirent Junon et Jupiter, et il jugea en faveur du dieu. Junon irritée le rendit aveugle ; mais Jupiter pour le dédommager (car il n'est pas permis à une divinité de détruire l'ouvrage d'une autre) lui donna la faculté de lire dans l'avenir.

Bientôt Tirésias devint célèbre dans la Béotie. Le premier qui éprouva la vérité de ses oracles fut le beau Narcisse, fils de la nymphe Lyriope et du fleuve Céphise. Le fameux devin, consulté sur la longueur de la vie de ce jeune homme, répondit qu'il vivrait long-temps, s'il pouvait ne se pas connaître. Cette réponse parut d'a-

le Génie de Virgile, nous a-t-il offert une version élégante que Malfilâtre n'eût pas désavouée. Le traducteur des Métamorphoses n'a fait en quelque sorte qu'une longue analyse, écrite en style de journal, quoique le sens de l'auteur soit assez fidèlement conservé. Mais il néglige de rendre cet esprit qui va souvent jusqu'à la recherche, ces épithètes ingénieuses, cette prolixité qui n'ennuie jamais, enfin ce qui constitue le caractère littéraire d'Ovide. L'extrait que nous mettons ici sous les yeux du lecteur fera connaître cette traduction que l'on a citée avec éloge dans plusieurs notices sur Malfilâtre. La vie d'Ovide qui la précède, entièrement tirée de ses poésies dont on n'épargne pas les citations, peut appartenir à Malfilâtre ; le style est correct et ne manque pas d'une certaine élégance ; nous avons même été sur le point de l'insérer dans notre édition. L'avant-propos, dans lequel on a rassemblé quelques détails sur notre poète, renferme les assertions les plus fausses. Nous en avons réfuté quelques unes dans notre notice historique.

Multi illum juvenes, multæ cupiêre puellæ :
Sed fuit in tenerâ tam dira superbia formâ,
Nulli illum juvenes, nullæ tetigêre puellæ :
Aspicit hunc, trepidos agitantem in retia cervos,
Vocalis Nymphe; quæ nec reticere loquenti,
Nec prior ipsa loqui didicit, resonabilis Echo.
Corpus adhuc Echo, non vox erat : et tamen usum
Garrula non alium, quàm nunc habet, oris habebat,
Reddere de multis ut verba novissima posset.
Fecerat hoc Juno : quia, quùm deprendere posset
Sub Jove sæpè suo Nymphas in monte jacentes,
Illa deam longo prudens sermone tenebat,
Dùm fugerent Nymphæ. Postquàm Saturnia sensit :
Hujus, ait, linguæ, quâ sum delusa, potestas
Parva tibi dabitur, vocisque brevissimus usus.
Reque minas firmat : tamen hæc in fine loquendi
Ingeminat voces, auditaque verba reportat.

Ergò ubi Narcissum, per devia lustra vagantem,
Vidit, et incaluit : sequitur vestigia furtìm.
Quoque magis sequitur, flammâ propiore calescit.
Non aliter, quàm cum summis circumlita tædis
Admotam rapiunt vivacia sulfura flammam.

bord vaine et sans effet; mais elle fut trop justifiée par l'événement, par le genre de mort et par la maladie singulière de Narcisse.

Déjà il avait atteint sa quinzième année ; déjà il pouvait être pris pour un adolescent, sans paraître sortir de l'enfance. Dès lors il était l'objet des vœux de toutes les filles de la Phocide; mais il joignit à des grâces si tendres tant de fierté et un orgueil si inflexible, qu'il dédaigna tous les vœux qui lui furent adressés. Tandis qu'il tendait des toiles pour prendre des cerfs, il fut aperçu par Echo, cette nymphe qui ne peut ni parler la première, ni s'empêcher de se taire quand on parle. Elle n'était pas encore changée en voix, et cependant dès lors sa voix ne lui servait, comme aujourd'hui, qu'à répéter les derniers mots qu'elle entendait. Junon l'avait ainsi voulu, pour la punir ; car, tandis que Junon cherchait quelquefois à surprendre Jupiter avec des nymphes, Echo l'arrêtait par son entretien, et donnait ainsi le temps aux nymphes de s'échapper. La déesse enfin s'aperçut de cet artifice : Je punirai, dit-elle, cette langue qui a si souvent trompé ma jalousie ; tu n'en auras plus un libre usage, mais elle te servira peu. L'effet suivit aussitôt la menace. Cependant Echo redouble les dernières syllabes, et répète ce qu'elle entend.

Elle voit Narcisse, l'aime et le suit, et se cache derrière les arbres pour le suivre en secret. Plus elle est près de lui, plus elle s'enflamme, comme les flambeaux enduits de soufre s'allument à l'approche du feu.

O! quoties voluit blandis accedere dictis,
Et molles adhibere preces! Natura repugnat,
Nec sinit incipiat : sed, quod sinit, illa parata est
Expectare sonos, ad quos sua verba remittat.
Fortè puer, comitum seductus ab agmine fido,
Dixerat : Ecquis adest? et : Adest, responderat Echo.
Hic stupet; utque aciem partes divisit in omnes,
Voce, Veni, clamat magnâ : vocat illa vocantem.
Respicit; et, nullo rursùs veniente : Quid, inquit,
Me fugis? et totidem, quot dixit, verba recepit.
Perstat; et alternæ deceptus imagine vocis;
Huc coëamus, ait; nullique libentiùs unquam
Responsura sono : Coëamus, retulit Echo;
Et verbis favet ipsa suis; egressaque silvis
Ibat, ut injiceret sperato brachia collo.
Ille fugit; fugiensque : Manus complexibus aufer,
Ante, ait, emoriar, quàm sit tibi copia nostri.
Retulit illa nihil, nisi : Sit tibi copia nostri.
Spreta latet silvis, pudibundaque frondibus ora
Protegit; et solis ex illo vivit in antris.
Sed tamen hæret amor, crescitque dolore repulsæ.
Attenuant vigiles corpus miserabile curæ;
Adducitque cutem macies; et in aëra succus
Corporis omnis abit : vox tantùm atque ossa supersunt.

Oh ! combien de fois elle fut tentée de lui tenir des discours passionnés, et d'employer ses prières pour le rendre sensible ! Mais l'état malheureux où la haine de Junon l'a réduite, ne lui permet pas de proférer les premiers accens de la parole ; elle ne peut que répéter ceux qui se font entendre les derniers. Cependant Narcisse, égaré de son chemin, et ne voyant aucun de ses compagnons, s'écria : Y a-t-il quelqu'un près de moi? Echo redit, *Moi*... Cette voix étonne Narcisse ; il regarde de tous côtés, et n'aperçoit rien. Approchez donc, dit-il d'un ton élevé. Echo répète, *Approchez donc*. Il examine encore avec plus d'attention ; et personne ne se présentant : Pourquoi me fuyez-vous donc? dit Narcisse. *Me fuyez-vous donc?* répondit Echo. Comme cette voix l'entretenait toujours dans la même erreur, il lui cria : Réunissons-nous. Echo, ne pouvant rien entendre de plus conforme à ses désirs, répéta, *Réunissons-nous*. Alors cette nymphe le suivit hors de la forêt d'où il était sorti, dans l'espoir de l'arrêter dans ses embrassemens ; mais Narcisse prit aussitôt la fuite en se dérobant de ses mains. Je mourrai, dit-il, avant que l'amour me possède ; et la nymphe répéta seulement, *L'amour me possède*....

Honteuse et confuse des rigueurs de son amant, Echo alla se cacher dans l'épaisseur ténébreuse des bois. Depuis ce temps, elle n'habite plus que les antres et le creux des rochers. Là, consumée par le feu de son amour, et dévorée par le chagrin que l'indifférence et les mépris de Narcisse lui avaient causé, elle tomba dans une af-

Vox manet : ossa ferunt lapidis traxisse figuram.
Indè latet silvis, nulloque in monte videtur :
Omnibus auditur : sonus est, qui vivit in illâ.

Sic hanc, sic alias, undis aut montibus ortas,
Luserat hic Nymphas : sic cœtus ante viriles.
Indè manus aliquis despectus ad æthera tollens :
Sic amet iste, licet, sic non potiatur amato!
Dixerat : assensit precibus Rhamnusia justis.

Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,
Quem neque pastores, neque pastæ monte capellæ
Contigerant, aliudve pecus : quem nulla volucris,
Nec fera turbârat, nec lapsus ab arbore ramus.
Gramen erat circà, quod proximus humor alebat;
Silvaque, sole lacum passura tepescere nullo.
Hìc puer, et studio venandi lassus et æstu,
Procubuit, faciemque loci, fontemque secutus.
Dumque sitim sedare cupit, sitis altera crevit :

Dumque bibit, visæ correptus imagine formæ,
Rem sine corpore amat : corpus putat esse, quod umbra est:

freuse langueur, et devint si maigre et si défaite, qu'elle n'eut plus que les os et que la voix; ses os même furent changés en rochers; elle retint seulement cette voix qui retentit quelquefois du fond des forêts et des cavernes.

Les autres nymphes qui avaient aussi aimé Narcisse, en avaient essuyé les mêmes refus. Une de ces amantes méprisées, élevant ses mains suppliantes vers le ciel: Puisse-t-il éprouver, dit-elle, toutes les rigueurs de l'amour, et ne posséder jamais l'objet de sa tendresse! La déesse Némésis entendit une prière si juste, et l'exauça.

Dans une vallée délicieuse était une fontaine dont l'eau pure et limpide n'avait jamais été troublée par les bergers, ni par les troupeaux, ni par aucun feuillage; environnée d'un gazon toujours vert, l'ombre des arbres la garantissait encore de l'ardeur du soleil. Attiré par la fraîcheur de ce lieu charmant, Narcisse vint s'y reposer des fatigues de la chasse et de la chaleur du jour. Comme il voulait y éteindre l'ardeur de sa soif, il fut attaqué tout d'un coup d'une autre espèce d'ardeur bien plus dangereuse.

Narcisse ayant considéré son image dans le cristal de l'onde pure, fut si charmé, qu'il en devint extrêmement amoureux. Il s'imagine que l'objet de sa passion est réel, et ce n'est qu'une vaine représentation de lui-même. Il s'admire, et semblable à une statue de marbre, il a ses regards toujours fixes et immobiles. Penché sur cette fontaine, il contemple tour à tour ses yeux, aussi étin-

Adstupet ipse sibi, vultuque immotus eodem
Hæret, ut è Pario formatum marmore signum.
Spectat humi positus geminum, sua lumina, sidus,
Et dignos Baccho, dignos et Apolline crines,
Impubesque genas, et eburnea colla, decusque
Oris, et in niveo mixtum candore ruborem;
Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse:
Se cupit imprudens; et, qui probat, ille probatur.
Dùmque petit, petitur: pariterque incendit, et ardet.
Irrita fallaci quoties dedit oscula fonti!
In medias quoties, visum captantia collum,
Brachia mersit aquas, nec se deprendit in illis!
Quid videat, nescit; sed, quod videt, uritur illo.
Atque oculos idem, qui decipit, incitat error.
Credule, quid frustrà simulacra fugacia captas?
Quod petis, est nusquàm: quod amas, avertere perdes,
Ista repercussæ, quam cernis, imaginis umbra est.
Nil habet ista sui: tecum venitque manetque:
Tecum discedet, si tu discedere possis.

Non illum Cereris, non illum cura quietis
Abstrahere indè potest: sed opacâ fusus in herbâ,
Spectat inexpleto mendacem lumine formam,

celans que deux astres lumineux; sa blonde chevelure, non moins remarquable que celle d'Apollon ou de Bacchus; ses joues colorées des fleurs brillantes de la jeunesse; son cou, qui surpasse l'ivoire en blancheur; sa bouche et son teint de lis et de roses. Enfin il est épris de sa propre beauté; il est à la fois l'amant et l'objet aimé; il est enchanté de lui-même; il est consumé du feu qu'il allume. Ah! combien de vains et d'ardens baisers il donne à son image! combien de fois il plonge ses bras dans la fontaine pour embrasser son fantôme! L'insensé ne connaît point l'objet dont il est charmé; cependant sa passion augmente et lui fait chérir sa fatale erreur. Pourquoi t'obstiner à poursuivre cette image qui t'échappe sans cesse? Reconnais enfin que c'est une chimère. Eloigne-toi de cette fontaine insidieuse, ton illusion s'évanouira; cette ombre qui n'a rien de réel, et qui paraît seulement lorsque tu te présentes, ne sera plus, dès que tu ne verras plus l'onde qui reflète ton image.

Inutiles discours! un charme tout puissant le retient; il ne peut être arraché de ce lieu funeste ni par le besoin de prendre de la nourriture, ni par le besoin plus impérieux du sommeil. Couché sur le bord de la fontaine, il ternit l'éclat de ses beaux yeux, en ne cessant point de regarder la trompeuse beauté qui l'a séduit; ou s'il se lève quelquefois pour un moment, il étend ses bras vers les arbres d'alentour et leur adresse ses plaintes:

Vous qui avez été tant de fois témoins des ardeurs les

Perque oculos perit ipse suos; paulùmque levatus,
Ad circumstantes tendens sua brachia silvas :
Ecquis, ïo silvæ, crudeliùs, inquit, amavit?
Scitis enim, et multis latebra opportuna fuistis.
Ecquem, quùm vestræ tot agantur secula vitæ,
Qui sic tabuerit, longo meministis in ævo?
Et placet, et video : sed quod videoque, placetque,
Non tamen invenio : tantus tenet error amantem!
Quòque magis doleam; nec nos mare separat ingens,
Nec via, nec montes, nec clausis mœnia portis :
Exiguâ prohibemur aquâ : cupit ipse teneri.
Nàm quoties liquidis porreximus oscula lymphis,
Hic toties ad me resupino nititur ore.
Posse putes tangi : minimum est, quod amantibus obstat.
Quisquis es, hùc exi : quid me, puer unice, fallis?
Quòve petitus abis? certè nec forma, nec ætas
Est mea, quam fugias; et amârunt me quoque Nymphæ.
Spem mihi nescio quam vultu promittis amico :
Quùmque ego porrexi tibi brachia, porrigis ultrò;
Quùm risi, arrides : lacrymas quoque sæpè notavi,
Me lacrymante, tuas : nutu quoque signa remittis;
Et quantùm motu formosi suspicor oris,
Verba refers, aures non pervenientia nostras.
In te ego sum, sensi : nec me mea fallit imago.

plus vives, vous qui avez prêté un asile secret aux amans, en avez-vous jamais connu d'aussi à plaindre que moi, et qui ait éprouvé de si grandes rigueurs? Plusieurs siècles ont passé devant vous ; mais, dans tout ce temps, vous n'avez jamais vu un amant traité avec tant de cruauté. L'objet de ma tendresse s'offre à mes yeux ; je le vois, et toujours il m'échappe, tant est grande l'erreur qui m'abuse ! Ce qui augmente encore mon tourment, c'est que sans être arrêté par la vaste étendue des mers ou des terres, par des montagnes inaccessibles ou par des forêts, par des murs ou des grilles, l'eau d'une fontaine est la seule barrière qui nous sépare ; et pour augmenter encore mon désespoir, l'objet de mes désirs semble répondre à ma passion. En effet, toutes les fois que je me suis penché vers la fontaine, il s'est aussitôt avancé pour me donner un baiser. Près de nous atteindre, le plus faible obstacle s'oppose à nos amours. Enfin sortez de l'eau, ô vous qui m'avez inspiré l'amour le plus violent. Pourquoi vous jouez-vous de ma passion, en vous échappant sans cesse à mes embrassemens? Ma jeunesse et les attraits qui en sont l'ornement, peuvent-ils vous engager à me fuir? J'ai inspiré de tendres sentimens à plusieurs belles nymphes. Mais peut-être m'accusez-vous d'ingratitude. L'air intéressant avec lequel vous me regardez, vos bras qui s'étendent en même temps que les miens, ces signes mutuels d'attendrissement me donnent de l'espérance. J'ai souvent remarqué que vos larmes se confondaient avec les miennes, et que vous me rendiez caresse pour caresse : si je ris, vous riez avec moi ; et si je vous parle,

Uror amore meì : flammas moveoque, feroque.
Quid faciam? roger, anne rogem? quid deindè rogabo?
Quod cupio mecum est : inopem me copia fecit!
O! utinam nostro secedere corpore possem!
Votum in amante novum : vellem, quod amamus, abesset.
Jamque dolor vires adimit : nec tempora vitæ
Longa meæ superant, primoque extinguor in ævo.
Nec mihi mors gravis est, posituro morte dolores.
Hic, qui diligitur, vellem diuturnior esset;
Nunc duo concordes animâ moriemur in unâ.

Dixit, et ad faciem rediit malè sanus eamdem,
Et lacrymis turbavit aquas : obscuraque moto
Reddita forma lacu est. Quam quùm vidisset abire :
Quò fugis? oro, mane; nec me, crudelis, amantem
Desere, clamavit; liceat, quod tangere non est,
Aspicere, et misero præbere alimenta furori.

Dùmque dolet, summâ vestem deduxit ab orâ,
Nudaque marmoreis percussit pectora palmis.
Pectora traxerunt tenuem percussa ruborem.
Non aliter quàm poma solent, quæ candida parte,

il semble, au mouvement de vos lèvres, que vous voulez me répondre : cependant je n'entends point vos paroles. Mais que dis-je? pourquoi m'abuser plus long-temps? N'est-ce pas ma propre image que je vois? puis-je encore m'y tromper? C'est moi-même que j'aime. J'attise le feu dont je suis embrasé... Quel parti dois-je prendre? Faut-il prier, ou attendre qu'on me prie? Mais enfin qu'ai-je à demander? n'ai-je pas tout ce que je désire? Cependant je sens que je ne puis être heureux; je voudrais n'être plus moi : oui, je voudrais être séparé de ce que j'aime, quelque étrange que ce souhait puisse être pour un amant. La douleur m'accable, mes forces sont épuisées ; je me sens périr à la fleur de mon âge. Cependant la mort ne m'épouvante pas, puisqu'elle doit mettre fin à mes tourmens; je désirerais seulement que l'objet de ma passion pût me survivre : mais je crains que le même coup ne nous frappe tous deux, et qu'en mourant nous ne perdions qu'une seule vie.

Narcisse, toujours en proie à la même illusion, retourna encore vers son ombre : il répandit des larmes en abondance, qui troublèrent l'eau et ternirent son image. Comme il croit la voir s'éloigner : Pourquoi me fuyez-vous? lui dit-il : demeurez ; n'abandonnez pas qui vous adore : s'il ne m'est point permis de m'unir à vous, du moins ne vous dérobez pas à mes regards ; le plaisir de vous voir est le seul qui reste à un amant infortuné.

Pendant qu'il lui adresse ces plaintes, il déchire ses vêtemens, en se frappant la poitrine. Elle parut alors

Parte rubent : aut ut variis solet uva racemis
Ducere purpureum, nondùm matura, colorem.
Quæ simul aspexit liquefactâ rursùs in undâ;
Non tulit ulteriùs; sed, ut intabescere flavæ
Igne levi ceræ, matutinæve pruinæ
Sole repente solent, sic attenuatus amore
Liquitur; et cæco paulatìm carpitur igni.
Et neque jam color est, mixto candore rubori;
Nec vigor, et vires, et quæ modò visa placebant,
Nec corpus remanet, quondam quod amaverat Echo.

Quæ tamen ut vidit, quamvis irata memorque,
Indoluit : quotiesque puer miserabilis, Eheu!
Dixerat; hæc resonis iterabat vocibus : Eheu!
Quùmque suos manibus percusserat ille lacertos,
Hæc quoque reddebat sonitum plangoris eumdem.
Ultima vox solitam fuit hæc spectantis in undam:
Heu! frustrà dilecte puer! totidemque remisit
Verba lacus, dictoque Vale : Vale, inquit et Echo.
Ille caput viridi fessum submisit in herbâ :
Lumina nox claudit, domini mirantia formam.
Tùm quoque se, postquàm est infernâ sede receptus,
In Stygiâ spectabat aquâ. Planxêre sorores

comme ces fruits qui présentent d'un côté un rouge ardent, et de l'autre une blancheur éblouissante. Lorsqu'ensuite, l'eau s'étant éclaircie, Narcisse vit les marques des coups qui l'avaient si cruellement meurtri, il ne fut plus en son pouvoir de supporter l'excès de sa douleur; et, de plus en plus embrasé des feux de son amour, il se consume peu à peu, comme la cire qui se fond à une grande chaleur, comme la rosée qui se dissipe aux rayons du soleil naissant. Son teint n'a plus l'éclat des lis et des roses, il a perdu cette fleur de jeunesse et cette beauté éclatante qui l'avaient tant charmé. En un mot, il est bien différent du beau Narcisse qui avait inspiré tant d'amour à la jeune Echo.

Cette aimable nymphe, l'ayant vu dans son horrible abattement, oublia ses mépris, et parut sensible à ses malheurs. Toutes les fois qu'elle l'entendait soupirer, elle répondait à ses soupirs; si les coups qu'il se donnait dans son désespoir retentissaient dans l'air, elle répétait le même bruit. Enfin Narcisse, regardant son image pour la dernière fois, s'écrie : Hélas! objet vraiment aimé! Echo répète, *Objet vraiment aimé!* Adieu, dit Narcisse. *Adieu,* redit Echo. En même temps il laisse pencher sa tête sur l'herbe, et la mort vient fermer pour jamais ses yeux encore épris de sa beauté. Cette étrange folie le poursuivit jusqu'aux enfers, où il se mira dans les eaux du Styx. Narcisse fut pleuré amèrement par les nymphes ses sœurs, qui coupèrent leurs cheveux et les consacrèrent sur son tombeau. Les dryades remplirent l'air de leurs gémissemens, qui furent aussitôt répétés par la

Naïades, et sectos fratri posuêre capillos.
Planxêre et Dryades : plangentibus adsonat Echo.
Jamque rogum, quassasque faces, feretrumque parabant;
Nusquàm corpus erat : croceum pro corpore florem
Inveniunt, foliis medium cingentibus albis.

sensible Echo. Déjà on avait préparé le bûcher, déjà les torches étaient allumées, et l'on portait le lit funèbre sur lequel il devait être consumé : mais on chercha inutilement son corps, il n'était plus; on ne trouva à sa place que cette fleur jaune avec des feuilles blanches, qui a retenu son nom.

# NARCISSE,

OU

# L'ILE DE VÉNUS [1].

## CHANT PREMIER.

Pourquoi faut-il qu'au lieu de ces délices
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux,
Nous y trouvions, près des ris et des jeux,
Les faux soupçons suivis des injustices,
La jalousie et ses tourmens honteux,

[1] La première édition du poème de *Narcisse* suivi de l'Ode du *Soleil fixe au milieu des planètes*, parut en 1767, in-8, Paris; Lejay. Le même libraire en publia une seconde, l'année suivante. On ne réimprima ce poème qu'en 1795 (an 3), in-12, Paris; Didot. M. Auger donna en 1805 une édition des œuvres de Malfilâtre, précédées d'une notice historique et littéraire, in-8, Paris; Léopold Colin. Cette édition, qui renferme, outre *Narcisse*, quatre odes, une traduction du psaume *Super flumina*, etc., et des fragmens en vers du Génie de Virgile, encore inédit, fut assez bien accueillie pour qu'on en fît une seconde en 1811, Paris, Longchamps. M. Gautier a dédié en 1823, à la ville de Caen, les Poésies de Malfilâtre, augmentées de plusieurs morceaux inédits et d'une notice beaucoup plus étendue que les précédentes. Cette édition, quoique exécutée avec peu de soins, se recommande par les recherches qu'elle a exigées. Nous ferons connaître les pièces que nous en avons tirées. Le poème de Narcisse n'ayant pas

Les vains sermens, le dégoût, les caprices,
Et que l'Amour soit un dieu dangereux [1] ?

Que dis-je? hélas! c'est le meilleur des dieux;
Il nous aimait, et par ses soins propices,

été revu par l'auteur, nous n'avons pas admis les légères variantes qui se sont glissées dans le texte par la négligence des différens éditeurs.

La Harpe, dans son Cours de littérature, dit, après avoir parlé du poème de l'Art d'aimer par Bernard : « *Narcisse dans l'île de Vénus* est aussi un ouvrage posthume, dont le sujet est tiré des Métamorphoses d'Ovide. Comme cette fable est très connue, ainsi que l'ouvrage latin, où tout le monde peut la lire, il est inutile de la rapporter et je me bornerai à observer que ce qui peut figurer très bien dans les Métamorphoses, n'est pas toujours suffisant pour fournir un poème, et la fable de Narcisse est dans ce cas. Rien n'est moins intéressant qu'un homme amoureux de lui-même [1], et nous ne considérons ici que le talent d'écrire, assez marqué dans cet essai pour avoir rendu chère aux amateurs la mémoire de Malfilâtre, qu'une mort prématurée enleva à leurs espérances, après une vie agitée et douloureuse. Eux seuls à peu près se souviennent de son poème, parce qu'ils aiment les vers; car d'ailleurs il est peu lu, ce qui arrive toujours quand un ouvrage pèche par le sujet. » Depuis La Harpe, le poème de Narcisse a pris la place qu'il méritait dans notre littérature.

[1] Le sens demandait que l'on répétât, *pourquoi faut-il;* le verbe qui régit ce dernier membre de phrase est trop éloigné; l'oreille n'est pas satisfaite et l'esprit hésite à comprendre une phrase qui semble incomplète au premier coup d'œil. Ces constructions pénibles se rencontrent rarement chez Malfilâtre, qui possédait à un rare degré le talent d'écrire en vers avec facilité.

[1] Malfilâtre a eu bien soin de ne pas suivre l'exemple d'Ovide qui nous montre Narcisse épris de sa figure, sans avoir cherché à sauver le ridicule et l'invraisemblance de cet amour. Ici, ce n'est plus une passion aussi folle qu'impossible; ce n'est plus *un homme amoureux de lui-même*, c'est la vengeance de Junon. Ce sujet qui nous paraît misérable dans les Métamorphoses, s'agrandit par la manière dont le poète français l'a disposé. On ne peut s'empêcher de plaindre Narcisse, de s'intéresser au sort d'une victime innocente du ressentiment céleste.

Il ne voulait que prévenir nos vœux.
N'en doutez point, le bonheur suit ses feux;
Le siècle d'or coula sous ses auspices;
Le siècle d'or ne vit que des heureux;
Après ce temps, fait pour nos bons aïeux,
Bientôt l'Amour, exilé par nos vices,
Les yeux en pleurs, s'envola dans les cieux.

Mais prêt à fuir au séjour du tonnerre,
Dans ses adieux il a maudit la terre :
Il a, chez nous, laissé pour successeurs,
L'ambition qui cherche les honneurs,
Fait les époux, les unit sans tendresse,
Et l'intérêt qui trafique des cœurs,
Et la débauche hideuse en son ivresse [1],
Monstre impudent qui foule aux pieds les mœurs.

[1] Dans le mot *hideuse*, l'*h* étant aspirée, ce vers n'est pas juste. Cette licence que s'est permise Malfilâtre ne peut passer pour une faute d'attention, il a cru que la poésie devait franchir quelquefois les limites qui lui sont imposées. Quoique Voltaire répétât avec Boileau :

> Sans la langue en un mot l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain,

ses ouvrages ne sont pas exempts d'atteintes portées à la grammaire; pourtant, qui connaissait mieux la langue que Voltaire? Il dit en plusieurs endroits qu'*il faut renoncer à écrire, si des licences ne sont pas permises aux poètes*. Malfilâtre a sans doute voulu donner à son vers un caractère rude et sauvage qui convînt à ce *monstre impudent foulant aux pieds les mœurs*. C'est faire naître une beauté d'un défaut.

Et l'on se plaint, en suivant de tels guides,
Que les plaisirs s'échappent de nos mains !
Vous n'aimez point, trop aveugles humains :
Le sentiment fait les plaisirs solides.
Vous n'aimez point : vos conducteurs perfides
Du vrai bonheur ignorent les chemins.
Pleurez, ingrats, gémissez dans vos chaînes ;
Mais à l'Amour n'imputez point vos peines.
Depuis qu'aux cieux l'Amour est retenu,
De son beau nom vous abusez encore ;
Et parmi vous, le maître que j'adore
Est blasphémé sans vous être connu.
On voit à peine, en ce séjour funeste,
Quelques amans blessés d'un trait doré,
Dont les cœurs purs sachent du feu sacré
Entretenir la semence céleste.

Cypris, un jour, l'indulgente Cypris,
Voulant enfin nous ramener son fils,
Lui prépara, chez un peuple fidèle,
Un nouveau temple, unique en l'univers,
Inaccessible aux regards des pervers.
Le dieu des eaux, prié par l'immortelle,
De son trident frappa le fond des mers,
Et, sous ses mains, vit une île nouvelle
Naître, à l'instant, au sein des flots amers.

Vénus, dit-on, par son pouvoir suprême
Dans ce désert transporta mille essaims

D'adolescens qu'elle avait elle-même,
Dès le berceau, nourris pour ses desseins.
Garçons y mit, qui sortent de l'enfance,
Lestes, brillans, enjoués, faits au tour,
Et dans un âge, où croissant chaque jour
En force, en grâce, ils donnent l'espérance
D'être bientôt les prêtres de l'Amour.
Filles y mit, dont le printemps commence,
Fraîches beautés, à l'air piquant et doux,
Au minois fin, à l'œil plein d'innocence,
Déjà portant d'inévitables coups;
Dont le port noble, élégant, plein d'aisance,
La taille libre, et les jeunes trésors
S'arrondissant, saillans sur un beau corps,
Du temps d'aimer annoncent la naissance;
Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance,
Novice encor, mais fait pour le désir,
Va, tendre Amour, ému par ta présence,
S'ouvrir bientôt à l'instinct du plaisir,
Comme la rose au souffle du zéphyr.

A son autel, cette heureuse jeunesse
Va tous les jours adorer la déesse,
Et, tous les jours, la déesse pour eux
Quitte le ciel, et vient dans ces beaux lieux:
Lieux enchantés! Que ne puis-je moi-même
Y vivre en paix auprès de ce que j'aime!

Là, les étés n'embrasent point les airs;

On n'y craint point la rigueur des hivers ;
Mais on y voit, assises sur un trône,
Flore et Cérès à côté de Pomone.
Par leurs bienfaits, d'elle-même, en tout temps,
L'île féconde à la fois se couronne
D'épis dorés, des fruits mûrs de l'automne,
Et de l'émail dont brille le printemps[1].

Dons précieux que la terre fait naître
Pour enrichir ses jeunes habitans,
Vous suffisez pour les rendre contens !
Ils sont heureux ! pourraient-ils ne pas l'être ?
A leurs besoins ils bornent leurs désirs,
Mais sans chercher, au gré des vains caprices,
A se créer mille besoins factices :
Des vrais besoins naissent les vrais plaisirs.

Occupé seul du soin de leur bel âge,
Tu les conduis, ô vénérable sage,
De qui le nom, fameux dans l'univers,
Fera bientôt l'ornement de ces vers !

[1] Ces quatre vers sont bien faits, les premiers sont communs : ils rappellent ceux-ci de Voltaire, qu'ils ne feront pas oublier :

Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers ;
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.

HENRIADE, Chant 9.

Tirésias, aveugle octogénaire [1],
Toi, seul vieillard qu'on admit dans ces lieux,
De toute l'île et l'oracle et le père;
Toi, dont l'esprit peut sonder le mystère
De l'avenir, caché souvent aux dieux;
Homme divin! c'est toi qui les éclaires,

[1] Tirésias était fils d'Everrès, fils de Pterelaüs et de la nymphe Chariclo. Il est quelquefois appelé Everridès, du nom de son père.

Hésiode raconte qu'ayant frappé de son bâton deux serpens qui s'accouplaient, il fut changé en femme; et ayant répété la même action, il redevint homme.

Ce fut, selon Ovide, à cause de ces métamorphoses que Jupiter et Junon le choisirent pour juger lequel des deux sexes trouvait le plus de plaisir dans l'amour physique. Tirésias décida que c'était la femme; et Junon, pour s'en venger, le rendit aveugle. Mais Pherecidès prétend qu'il devint aveugle pour avoir vu au bain Minerve nue.

Sans doute que la sage déesse se repentit bientôt d'avoir puni une faute si petite avec tant de sévérité; car pour consoler un peu Tirésias, elle lui donna l'art de la divination. Dans la guerre des sept chefs contre Thèbes, il déclara qu'il fallait qu'un des descendans des Spartes se sacrifiât pour sauver la ville. Les Epigônes ayant remporté la victoire sur les bords du Glissas, il conseilla de quitter la ville.

Pendant qu'il fuyait, il but de l'eau de la fontaine Tilphusa, et mourut auprès d'Héliartus. Callimaque dit que Minerve donna à Tirésias une vieillesse très avancée. Proserpine lui avait accordé de ne pas être comme les autres ombres, errant et idiot après sa mort. Ulysse vint le consulter aux enfers, comme on le voit dans l'Odyssée. Il avait un oracle fameux auprès d'Orchoménos.

La célèbre devineresse Manto, dont quelques uns ont fait une Sibylle, que les démonomanes ont mise au nombre des sorcières, et qui, selon Leloyer, mangeait les petits enfans, était fille du devin Tirésias.

(*Extrait de* Millin, *Dictionnaire de Mythologie.*)

Qui les instruis dans les arts nécessaires,
Ou qui plutôt, suivant de près leurs pas,
Vois, d'elle-même, agir leur industrie,
Sans le presser, cultives leur génie,
Soutiens sa marche, et ne la forces pas.

Tu sais encore, aidé par l'harmonie,
Polir l'esprit, et sans autres leçons,
Former le cœur de tes chers nourrissons.
Autour de toi, dans la verte prairie,
Vient se ranger leur troupe réunie,
Lorsque tu joins la douceur de tes chants
Aux airs du luth, aux sons de la guitare,
Lorsque tu peins, dans tes accords touchans,
Soit un lointain, où l'œil charmé s'égare
Sur le mélange agréable et bizarre
Des monts, des rocs suspendus et penchans;
Soit les couleurs dont le matin se pare;
Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare
Les bois, les eaux, les vergers et les champs.
Mais si ta voix, plus brillante et plus forte,
Chante Uranie et les déserts semés
D'étoiles d'or et d'astres enflammés;
Si, toute entière à l'ardeur qui l'emporte,
Plus haut encor, par delà tous les cieux,
D'un vol hardi, ta muse se transporte,
Pour contempler la majesté des dieux,
Alors, au bruit de tes accens rapides,
On quitte tout; de tout autre plaisir,

Pour t'écouter, on perd le souvenir;
Et le pêcheur, sur ses rives humides,
Et le chasseur, au fond de ses forêts,
Près de surprendre ou les poissons avides,
Ou les chevreuils et les biches timides,
Frappés d'abord, enchantés et distraits,
Laissent tomber le filet ou les traits :
Chacun accourt, chacun sent que son âme
Perce avec toi les palais éternels,
Et va se perdre au sein des immortels :
Leur cœur ému pour la vertu s'enflamme
Et s'affermit dans l'amour du devoir :
Tant l'harmonie a sur nous de pouvoir !

Tu vois ainsi, pures et fortunées,
D'un cours égal s'écouler leurs journées;
Et chaque soir, quand l'astre de Vénus
Fait luire au ciel sa paisible lumière,
Ils vont chercher une ombre hospitalière
Sous les ormeaux, sous les palmiers touffus,
Ou reposer dans des grottes tranquilles,
Sur le duvet de la mousse et des fleurs,
Lits sans apprêts; véritables asiles
Du doux sommeil et des songes flatteurs.

O peuple enfant, ô fils de la Nature!
Simples comme elle, unis par ses liens,
Pour qui son sein, comme une source pure,
Toujours ouvert, s'épanche sans mesure,

Jouissez tous, sans diviser ses biens.
O mes héros ! cœurs faits pour la droiture,
Faits pour l'amour, la sagesse et la paix !
O vous, de qui n'approchèrent jamais
L'opinion, l'erreur, ni l'imposture,
Ni le désir de l'or ou des grandeurs,
Auteurs premiers du crime et des malheurs !
Conservez bien le sort que vous assure
Votre innocence, et plaise aux dieux qu'il dure !

Il eût duré sans un vice, un fléau,
Dont les progrès devinrent plus funestes
Que ne le sont tous les fléaux célestes,
Sans l'Amour-propre enfin, monstre nouveau,
Né dans cette île, et né pour sa ruine,
Qui, de l'Amour et rival et bourreau,
Au fond des cœurs le cherche et l'assassine.
A vous tracer sa fatale origine,
Faut-il, hélas ! employer mon pinceau ?

C'est par vous seul, infortuné Narcisse[1],

[1] Narcisse, né à Thespies en Béotie, était un jeune homme d'une grande beauté, qui passait pour le fils du fleuve Céphise. Epris de sa figure, qu'il avait vue dans une fontaine, il fut si long-temps à la considérer, qu'il se laissa consumer d'amour et de désirs.

Pausanias raconte son histoire d'une manière moins choquante. Narcisse avait une sœur jumelle qui lui ressemblait parfaitement. Souvent même ils s'habillaient l'un comme l'autre et chassaient ensemble. Narcisse devint amoureux de sa sœur ; mais il eut le malheur de la perdre. Après s'être livré à la douleur, il venait sur le bord d'une

Que cette terre, inaccessible au vice,
Connut enfin le mal contagieux
Qui fit partout des ravages horribles,
Et corrompit, dans ces âmes sensibles,
De leurs vertus les germes précieux.
Vous, dont Vénus enrichit la jeunesse
De tous les dons qui captivent les cœurs,
Vous, le plus beau de ceux que sa tendresse
Avait choisis pour ses adorateurs,
Amant d'Echo, si long-temps chéri d'elle,
Quel Dieu vous fit oublier cette belle,
Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs?
Ce fut Junon. La déesse cruelle
Vous envoya cette fureur nouvelle,
Qui, pour vous-même, alluma votre amour.
Par vous Junon transmit, en un seul jour,
A vos amis votre aveugle délire,
Et de Vénus anéantit l'empire,
En desséchant, dans tous ses citoyens,
Le sentiment qui formait leurs liens.

fontaine; il prenait plaisir à s'y contempler; il croyait revoir sa sœur, et c'était pour lui une consolation. Mais cette consolation l'épuisa.

Ovide ajoute que la nymphe Echo, fille de l'air et de la terre, devint amoureuse de Narcisse, et que les dédains du beau jeune homme l'obligèrent à se retirer au fond des rochers, où elle se dessécha, fut changée en pierre, et ne conserva que la voix. On sait que le nom de Narcisse est devenu un proverbe pour désigner un homme épris de lui-même.

(Millin, *Dictionnaire mythologique*.)

Mais de nos yeux éloignons-les encore,
Ces maux affreux par ma muse annoncés :
Arrêtons-nous, pour voir au moins éclore
Ces jours si beaux, et sitôt éclipsés.

Vénus voulut, avant l'âge où l'on aime,
Voir ses sujets, voir ces couples charmans,
Couples futurs, déjà s'unir d'eux-même
Par le rapport des goûts, des sentimens.
Elle voulut que ces enfans aimables,
Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables,
Fussent amis avant que d'être amans;
Qu'en attendant les amoureuses flammes,
D'avance un sexe à l'autre fût lié;
Qu'enfin l'amour, près d'entrer dans leurs âmes
En arrivant y trouvât l'amitié;
Car l'amitié, la confiance intime,
Nourrit l'amour, le soutient, le ranime,
Et rend ses feux plus touchans de moitié.
De leur concours, de leur souffle unanime [1]
Naît ce plaisir pur, délicat, sublime,
Plaisir cherché par mes vœux superflus,
Plaisir moqué des mortels corrompus.
Mais, quoi ? l'amour n'est point connu du crime,

[1] *Unanime* ne peut s'appliquer qu'à un grand nombre : *résolution unanime*. On reverra cette faute au 4e chant, dans le beau morceau des *serpens*. Il est probable que Malfilâtre voulait étendre l'acception de ce mot; son exemple n'a pas fait fortune, et personne après lui n'a songé à détourner ce mot de sa véritable signification.

Puisque l'amour sans l'amitié n'est plus ;
Que l'amitié se fonde sur l'estime,
Et que l'estime est fille des vertus.

Or, des vertus la Nature est la mère :
Consultez-vous, et soyez mes témoins,
O mes lecteurs ! ou consultez du moins
Ces cœurs bien faits, où la vertu sincère
Ne fut jamais une plante étrangère,
Et, pour fleurir, ne demande aucuns soins.
Aussi le Dieu qu'à Paphos on révère,
Choisit leur île, en fit son sanctuaire :
Ce Dieu charmant, de la terre exilé,
Par la vertu chez eux fut rappelé.
Il attendit, pour s'y rendre auprès d'elle,
L'âge marqué, le vrai temps des amours,
Qu'il faut attendre, et qu'on prévient toujours.
Cet âge arrive, et la race immortelle
Revoit enfin le père des beaux jours,
Après l'horreur d'une absence cruelle.
Il vient, il rit, il fait dans tous les cœurs
De son flambeau jaillir une étincelle ;
Et tous les cœurs, d'une flamme nouvelle,
En même temps, éprouvent les ardeurs.

Tout change alors ; alors tous les yeux s'ouvrent,
Non sans rougeur, les deux sexes découvrent
Que l'amitié qui les unit long-temps,
S'est transformée en d'autres sentimens.

Auprès d'Echo, l'heureux fils du Céphise
Sent des désirs qu'il n'avait pas connus.
La belle Echo, d'elle-même surprise,
Sent près de lui tous les feux de Vénus.
Le soir approche, et chaque amant s'apprête
A demander, par ses brûlans soupirs,
Le doux tribut que lui doit sa conquête;
Mais pour Narcisse il n'est point de plaisirs.
Avec douleur, Tirésias lui-même,
Qu'ont trop instruit des oracles secrets,
En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,
N'a consulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit : sous le toit solitaire
De cent berceaux, sous le simple lambris
Des myrtes verts et des rosiers fleuris,
Entrelacés par la main du mystère,
L'Amour conduit les enfans de Cypris.
Dans ce bercail, le pasteur de Cythère
Veut rassembler ses troupeaux favoris;
En les comptant, son cœur se désespère :
Il lui manquait ses deux agneaux chéris.
Du reste, au moins, le bonheur le console [1],
Il s'en occupe, il est partout, il vole

[1] Nous ne nous sommes pas donné la peine de relever les fautes de la dernière édition de Malfilâtre, publiée à Caen en 1823, par les soins de M. P. A. Gautier. Nous eussions trouvé trop d'occasions d'accuser la négligence de l'éditeur. En effet, nous ne savons à quoi attribuer les bévues de tous genres dont il s'est rendu coupable. On dirait sou-

Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux,
Il adoucit le murmure des eaux,
Il tient captifs les fils légers d'Eole,
Hors le Zéphyr, habitant des roseaux;
Il règne en Dieu sur les airs qu'il épure,
Des prés, des bois ranime la verdure;
Des astres même, en silence roulans,
Il rend plus vifs les feux étincelans.
Amans heureux! dans la nature entière,
Tout vous invite aux tendres voluptés :
Les yeux sur vous, la nocturne courrière,
D'un pas plus lent, marche dans sa carrière,
Et pénétrant de ses traits argentés
La profondeur des bosquets enchantés,
N'y répand trop, ni trop peu de lumière.
Ce faible jour, le frais délicieux,
Le doux parfum, le calme des bocages,
Les sons plaintifs, les chants mélodieux
Du rossignol, caché sous les feuillages,
Tout, jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux,
Jette dans l'âme un trouble plein de charmes,

vent qu'il n'a pas compris son auteur; témoin ce vers qu'il défigure ainsi :

Du reste, au moins, le Bonheur le console.

Il suffit d'avoir lu quelques vers pour entendre cette construction; M. Gautier préfère personnifier le bonheur, au risque de rendre son auteur absurde et inintelligible. Un nouvel éditeur viendra, qui fera une variante de ce beau vers qu'il mettra sur le compte de Malfilâtre; pauvres auteurs, voilà comme on vous traite!

Tout attendrit, tout flatte, et de ses yeux,
Avec plaisir, on sent couler des larmes.

O belle nuit! nuit préférable au jour!
Première nuit à l'amour consacrée!
En sa faveur, prolonge ta durée,
Et du soleil retarde le retour.

Et toi, Vénus, qui présides sans cesse
A tous les pas de tes chastes enfans,
Qui les unis, sans témoins, sans promesse,
(Précautions dont ces heureux amans
N'ont pas besoin pour demeurer constans),
Tendre Vénus, lorsque, sous tes auspices,
De tes plaisirs ils cueillent les prémices,
Descends, allume, et rallume leurs feux,
Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,
Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande divinité,
Applaudis-toi, contemple ton ouvrage :
D'un œil serein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage :
Vois cette scène, et ces groupes épars.
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage,
Et du bonheur une plus vive image?
Où cependant, où ne portes-tu pas
Et le bonheur et l'innocente joie?

En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie ;
La paix te suit ; les flots séditieux,
Quand tu parais, retombent et s'apaisent ;
L'aquilon fuit ; les tonnerres se taisent,
Et le soleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect, la Nature est émue ;
En rugissant, le lion te salue ;
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs ;
L'oiseau léger te chante dans la nue ;
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur et t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe, et l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes ;
Et sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.
C'est toi par qui sont les êtres divers,
C'est toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le souffle anime l'univers [1].

[1] L'invocation à Vénus qui ouvre le poème *de la Nature des Choses*, trouvait naturellement sa place dans le poème de Narcisse. Nous osons dire que Malfilâtre n'est pas inférieur à son modèle, que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de Lucrèce. Les beaux vers du poète latin ont été long-temps l'objet d'une admiration outrée, tellement qu'Hénault s'était fait une réputation en les traduisant. Nous ne rapporterons que le passage dont Malfilâtre nous a donné une imitation

Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas.
Alma Venus, cœli subter labentia signa

L'Olympe même éprouve ta puissance,
Et Jupiter.... Mais que dis-je? et pourquoi

Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, visitque exortum lumina solis:
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli
Adventumque tuum; tibi suaves Dedala tellus
Submittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Nam simul ac species patefacta est verna diei
Et reserata viget genitabilis aura favoni;
Aëriæ primum volucres te, diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tuâ vi:
Inde feræ pecudes persultant pabula læta
Et rapidos tranant amnes; ita capta lepore
Illecebrisque tuis, omnis natura animantûm
Te sequitur cupidè, quò quamque inducere pergis;
Denique per maria ac montes, fluviosque rapaces,
Frondiferasque domos avium camposque virentes,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupidè generatîm sæcla propagent.

Nous ne citerons pas la version du président Hénault; M. Pongerville nous a prouvé qu'on pouvait faire mieux. On reproche pourtant au nouveau traducteur de Lucrèce d'avoir glissé sur quelques détails qui ne méritaient pas d'être oubliés.

Suprême déité, mère de nos aïeux,
Vénus, charme éternel des hommes et des dieux;
Du haut de l'empirée, ô Vénus, tu fécondes
Les abîmes des flots et les cieux et les mondes.
A ton aspect, l'orage apaise ses fureurs;
L'aquilon fuit; nos champs se couronnent de fleurs;
L'Océan te sourit; l'air s'anime, s'épure,
Et ton souffle embaumé rajeunit la nature.
Quand les Zéphyrs légers, précurseurs des beaux jours,
De leur fertile haleine éveillent les amours,
L'oiseau mélodieux t'annonce à nos bocages;
La foule des troupeaux en de frais pâturages
Bondit, court et franchit le fleuve impétueux.
Dans nos veines circule un feu voluptueux:

Parlé-je ici de ton empire immense?
Mon zèle ardent m'emportait malgré moi :
Faible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence
Est de sentir, de te suivre en silence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les sons de ma lyre :
Je la suspends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel.

Transporte-moi parmi tes insulaires,
Egare-moi dans les réduits secrets
De leurs vallons, de leurs sombres forêts.
Je les verrai, ces rives étrangères,
J'irai trouver ces peuples fortunés,
Ces amans vrais, ces maîtresses sincères :
J'irai chez vous, paisibles solitaires,
Jouir des biens qui vous sont destinés;

Les monstres du désert, des forêts, des montagnes
Cherchent en mugissant leurs farouches compagnes;
Tout s'unit sur la terre, aux cieux, au sein des eaux,
Et le monde renaît dans ses hôtes nouveaux.

On doit remarquer quelque analogie dans cette traduction avec les vers de Malfilâtre. Plusieurs de nos poètes, Voltaire dans la Pucelle, Saint-Lambert et Bernis dans les deux poèmes des Saisons, Roucher dans les Mois, et récemment M. C. Delavigne, ont imité ou traduit l'invocation de Lucrèce; tous ont rivalisé de zèle pour naturaliser en France ce magnifique morceau. On regrette que chacune de ces différentes copies, où brille le talent de son auteur, ne soit pas l'original.

A votre suite, ô Nymphes bocagères!
J'irai fouler les naissantes fougères,
Et, les cheveux de roses couronnés,
M'associer à vos danses légères [1].

[1] Le plus grand reproche que l'on puisse faire au poème de Narcisse est le défaut d'action. Le poète n'a pas pris la peine d'inventer des ressorts, d'amener des situations, de peindre des caractères; il s'est contenté de mettre en œuvre la fable de Narcisse, telle à peu près que l'antiquité la lui fournissait, en y faisant seulement quelques modifications indispensables. Il n'a vu dans ce sujet qu'un cadre pour y placer de jolis vers; il a atteint en cela le but qu'il se proposait. Le plan du poème, quoique bien supérieur à celui qu'Ovide a suivi, est bien faiblement tracé; le premier chant est une introduction riche de détails; dans le second et le troisième, le héros est à peine en scène; le quatrième tient seul essentiellement au sujet. Les personnages principaux jouent un rôle secondaire; Vénus et Junon sont cachées dans un coin du tableau. La versification élégante et variée du poème ne peut en faire oublier les fautes capitales, et surtout le manque d'invention; nous rendons justice à quelques idées ingénieuses, comme la colère de Junon contre Vénus et Tirésias; mais nous pensons que l'on pouvait tirer un tout autre parti de la fable de Narcisse.

# CHANT SECOND.

De ce bonheur, qui semblait fait pour tous,
Le beau Narcisse, Echo sa belle amante,
Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.
Aimable enfant, et vous, Nymphe charmante,
Qu'aviez-vous fait? et quel crime sur vous
Avait du ciel attiré le courroux?

Narcisse, Echo, par un avis céleste,
Sont menacés du sort le plus funeste,
Le même jour, oui, le jour fortuné,
Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné;
Tirésias, que le destin éclaire,
De ce destin organe involontaire,
A ces amans, près de combler leurs vœux,
Avait prédit cet avenir affreux.

Mais il craignait le penchant invincible
Que l'un pour l'autre ils éprouvaient tous deux:
La soif du cœur, l'instinct impérieux,
Pouvaient braver cet oracle terrible.
Pour les amans il n'est rien d'impossible,
Et les périls ne sont rien à leurs yeux.
Les vrais amans laissent tonner les dieux:

De nos désirs l'attrait irrésistible
Parle plus haut que l'enfer et les cieux.
Il voulut donc, sous un prétexte heureux [1],
Oter lui-même à ce couple sensible
L'occasion qu'il redoutait pour eux,
L'occasion d'un moment dangereux.
Tromper l'amour est chose peu facile :
Tirésias, en ressources fertile,
Sut, nuit et jour, enchaîner près de lui
Son jeune élève, à ses ordres docile.
« Mon fils, dit-il, si je fus votre appui
« Dans l'âge tendre, où l'homme, sans autrui,
« A se conduire est encore inhabile,
« A votre tour, conduisez aujourd'hui
« Et soutenez ma vieillesse débile.
« Venez, mon fils, votre présence utile
« Des jours trop longs m'abrégera l'ennui.
« Nous marcherons attachés l'un à l'autre
« Par les deux bouts de ce ruban léger,
« Qui réglera ma route sur la vôtre,
« Et loin de moi bannira le danger.
« Approchez-vous. » Le crédule Narcisse
Vient s'enchaîner sans prévoir l'artifice.
De ce moment, il précède, il conduit
Le vieux devin qui chemine avec peine,
Qui, dans le jour ne trouvant que la nuit,

[1] Variante de l'édition de 1767 :

Il voulut donc, sur un prétexte heureux....

Pour s'étayer dans sa marche incertaine,
Courbe son corps sur un appui de frêne,
Et fortement tient le cordon qu'il suit.

Mais en captif te retenant sans cesse,
Trop simple enfant, ainsi, Tirésias
T'empêchera, barbare par tendresse,
De rester seul auprès de ta maîtresse,
Et saura bien, quand tu guides ses pas,
Sur tous les tiens veiller avec adresse.

Souvent Echo, souvent Narcisse en pleurs
Près de leur père unissaient leurs douleurs,
Et ce bon père, ému de ces alarmes,
Pleurait lui-même, en essuyant leurs larmes [1],

Regards, soupirs, quelques baisers encor,
Donnés, rendus, savourés en cachette,
Malgré les soins de l'aveugle Mentor,
Mêlaient du moins, dans leur âme inquiète,
A l'amertume une douceur secrète;
Mais ces baisers tremblans, mal assurés,

[1] Je viens de voir cette pensée, qui n'est plus tout à fait neuve, reproduite dans une ode sur les funérailles de Louis XVIII, où M. Hugo ne s'est pas montré inférieur à son beau talent :

Oh! qu'il s'endorme en paix dans la nuit funéraire!
N'a-t-il pas oublié ses maux pour nos malheurs?
Ne nous lègue-t-il pas à son généreux frère
Qui pleure en essuyant nos pleurs.

Ces faibles biens, que sont-ils, comparés
A ces torrens de volupté parfaite,
Où les amans, de plaisir altérés,
Sont, à longs traits, de plaisir enivrés?

Un jour enfin, jour de triste mémoire,
Qui vit la faute et les malheurs d'Echo!
Jour qui devrait des fastes de l'histoire
Être effacé par la main de Clio!
L'astre du monde ouvrait encore à peine,
Dans l'Orient, son palais de vermeil;
Près d'un taillis, sur le bord d'une plaine,
Parmi les fleurs, sous la voûte d'un chêne
Impénétrable aux rayons du soleil,
D'accord entre eux, Zéphyre et le Sommeil
Flattaient Narcisse, et ces gardiens fidèles,
Au loin chassaient, en secouant leurs ailes,
Les noirs soucis, jusqu'au temps du réveil.
Depuis trois jours, depuis trois nuits entières,
Vous n'aviez pu, dieu des heureux pavots,
Sous votre main abaisser ses paupières,
Ni dans ses sens rétablir le repos.
Il pressentait les approches fatales
De son malheur; mais les dieux quelquefois
A nos chagrins laissent des intervalles:
Le Sommeil vient, la Nature a ses droits.

Echo survint. L'ennui qui la dévore
Vers son amant l'appelle dès l'aurore.

Le tendre Amour présente à ses regards
Tirésias et celui qu'elle adore.
Près d'eux, sur l'herbe, étaient de toutes parts
Traits et carquois confusément épars,
Traits dont Narcisse, en des jours plus tranquilles,
Aimait l'usage, et qu'il laisse inutiles.
Près du vieillard qui le tient enchaîné,
Sur ses genoux, d'un air de confiance,
Il sommeillait, mollement incliné,
Et le vieillard, seul, assis en silence,
Le soutenait, d'un air de complaisance.

L'agile Echo précipitait ses pas;
Mais tout à coup, immobile, enchantée,
Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
A cet enfant, qui ne la voyait pas,
Elle sourit en étendant les bras;
Elle sourit, et pourtant elle pleure.
Le ciel présente un contraste pareil,
Lorsque dans l'air on voit, à la même heure,
Tomber la pluïe et briller le soleil.
« Sans doute, hélas! à son inquiétude,
« Toute la nuit, dit-elle, il s'est livré;
« Au jour naissant le sommeil est entré
« Dans ses beaux yeux fermés de lassitude.
« Comme en dormant il reprend sa fraîcheur
« Et ses attraits! que dans cette attitude
« Il est touchant! qu'il est cher à mon cœur! »
Vers le gazon où Narcisse repose,

Disant ces mots, elle court vivement;
Puis abaissant une bouche de rose,
De cent baisers, doucement, doucement [1],
Presse, en secret, sa bouche demi-close.
Qu'il est heureux! mais que dis-je? endormi,
S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

Enfin, cédant à sa douleur amère,
Echo se jette aux genoux de son père,
Et d'une voix qu'éteignent les soupirs,
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs :
« O vous, de qui la bonté paternelle,
« Narcisse et moi, daigne nous consoler,
« Toujours le sort nous fera-t-il trembler,
« Que tarde-t-il? et quand sa main cruelle
« Du dernier trait nous doit-elle accabler?
« Faut-il long-temps languir dans la contrainte
« En l'attendant! Condamnés par le ciel,
« Faut-il encor que nous mourions de crainte,
« Cent fois le jour, avant le coup mortel?
« Ah! quel que soit ce malheur que j'ignore,
« L'incertitude est plus affreuse encore.

[1] Que ce mot répété est joli! l'idée gracieuse du poète acquiert de nouveaux charmes par la manière ingénieuse dont elle est présentée; de même que le peintre d'un coup de pinceau donne la vie à son sujet, le poète avec un mot jeté habilement anime tout son tableau : *ut pictura poesis*. L'artifice d'un mot répété est pourtant bien simple; mais combien il produit d'effet lorsqu'il est employé par le génie. Tout le monde connaît le vers célèbre de Voltaire, dans un autre genre :

Il compilait, compilait, compilait.

« Il est cent maux que notre esprit flottant
« Craint tour à tour, pour un qui nous attend.
« Mais, ce qui rend notre infortune extrême,
« Nous redoutons le jour du bonheur même :
« Nous nous aimons, et n'osons nous unir !
« Serait-ce un mal de s'unir, quand on s'aime,
« Pour que le ciel voulût nous en punir ?
« O vous, mon père ! oh ! si jamais votre âme
« Du tendre amour avait connu la flamme,
« Si vous lisiez dans le sein des amans,
« Avec pitié vous verriez nos tourmens.
« Un Dieu menace. A-t-il quelque supplice
« Plus dur pour moi que de perdre Narcisse ?
« Je crains sa perte, et c'est mon seul effroi.
« Mon cher amant ! toi seul es tout pour moi.
« Mon choix est fait, s'il faut que je choisisse
« Ou de mourir ou de vivre sans toi.
« Je périrai..... Sera-ce avec justice ?
« Suis-je coupable ? » Alors Tirésias :
« Craignez le ciel et ne l'accusez pas :
« Le ciel est juste. Est-ce à vous, téméraire,
« D'oser juger la justice des Dieux !
« Ah ! réprimez ce penchant curieux,
« Ou redoutez un châtiment sévère.
« *Penchant funeste ! Écho, tremble aujourd'hui*
« *D'être coupable, et de l'être par lui* [1].

[1] L'édition originale met ici une note qui n'est pas sans doute de Malfilâtre : « Ces paroles sont une prédiction; ce fut la curiosité d'Echo qui » la perdit. »

« Mais le temps vole. Allez dans ces campagnes,
« Allez, ma fille, assembler vos compagnes.
« Je vous attends; et quand l'astre du jour
« Aura fourni la moitié de son tour,
« Nous irons tous, dans un grand sacrifice,
« (Honneurs, hélas! peut-être superflus!)
« Prier Junon de vous être propice :
« Craignez Junon.... Je n'en dirai pas plus;
« Et dès ce soir, si de tristes présages,
« Lorsque tantôt nous irons l'implorer,
« N'annoncent pas qu'il faut vous séparer,
« Et que sa main rejette vos hommages,
« Oui, dès ce soir je couronne vos vœux.
« Car, je le sens, enfin cette journée
« Doit décider de votre destinée,
« Et va vous rendre heureux ou malheureux. »

Echo partait. Dans le vague des nues,
Elle aperçoit deux cygnes éclatans,
Au col flexile, aux ailes étendues,
Qui dans un char, au bruit de leurs accens
Traînent Vénus, et volent sur les vents.
En se jouant, légèrement ils fendent
Le sein des airs, et lentement descendent
Sur le gazon, jusqu'aux pieds du vieillard.
Avec respect, pesamment il s'empresse
De se lever, d'aller à la déesse,
Pour l'adorer, au sortir de son char,
Retombe assis, et maudit sa vieillesse.

Au mouvement que fit Tirésias,
L'enfant roulant s'en va sur l'herbe épaisse
Tomber près d'eux, et ne s'éveille pas :
Tant le sommeil lui rend avec usure
Ce que le soin fit perdre à la nature !

« Dors, cher enfant, sous ces ombrages verts.
« Esprits légers, qui volez dans ces plaines,
« Paisibles vents, par vos molles haleines,
« Autour de lui, rafraîchissez les airs.
« Vous, mes oiseaux, par vos tendres concerts,
« Calmez son âme, et faites dans ses veines
« Couler la paix et l'oubli de ses peines. »
Ainsi parla la mère des Amours ;
Puis, s'asséyant sur un lit de verdure :
« Guide prudent, qui veillez sur ses jours,
« Hélas ! dit-elle, à vous seul j'ai recours :
« Apprenez-moi sa disgrâce future,
« Et de son sort percez la nuit obscure.

« Belle Vénus, reprit Tirésias,
« De l'avenir le destin est le maître.
« Sa volonté dirige tous nos pas :
« Respectons-la sans vouloir la connaître ;
« Pour la connaître, on ne la change pas.
« Eh ! qui, d'ailleurs, de ce dieu redoutable
« Peut déchirer le voile impénétrable ?
« Par moi sans doute il annonce aux mortels
« Tantôt des biens, tantôt des maux cruels ;

« Mais par ma voix rarement il déclare
« Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare,
« Avec moi-même il sait dissimuler,
« Et ne répand qu'une lumière avare
« Sur les secrets qu'il veut me révéler.

« De ces enfans ce qu'il daigne prédire,
« Diversement se peut interpréter.
« Il serait long de vous le répéter,
« Tendre Cypris, et pour vous le redire,
« De mon histoire il faudrait vous instruire :
« Il en dépend et s'y trouve enchaîné....
« Mais laissons là mon sort infortuné,
« Et de ma vie étouffons la mémoire. »

« Non, dit Vénus, il faut tout recueillir,
« Le passé peut expliquer l'avenir.
« J'attends de vous ce récit, cette histoire,
« Toujours promise, et remise toujours;
« C'est trop long-temps différer, tous les jours,
« Cette faveur qu'une déesse implore.
« Ne pensez plus vous en défendre encore,
« Ni m'échapper par de nouveaux détours.
« Voyons enfin ces événemens rares,
« Ce long tissu d'aventures bizarres,
« Qui de vos ans ont illustré le cours.
« Parlez sans crainte ; à l'ombre de ce chêne
« Nous sommes seuls, nul témoin ne nous gêne,
« Nul indiscret n'entendra nos discours. »

Ainsi du moins le croyait la déesse;
Mais un buisson dérobait à ses yeux
La jeune Echo, qui s'était, auprès d'eux,
Dans le taillis glissée avec finesse.
En surprenant ce qu'ils disaient tous deux,
Echo voulait pénétrer ce mystère
Qui l'intéresse et que l'on veut lui taire.
Injustes Dieux! pourriez-vous la punir
D'avoir tenté de sauver ce qu'elle aime?
Serait-il vrai qu'elle eût fait elle-même
Tout son malheur, voulant le prévenir?

Elle était fille; elle était amoureuse;
Elle tremblait pour l'objet de ses soins;
C'était assez pour être curieuse,
C'était assez : filles le sont pour moins;
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable;
Et pour Echo, sa faute est excusable.
Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne, Amour la fit coupable.
Puisse le sort lui pardonner aussi!

Discrètement, et d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers;
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer:

Sait ramasser son corps souple et facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien :
Un mot, un geste, un rien, tout est utile. [1]

[1] La Harpe, dans son *Cours de littérature*, cite ces vers depuis celui-ci : *Elle était fille*, etc. « C'est le ton de La Fontaine, ajoute-t-il, pour la naïveté; et la peinture de la nymphe qui s'arrange pour écouter, est égale à celle de l'amant de la *Fiamenta* [1] de l'Arioste, quoique dans une situation différente. Il est glorieux de savoir avant trente ans prendre ainsi la manière des maîtres. Nous l'avons vu dans des tableaux agréables; nous l'allons voir imiter le Laocoon de Virgile, et passer des couleurs douces et riantes aux touches fortes et rembrunies. »

[1] Il Greco.....
Quando sente dormir tutta la torma,
Viene all' uscio, e lo spinge; e quel gli cede.
Entra pian piano, e va attento col piede,
Fa lunghi i passi, e sempre in quel di dietro
Tutto si ferma, e l' attro par che mova,
A guisa, che di dar tema nel vetro,
Non che l' terreno abbia a calcar, ma l'uova;
E tien la mano innanzi simil metro.
Va brancolando in fin che l' letto trova,
E di là, dove gli altri avean la piante,
Tacito si cacciò col capo innante.
Ariosto, Chant 28, st. 63.

On pourrait rendre ainsi ces beaux vers; on a conservé les images autant qu'il est possible de le faire dans une traduction en prose :

« Quand le Grec..... voit tout le monde endormi, il vient à la porte qu'il pousse en silence, elle lui cède. Il entre tout doucement et avance avec précaution, allongean les pas; et restant en arrêt sur sa jambe de derrière, il lève l'autre, et l'on dirait qu'il craint de rencontrer du verre, ou qu'il ait à marcher sur des œufs plutôt que sur la terre. Il étend sa main devant lui, en tâtonnant, jusqu'à ce qu'il trouve enfin le lit; et cherchant l'endroit où nos gens avaient leurs pieds, il s'y glisse sans bruit la tête la première. »

La Fontaine, dans son imitation du conte de Joconde, a passé ces détails si heureusement exprimés; il a craint sans doute de ne pouvoir lutter contre son modèle avec avantage.

Comme elle aussi, Vénus le savait bien.
Vénus croyait de ces énigmes sombres
Voir par degrés se dissiper les ombres;
Qu'une parole échappée au hasard,
Dans le récit qu'elle attend du vieillard,
Malgré lui-même, éclaircirait peut-être
Ce qu'il semblait n'oser faire connaître;
Qu'une fois mis en humeur de conter
(Car on se plaît à conter à cet âge),
A ce plaisir se laissant emporter,
Il pourrait bien, moins discret et moins sage,
Par quelque trait imprudemment lâché,
De l'avenir entr'ouvrir le nuage,
Et dévoiler ce qu'il tenait caché.

Tirésias dans un profond silence
Devait toujours se tenir retranché;
Mais il sent peu la triste conséquence
De son récit; et l'humaine prudence
Qui dans la nuit de tout temps a marché,
Dans quelque abîme a toujours trébuché;
D'ailleurs, quel art, quels ressorts, quelle adresse,
Vénus alors n'employa-t-elle point!
Plainte, menace, autorité, caresse,
Tout fut d'usage; on n'omit aucun point.
Contre Vénus que peut notre faiblesse,
Quand l'artifice à son pouvoir est joint?
Il balançait: la belle enchanteresse
Soudain lui donne un baiser plein d'appas.

Vole à son col, contre son sein le presse,
Et tendrement le serre dans ses bras.
La jeune vigne entoure ainsi l'écorce
D'un orme antique, et l'embrasse avec force.

Tirésias, réchauffé par Vénus,
Sentit en lui se ranimer la cendre
De ces doux feux, autrefois si connus,
Et d'un soupir il ne put se défendre.
« Vous rappelez à notre souvenir
« Un temps bien cher, dit-il à Cythérée :
« O temps heureux, mais de courte durée!
« Temps des amours, qui ne peux revenir,
« Devais-tu naître? ou devais-tu finir?
« Regrets amers ! Mon âme déchirée,
« Tout de nouveau se rouvre à ses douleurs.
« Il faut pourtant vous conter mes malheurs.
« La Renommée en a parlé, sans doute,
« Plus d'une fois, à la table des dieux;
« Mais ses cent voix, dans la céleste voûte,
« Mentent souvent, comme dans ces bas lieux. »

# CHANT TROISIÈME.

« Depuis le jour où, témoin de vos charmes,
Au mont Ida, l'heureux berger Pâris,
De la beauté vous accordant le prix,
Força Junon de vous rendre les armes,
Junon piquée a toujours contre vous
Lancé les traits de son dépit jaloux;
Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle,
Puisqu'elle est femme, et qu'elle est immortelle;
Souffrez ce mot, sans montrer de courroux.
Moi, qui du sien devais me croire indigne,
J'en suis aussi l'objet infortuné,
Et mon exemple est une preuve insigne
Que son cœur dur n'a jamais pardonné.
Or, si ce cœur nous unit dans sa haine,
Dès lors, Vénus, elle voit avec peine,
Nos citoyens, enfans de votre choix;
Ils sont à vous, et vivent sous mes lois,
C'en est assez; la commune ennemie,
Renversant l'île encor mal affermie,
Veut de nous deux se venger à la fois.

« Elle est puissante; et les bords du Scamandre,

Beaux lieux, changés en un séjour d'horreur,
Ces tours qu'en vain vous voulûtes défendre,
Cet Ilion, dont fume encor la cendre,
Ont éprouvé ce que peut sa fureur.
Cette fureur aujourd'hui se ranime,
Mais sans éclat, et cherchant sourdement
A nous creuser un invisible abîme,
Avec plus d'art, agit plus sûrement.
Ce couple aimable en sera l'instrument :
Il en sera la première victime,
Si le destin n'en ordonne autrement :
Car le destin, par son vouloir suprême,
Peut rendre vain ce qu'elle a résolu ;
Mais je crains bien que ce maître absolu
Dans ses projets ne la serve lui-même.
Tendres amans, tout me présage assez
Qu'il doit vous perdre ; et mes malheurs passés
De vos malheurs sont l'image et l'emblème.
Pour me porter les plus sensibles coups,
On me poursuit aussi dans ce que j'aime,
Et c'est moi seul que l'on punit en vous.
On vous punit, et je suis le coupable !
Eh quoi ! Junon ne se contente pas
De tous les maux dont sa rage implacable
A jusqu'ici frappé Tirésias !
Je l'offensai ; mais des traits d'imprudence,
Dignes, au plus, d'un châtiment léger,
Méritaient-ils cet excès de vengeance ?
Daignez, Vénus, m'entendre et me juger.

« Sorti des murs, qu'aux accens de sa lyre[1]
Un fils des Dieux, architecte nouveau,
Près de l'Euripe autrefois sut construire,
Sacrés remparts qui furent mon berceau,
Je voyageais, curieux de m'instruire,
Jaloux de voir, dès mes plus jeunes ans,
L'esprit, les mœurs des peuples différens.
Je parcourais ces îles renommées
Que voit la Grèce à l'orient semées,
Et dont le cercle environne Délos.
Une tempête, un dieu plutôt m'égare
Près de l'Asie, au sein des vastes flots
Rendus fameux par la chute d'Icare,
Et le destin me conduit à Samos.
Que n'ai-je, ô ciel, péri dans cet orage!
Mais mon malheur me sauva du naufrage.

« Ce fut, déesse, en ce triste séjour,
Que de Junon j'excitai la colère.
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour[2]
Deux grands serpens qui, près d'une onde claire,
Gardaient ses bords et les bois d'alentour.

[1] Thèbes, dont les murailles s'élevèrent aux sons de la lyre d'Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope.

[2] Cadmus, fils d'Agenor, roi de Phénicie, quitta les états de son père pour aller à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. Il passa en Béotie, et tua, sur le bord d'une fontaine, un dragon qui avait dévoré un de ses compagnons; il sema, par l'ordre d'un oracle, les dents du monstre; la terre enfanta des guerriers tout armés qui

L'amour s'apprête à les unir ensemble :
Mais quel amour ! à la haine il ressemble [1].
Ces fiers dragons, près de se caresser,
En s'abordant semblaient se menacer.
Entre les dents, dont leur gueule est armée,
Sort en trois dards leur langue envenimée,
Organe impur qu'anime le désir ;
Signal affreux de leur affreux plaisir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyans.
Mais tout à coup ils sifflent et s'embrassent,
Etroitement l'un l'autre ils s'entrelacent
Dans les replis de leurs corps ondoyans.
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille,
Varie au gré de ces longs mouvemens,
Et mon œil voit, dans leurs embrassemens,
D'un feu changeant s'allumer leur écaille [2].

s'entretuèrent en naissant ; il en resta cinq qui l'aidèrent à bâtir la ville de Thèbes. Voilà ce que la fable nous apprend de Cadmus. De graves commentateurs ont vu dans ce conte de vieille une histoire très respectable ; ces messieurs ont sans doute beaucoup d'esprit, mais au dépens du sens commun.

[1] Millevoye, dans sa charmante allégorie de la *Rose*, que l'on a retranchée, je ne sais pourquoi, de ses œuvres complètes, a dit de l'Aquilon :

Epoux barbare, il la tourmente (*la Rose*),
Son amour ressemble au courroux.

[2] Ces vers et la comparaison suivante sont empruntés du cinquième livre de Virgile, lorsqu'un serpent sort de la tombe d'Anchise :

Cærulea cui terga notæ, maculosus et auro

Telle est l'Iris, quand un nuage obscur,
Chargé de pluie, altéré de lumière,
Boit le soleil, et vers notre paupière
Réfléchit l'or, et la pourpre et l'azur.

« Un javelot (sans en prévoir l'usage,
Dans une main j'avais deux javelots)
Lancé d'abord sur ce couple sauvage,
De leur sang noir, qui coulait à ruisseaux,
Teignit près d'eux les herbes et les eaux.
Blessés tous deux, tous deux avec courage
Dressent la tête, et recourbent de rage
Leur queue immense, en cercles redoublés;
Puis, jusqu'à moi s'allongent, se déploient
D'un saut agile, et devant eux m'envoient
Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.
De l'autre dard j'arrête leur furie,
Et par mon bras, malgré leur force unie,
Le double monstre, à la fois combattu,
Dans la poussière, à la fois abattu,
Laisse à mes pieds sa colère et sa vie [1].

Squammam incendebat fulgor, ceu nubibus arcus
Mille trahit varios adverso sole colores.

D'un or mêlé d'azur son écaille étincelle,
Et son émail changeant jette un éclat pareil
A l'écharpe brillante où s'empreint le soleil.

DELILLE.

[1] Cette dernière expression est neuve et hardie; ce ne sont pourtant pas des néologismes ou des alliances de mots effrayés de se rencontrer

« Ils expiraient. Une voix dans les airs,
Au bruit des vents, au milieu des éclairs,
S'ouvre un passage, et me glace de crainte :
« Ah, malheureux ! près d'une source sainte,
« Et sur des bords à Junon consacrés,
« Oses-tu bien, dans tes fureurs impies,
« De ce lieu même attaquer les génies [1],

ensemble. Ce serpent, qui *laisse aux pieds* de Tirésias *sa colère et sa vie*, offre une image naturelle et énergique ; le monstre expirant s'est consumé en vains efforts pour se venger de son ennemi ; sa rage ne meurt qu'avec lui. Cette partie du récit de Tirésias est d'une grande beauté. Malfilâtre, qui avait à traiter un sujet analogue au quatrième chant, a trouvé assez de ressources dans son talent pour ne pas se répéter. Aucun des traits de ce tableau ne ressemble au magnifique épisode du combat des deux serpens contre le taureau. Le poète s'applique, selon son système poétique, à peindre par l'harmonie imitative et la coupe du vers. Ne voit-on pas les serpens étonnés et furieux de leurs blessures, *tous deux avec courage dressent la tête ;* les voilà qui se dirigent vers leur audacieux adversaire : *puis jusqu'à moi s'allongent ;* le vers *s'allonge* avec les deux corps rampans ; ils se sont élancés : *se déploient d'un saut agile*..... Le poète imite la rapidité de leurs mouvemens. Le combat de Cadmus contre un serpent, décrit un peu longuement dans Ovide, n'a peut être pas été inutile à Malfilâtre dans ce passage ; les *Métamorphoses* paraissent lui avoir fourni quelques détails :

..... Anguis erat, cristis præsignis et auro.
Igne micant oculi.....
Tresque vibrant linguæ ; triplici stant ordine dentes.....
Ille volubilibus squamosos nexibus orbes
Torquet et immensos saltu sinuatur in arcus.
..... Quique halitus exit.
Ore niger stygio, vitiatas inficit auras.

[1] Les anciens croyaient que des êtres d'une nature divine étaient commis à la garde des hommes et même des arbres, des fontaines,

« Ces demi-dieux à Samos adorés?
« Tremble... frémis. Junon qui les protége
« Saura punir ce forfait sacrilége.
« Ta cruauté, sans respecter leurs feux,
« Les a privés des plaisirs amoureux :
« Bientôt toi-même, avec plus de justice,
« Eprouveras un semblable supplice,
« Et tu verras tes élèves un jour,
« Ainsi que toi, l'éprouver à leur tour. »
Ah! j'ai rempli de l'oracle funeste
Une partie ; ils rempliront le reste.

des villes et des royaumes : ils les désignaient par le nom de *Genies*. On fait dériver ce mot du latin *gignere*, parce qu'un *Génie* présidait à la naissance de chaque mortel ou naissait avec lui. Il est remarquable que les *Génies* ne se sont pas seulement réfugiés dans nos contes de fées ; la religion les a sanctifiés sous le titre d'*anges gardiens ;* cette croyance, il est vrai, n'est pas nécessaire à l'orthodoxie de la foi catholique. Quelques philosophes ont pensé que chaque homme avait un bon et un mauvais *génie* attachés à son existence. C'est définir la conscience plus sagement qu'on ne l'a fait avec des abstractions métaphysiques. Le démon familier de Socrate est connu de tout le monde ; on sait que le *Génie* de la république apparut à Jules César prêt à passer le Rubicon à la tête de son armée ; les génies tutélaires des humains étaient représentés sous la figure d'un enfant ; on donnait aux demi-dieux protecteurs des bois et des eaux, la forme d'un serpent. Dans le cinquième livre de l'Enéide, Enée voit un serpent sortir du tombeau d'Anchise ; Virgile se conforme aux idées superstitieuses de son temps :

Incertus, geniumne loci famulumne parentis
Esse putet.....

L'île de Samos avait un temple renommé, consacré à Junon, où l'on célébrait tous les ans une fête en l'honneur des Génies.

« Je n'avais pas, en ce temps fortuné,
Ce front bruni de rides sillonné,
Ce grand front chauve, et cette barbe épaisse
Que tous les jours argente la vieillesse.
Que mon bel âge a fui d'un vol léger !
Que promptement, dans son cours passager,
Chacun de nous touche au soir de la vie !
Le Temps cruel et sa faux ennemie
N'approchent point de l'Olympe immortel,
Et les dieux seuls ont un jour éternel.

« Avant le temps de mes longues disgrâces,
Jadis en moi se trouvaient réunis
Les doux attraits, la jeunesse, les grâces
Et de Narcisse et de votre Adonis :
Aussi les cœurs volaient tous sur mes traces.
Mille beautés, dignes de m'enflammer,
Avaient cherché vainement à me plaire :
Dans les forêts, errant et solitaire,
Je me cachais, et je craignais d'aimer.
Je vis Irène, et mon fier caractère,
A son aspect, se sentit désarmer.
Aimable Irène ! objet si plein de charmes !
Victime, hélas ! de tes feux trop constans !
Fille trop tendre, après trois fois seize ans,
Ton souvenir m'arrache encor des larmes.

« Devant les dieux je reçus son serment,
Elle eut le mien. Nous touchions au moment

Si cher pour moi, si cher pour elle-même :
Nous avancions vers le bonheur suprême ;
Ma bouche avait des baisers précurseurs
Cueilli déjà les premières douceurs ;
Mais, ô prodige ! ô soudaine disgrâce !
Dans tous mes sens émus par le désir,
Et qu'animait l'approche du plaisir,
Un froid mortel se répand et les glace ;
J'en perds l'usage..... ou plutôt..... quel affront !
Je perds..... La honte est encor sur mon front [1].
O chère épouse ! en quel moment étrange,
Et par quel trait, inouï jusqu'alors,
Cette Junon me surprend et se venge !
Entre tes bras, la cruelle me change,
En jeune nymphe, et trompe mes transports [2] :

[1] Cette réticence n'est pas adroite ; loin de voiler cette situation qu'il était si difficile de mettre sous nos yeux sans blesser notre délicatesse, elle en fait ressortir toute l'indécence ; le lecteur est forcé de suppléer à ce que l'auteur a craint d'ajouter. Le reste de cette phrase suspendue se présente trop grossièrement à l'esprit. C'est peut être le seul endroit du chant qui demandait tant d'art pour être supportable, où la pudeur française soit effarouchée. Il fallait bien connaître ses forces pour tenter de versifier l'aventure de Tirésias. Ovide, qui maniait si habilement la langue poétique, a reculé devant les difficultés de ce sujet, qu'il n'a fait qu'indiquer ; pourtant, *le latin dans les mots brave l'honnêteté.* Des pédans rigoristes ont reproché au poème de Narcisse une tendance à l'immoralité et des détails licencieux ; comme si un poète écrivait des sermons !

[2] C'était autrefois une opinion assez répandue, et qui est justement regardée aujourd'hui comme un conte, que les sexes pouvaient quelquefois se changer. Le grave Hippocrate dit que Phaëtuse, femme de Pythéus, fut changée en homme dans la ville d'Abdère, après avoir

Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.
Telle en nos champs la tendre sensitive
Fuit le toucher, délicate et craintive,
Et rentre en soi; mais du moins, ô Vénus!
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît et plus fraîche et plus vive :
Elle renaît; et moi, triste, confus,
Moi, sans renaître, hélas! je disparus
A mes regards, comme aux regards d'Irène;
Et mon amante étonnée, incertaine,
En moi me cherche et ne me trouve plus.
« Ainsi le sort nous joue et nous opprime,
« S'écria-t-elle; ainsi, faibles humains,
« A peine il met le bonheur dans vos mains,
« Que devant vous il entr'ouvre un abîme,
« Où vous voyez fondre et s'évanouir

éprouvé de grandes douleurs dans tous ses membres. Tite-Live en dit autant d'Anamisie, femme de Gorgippus, et d'une autre femme de Spolette, durant la seconde guerre punique. Pline rapporte que Lucius Cossitius, de femme qu'il était d'abord, devint homme la première nuit de ses noces.

Montaigne parle d'une fille de Vitry-le-Français, nommée Marie, et ensuite Germain, qu'il dit avoir vu vieux et barbu, parce que, faisant à vingt-deux ans quelques efforts pour sauter, ses membres virils s'étaient produits, et elle était devenue homme. (Essais, *liv.* 1er, *ch.* 20.)

Toutes ces historiettes ne sont plus que des plaisanteries, aussi bien que les hermaphrodites. Mais on croyait même, autrefois, que les femmes pouvaient faire des enfans sans le concours des hommes, et le parlement de Grenoble donna, le 13 février 1537, un arrêt favorable à cette doctrine commode.

(Collin de Plancy, *édition de* Malfilatre, *in*-18; *Paris*, 1822.)

« Ce vain bonheur dont vous deviez jouir.
« Toi, qu'il détruit, je vois de cet ouvrage,
« De ce néant s'indigner ton courage;
« Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
« Mais à ta main si je ne puis prétendre,
« J'attends de toi l'amitié la plus tendre;
« C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
« Aucun amant m'engage sous sa loi.
« Quand tu n'es plus, je veux chérir ta cendre,
« Et ta mémoire aura toujours ma foi. »

« Je fus sensible à cet amour fidèle,
Et je l'aimai mais sans brûler pour elle.
Eh! que pouvais-je en cet état nouveau?
Elle avait vu dans la nuit éternelle
De mes désirs s'éteindre le flambeau :
J'étais vivant, et j'étais au tombeau.

« D'Irène, au moins, compagne inséparable,
Je lui donnais mes inutiles jours :
Notre amitié devint inaltérable.
Près d'elle enfin, j'oubliai pour toujours
Ces lieux charmans, ces lieux qui m'ont vu naître,
Et que l'Ismène arrose dans son cours :
Comment alors pouvais-je y reparaître?

« Tous mes conseils ne purent étouffer
Au sein d'Irène une ardeur insensée.
Mon vain fantôme occupait sa pensée,

Et la raison ne put en triompher.
Sa passion, faiblement endormie,
Se réveillait de moment en moment,
Et chaque jour, aux yeux de son amie,
Elle donnait des pleurs à son amant.

« J'étais bien loin de partager sa flamme.
Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'amour, satisfaire son âme;
Le sexe ment : le tendre amour réclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié :
J'en fis l'épreuve. Acis eut ma tendresse;
Acis m'aimait, Acis savait aimer;
Je fus discrète, et ma délicatesse
Voulut cacher à ma triste maîtresse
Un feu nouveau qui devait l'alarmer.
Mais j'ignorais que le trait qui nous blesse
Ne peut en nous toujours se renfermer,
Et qu'il n'est point de si secret mystère,
Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
A ma rougeur, à ce trouble si prompt,
Qu'au nom d'Acis on voyait sur mon front,
A mon silence, à mon air de contrainte,
Irène apprit mon penchant et ma feinte.

« Pardonne, Irène. A mon cœur, comme au tien,
Un dieu commande, un dieu, tu le sais bien,
Qui, malgré nous, de nous-mêmes dispose.
Athénaïs (ce nom était le mien

Depuis le jour de ma métamorphose),
Athénaïs plaint les maux qu'elle cause,
Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.
Que diras-tu? De quelle jalousie
Ton âme, hélas! sera-t-elle saisie,
Lorsque, malgré tes regards et tes cris,
Mon jeune amant, aux autels d'hyménée
Me conduira, de guirlandes ornée,
Comme on m'y vit t'y conduire jadis?

« Elle arriva, cette grande journée.
Souvenez-vous de cet instant, Cypris,
Où, dans les bras d'Irène consternée,
Tirésias devint Athénaïs.
Vous le dirai-je? En un moment semblable,
Quand mon époux est à peine en mes bras,
Quant au plaisir tout paraît favorable,
Par un retour que je n'attendais pas,
Athénaïs devint Tirésias.
Ainsi, deux fois la déesse fatale
Me fit souffrir le tourment de Tantale;
Ainsi, le sang des serpens amoureux
Sollicitant sa cruelle justice,
Elle voulut, pour les venger tous deux,
Du double sexe en moi tromper les feux,
Unir en moi le différent supplice
Que dût jadis éprouver chacun d'eux.
Ce châtiment aurait dû lui suffire.
Acis gémit. De ces bras, caressans,

Les yeux baissés, honteux, je me retire,
Et lui remets son cœur et ses présens.

« Je le quittai, pour voler chez Irène.
Enfin, disais-je, à moi-même rendu,
Je vais encor la faire souveraine
D'un tendre cœur qu'elle a long-temps perdu.
Flatteuse idée! espérance trop vaine!
J'entre..... la Parque allait trancher son sort,
Et m'attendait pour cette horrible scène.
« Irène!... ô Dieux! criai-je avec transport,
« Vois ton amant que le ciel te ramène,
« Entends ma voix »... Elle fait un effort,
Étend les bras, me cherche, ouvre avec peine
Des yeux nageant dans l'ombre de la mort,
Me reconnaît..... Un doux rayon de joie
Sur son visage, où régnait la pâleur,
Fait, un moment, renaître la couleur.
« Serait-ce toi? Que faut-il que j'en croie?
« Se peut-il bien qu'enfin je te revoie?
« Mais dans quel temps? Ah! je n'ai pu souffrir
« Ton autre hymen; ma tendresse jalouse
« M'a consumée..... Adieu, je vais mourir,
« Heureuse au moins de mourir ton épouse!
« Retiens tes pleurs. Puissé-je, à l'avenir,
« Trop cher époux, vivre en ton souvenir!
« Puissé-je! »..... Alors elle perd la lumière.
Hélas! en vain, la serrant dans mes bras,
Je la voulais disputer au trépas;

Il me fallut lui fermer la paupière,
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux, son âme et son dernier soupir.

« Dès cet instant, pardonnez, ô déesse!
Je pris en haine et l'hymen et l'amour :
Dès lors, mon cœur flétri par la tristesse,
A vos plaisirs se ferma sans retour.
Si mon image a dans le sein d'Irène
Régné jadis jusqu'à son dernier jour,
Je veux moi-même, occupé de la sienne,
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

« Je voulais fuir une île que j'abhorre;
Mais le destin qui fit tous mes malheurs,
De ces premiers peu satisfait encore,
M'y préparait de nouvelles douleurs.

« C'est à Samos que Junon prit naissance;
C'est à Samos, séjour de son enfance,
Que de son frère elle fit son époux.
Elle s'y plaît, et cette heureuse terre
Lui sert d'asile, en ces momens jaloux [1],

[1] Il est bien hardi de dire *momens jaloux* pour *momens de jalousie*. Cette heureuse licence, empruntée du latin, convient à la poésie, qui doit se distinguer de la prose par sa concision et son énergie. Il faut toujours chercher à étendre son domaine. Nous ne craignons pas d'appliquer à la poésie ces beaux vers de Lemierre :

Croire tout découvert est une erreur profonde :
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Où, pour un temps, la déesse en courroux
Renonce au lit du maître du tonnerre.
Souvent aussi Jupiter suit ses pas;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect son cœur se renouvelle
Et brûle encor de ces feux délicats
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas,
Et son amour met à profit, près d'elle,
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle;
Mais quelquefois elle y vient s'y cacher,
Respirer seule, et jouir d'elle-même :
Sans cour, sans pompe, elle vient y chercher
La liberté qui fuit le rang suprême :
De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis, avec son diadême;
Elle y vient rire; on rit peu dans les cieux.
Je la plaindrais, je plaindrais tous les dieux
D'être immortels, si ces dieux qu'on révère,
Devaient traîner leur triste éternité,
Sans dépouiller la majesté sévère;
Si, pour l'honneur de la divinité,
Ils ne pouvaient briser la chaîne austère
De la contrainte et de la dignité.
Junon commande à la nature entière,
Je le confesse, et pour ce cœur si fier,
Il est flatteur de marcher la première
Parmi les dieux, et près de Jupiter [1].

[1] Malfilâtre a traduit le vers fameux du monologue de Junon au commencement du premier livre de l'Énéide :

Il faut pourtant à cette reine altière
D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchans.
Samos lui rouvre un sein qui l'a nourrie,
Et Junon trouve en cette île fleurie
Ces plaisirs purs qui naissent dans les champs.

« Elle y parut alors que, toute prête,
Sur le rivage, en ses replis flottans,
Déjà ma voile emprisonnait les vents.
J'allais partir; mais son ordre m'arrête.
Conduit près d'elle, et près de son époux,
Dans un salon de fleurs et de verdure,
Orné des mains de la simple nature [1],
Je viens, je tombe à leurs sacrés genoux.
De l'univers je contemple les maîtres.
Ils étaient seuls; car les dieux de leur cour
Etaient restés au céleste séjour;
Et le troupeau des demi-dieux champêtres,
Par Jupiter enivrés en ce jour,
Trop échauffés de nectar et d'amour,
L'avaient quitté, pour suivre sous les hêtres
Le jeune essaim des nymphes d'alentour.

Ast ego quæ divum incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux.....

Il était hardi de rendre littéralement *incedo*, que le poète a substitué au verbe personnel.

[1] Voltaire a dit dans la Henriade :

Une grotte est auprès dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.

L'exemple entraîne, et le fils de Saturne
Avait aussi, sur la fin du repas,
Pressé Junon, et volé dans ses bras.
Tout l'annonçait! on remarquait une urne
Sur le gazon, renversée auprès d'eux,
Et cent cristaux qui, brisés dans leurs jeux,
Témoins récens d'une gaîté folâtre,
Du grand combat parsemaient le théâtre.

« Sages enfin, après l'emportement,
Ils jouissaient de ce repos charmant
Où tombe une âme heureuse et satisfaite;
Calme enchanteur, tranquillité parfaite,
Pure, sans trouble et sans égarement.
Ils raisonnaient, ils demandaient comment
L'enfant Amour, qui paraît si paisible,
Porte en nos sens ce tumulte terrible,
Tel que celui de l'humide élément,
Quand l'Aquilon de son souffle invincible
Le bouleverse impétueusement [1].
Ils demandaient si sa flamme invisible

[1] La Harpe, dans son *Cours de littérature*, où la saine critique est souvent sacrifiée à une injuste partialité, dit à l'occasion de ces beaux vers de Roucher :

> *Mélancoliquement* le long de ces rivages
> Nous foulons à regret ces feuillages séchés....
>
> Les biches attendaient *silencieusement*
> De ce combat d'amour le fatal dénouement.

« Il croit bonnement *ressusciter* notre poésie par d'autres moyens du

Sur chaque sexe agit également,
Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ses plaisirs dans un tendre moment.
Junon disait : Faut-il qu'on délibère?
Ne sait-on pas qu'en ces instans si doux,
L'homme plus vif est plus flatté que nous?
Mais Jupiter prétendait le contraire.

« même genre, et qui ne coûtent pas davantage; par exemple, avec des « hémistiches adverbes ou des adverbes hémistiches, comme on vou- « dra, c'est-à-dire en faisant d'un adverbe de six syllabes la moitié « d'un vers alexandrin. Avec ces belles inventions renouvelées de Cha- « pelain, l'on peut faire quantité de poésie *imitative*, *stans pede in uno*, « comme dit Horace.

Ce grand roi s'avançait *majestueusement*.
Le tonnerre grondait *épouvantablement*.
Le fleuve se déborde *impétueusement*.
L'insecte se glissait *imperceptiblement*.

« Que de richesses nous avons perdues par *timidité!* » Roucher était un autre homme que La Harpe en fait de poésie. Il avait donné en quelque sorte un nouveau caractère à la versification dont il avait approfondi tous les mystères; la mauvaise humeur de La Harpe avait sans doute d'autres motifs que l'amour des vraies doctrines littéraires. Il devait admirer l'effet que produit ce vers, au lieu de s'amuser à compter les syllabes de cet adverbe, qui est mis pour faire image. Il observe très pertinemment que l'on peut faire quantité de poésie avec des mots qui remplissent la moitié d'un vers. L'excès en tout est un défaut, dit le proverbe. Quel est le tour qui conservera son originalité s'il n'est pas employé à propos. Les licences peuvent être quelquefois des beautés; mais il faut en être économe. Malfilâtre a bien senti quel parti on pouvait tirer de ces *inventions renouvelées de Chapelain*; il a été moins heureux que Roucher dans la manière dont il en a fait usage.

C'est aux experts d'expliquer ce mystère ;
Mais des experts, en est-il sur ce point?
L'expérience, en ce cas nécessaire;
Qui peut l'avoir? Eh! Cypris ne l'a point;
Cypris pourtant du plaisir est la mère. »
A ce propos la déesse sourit,
Et le vieillard en ces termes reprit :

« On me fit juge, en cette conjoncture.
J'étais fameux; et ma double aventure,
Dont les détails ont été mal connus,
A Jupiter donnait droit de conclure
Que je pouvais, instruit sur la nature,
N'ignorant pas l'une et l'autre Vénus [1],
Développer cette matière obscure.
Il ne savait mes destins qu'à demi,
Et je le crois, sa sagesse profonde
Peut bien mouvoir les grands ressorts du monde,
Sans s'occuper du sort d'une fourmi.
De mes malheurs Junon mieux informée,
Puisqu'en secret elle en était l'auteur,
A son époux loin d'ôter son erreur,

[1] Ovide réclame cette expression si poétique :

..... Venus huic erat utraque nota.
*Métam.*, liv. 3.

De Saint-Ange, après Malfilâtre, a osé traduire ce vers mot pour mot :

Lui seul il connaissait l'une et l'autre Vénus.

Accréditait ma fausse renommée ;
Elle riait, et jouissait tout bas
De sa malice et de mon embarras,
Comblait mes maux, qui furent son ouvrage,
En y joignant et l'insulte et l'outrage,
Et m'honorait pour me faire rougir.
Sa bouche enfin, paraissant m'applaudir,
Par un discours, que le dieu crut sincère,
Sut m'accabler d'une ironie amère :
« Vous, qui rendez les dieux même jaloux !
« Pour qui le sort, de ses dons moins avare,
« A réuni, par un accord si rare,
« Les deux plaisirs et d'épouse et d'époux,
« De ces plaisirs quelle est la différence ?
« Lequel vous semble et plus vif et plus doux ?
« Une dispute, élevée entre nous
« Sur ce problème, attendait la sentence
« D'un connaisseur, d'un juge tel que vous.
« Des rois du ciel éclairez l'ignorance.
« Le monde entier, qui vantait votre nom,
« Des dieux encor vous nommera l'arbitre.
« A ce bienfait, reconnaissez Junon ;
« Vous lui devez ce respectable titre. »

« Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur
Le sel piquant de ce discours moqueur.
Mais, malgré moi, malgré ma honte extrême,
Je l'acceptai, ce titre si pompeux,
Et j'avoûrai que, par vanité même,

Je fus sensible à cet honneur suprême :
Vanité folle! honneur trop dangereux!
Sur cette mer insensé qui s'expose!
Ah! croyez-moi, ne jugeons pas la cause
De deux époux, surtout quand ils sont dieux.

« Mon jugement à Junon fut contraire.
J'avais connu les différens désirs;
A leur ardeur mesurant les plaisirs,
Je satisfis, ou je crus satisfaire
Et ma vengeance, et l'équité sévère.
Junon perdit. Par de très grands éclats [1]
Elle annonça sa fureur vengeresse.
Le dieu sourit. « Ah! ne triomphez pas,
« Dit aussitôt la terrible déesse;
« Sachez enfin que ce Tirésias
« A, sans jouir, consumé sa jeunesse;
« Que les plaisirs appelés tous les jours,
« Quoiqu'il se flatte et trompe sans scrupule,
« En ce moment, Jupiter trop crédule,
« Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds,
« Et n'ont jamais couronné ses amours;
« Que des plaisirs ce juge ridicule
« Est un aveugle..... et le sera toujours. »
En prononçant cet arrêt formidable,

[1] *De très grands éclats* ne figurent pas très poétiquement même dans un poème érotique. La précipitation apportée à la composition de Narcisse a dû y laisser quelques taches; il est même étonnant qu'elles ne soient pas plus nombreuses.

Junon me jette un regard furieux,
S'élance à moi, fait deux fois sur mes yeux
Tomber le poids de sa main redoutable,
Pour me ravir la lumière des cieux.
Sans doute alors, par sa rage inhumaine
Elle me crut aveuglé sans retour :
Grâces du moins à ma fuite soudaine,
Un de mes yeux fut seul privé du jour.
Sa main sur l'autre heureusement trompée,
De la prunelle obliquement frappée,
Légèrement effleura le contour.

« Tremblant encor, je cherche une onde pure,
Pour y laver ma sanglante blessure.
Mais admirez cette fatalité,
Qui pas à pas me suit dès ma naissance :
De mon étoile admirez l'influence,
Et les effets de sa malignité.

« Minerve seule à Samos descendue,
Avait du ciel suivi les souverains ;
Mais du dieu Pan, des Faunes, des Sylvains,
Elle évitait l'indécente cohue.
Hélas ! Vénus, le bord des mêmes eaux
Où je courais pour soulager mes maux,
Ce bord désert la présente à ma vue,
Lorsque sans voile, et la jambe étendue,
Demi-plongée, elle entrait dans les flots.
Elle me voit, et d'une main modeste

Cachant à peine un tiers de ses appas,
Elle menace, et murmure tout bas
Des mots secrets dont le charme funeste,
Quand j'approchais, fixe et retient mes pas,
Et pour toujours ferme l'œil qui me reste.
« Adieu, dit-elle, en s'éloignant de moi,
« Le bel enfant qui fera tes délices,
« Serait heureux, si quelques dieux propices
« Daignaient le rendre aveugle comme toi. »

« Cruelle, achève, et m'arrache une vie
« Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.
« Et vous, témoin de mes justes transports,
« O Jupiter! ah! d'un coup de tonnerre,
« Précipitez mon âme aux sombres bords.
« Seul, dans la nuit, égaré sur la terre,
« Avec lenteur traînant ce triste corps,
« Ne suis-je pas d'avance aux rang des morts?
« Frappez, grand dieu! j'implore cette grâce,
« Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir.
« De quelques dieux si j'encours la disgrâce,
« Ce n'est pas vous qui devez me haïr. »

« Sans m'exaucer, sa bonté souveraine,
Par des honneurs, crut adoucir ma peine.
Le fier Destin, prié par Jupiter,
Revit mes maux dans son livre de fer,
Et pénétré d'une pitié secrète,
De ses arrêts il me fit l'interprète.

« Dans ce grand livre, avec peine entr'ouvert,
Confusément, Vénus, j'ai découvert
*Qu'au sein des eaux, que Narcisse doit craindre,*
*De son hymen le flambeau va s'éteindre;*
*Qu'à son amant Écho prête à s'unir,*
*Par trop de sein deviendra malheureuse;*
*Que, pour avoir le droit de la punir,*
*Junon saura la rendre curieuse;*
Enfin j'ai lu *qu'en un monde nouveau,*
*D'affreux chagrins creuseront mon tombeau.*

« Mais que me sert de percer ces ténèbres?
Et qu'ont servi mes oracles célèbres,
Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas,
Aux champs d'Argos, à Corinthe, à Messènes,
Près du Pénée, aux bords de l'Eurotas,
Et dans les murs d'Epidaure ou d'Athènes?
Il vaudrait mieux ignorer l'avenir
Que de prévoir d'inévitables peines,
Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.
Considéré, malgré moi, dans la Grèce,
Chargé long-temps et d'ennuis et d'honneurs,
J'ai tristement attendu la vieillesse :
Elle est venue, et la mort qui me presse,
Va terminer mes jours et mes douleurs.
C'est loin de Thèbe, et dans ce nouveau monde,
Où, sur vos pas, je viens de pénétrer,
Que doit finir ma course vagabonde.
Heureux du moins, quand je vais expirer,

Si, pour combler ma tristesse profonde,
Sur ces enfans je n'avais à pleurer ! »

Ce long récit du malheureux prophète
Rendit Vénus encor plus inquiète.
« Je comprends bien, dit-elle, qu'à l'instant
« De voir enfin couronner sa tendresse,
« Narcisse doit fuir une onde traîtresse ;
« Que lorsqu'il dort, et que son cœur content
« Ici peut-être est flatté par des songes,
« Et se repaît d'agréables mensonges,
« Auprès des eaux, Junon veille et l'attend.
« Auprès des eaux, sans doute, on le menace
« D'un sort cruel, d'une injuste disgrâce :
« Mais quelle est-elle ? Et pourra-t-il, hélas !
« La prévenir, s'il ne la connaît pas ?
« Dois-je trembler qu'une chute soudaine
« Ne l'engloutisse au sein d'une fontaine,
« Ou qu'il ne boive un funeste poison,
« Versé dans l'eau par l'ordre de Junon ?
« Dois-je trembler que, pour venger encore
« Ce double monstre à vos pieds terrassé,
« Au bord des flots, un serpent ne dévore
« Ce faible enfant, tant de fois menacé ?
« Nouvel Hylas, cher aux filles de l'onde,
« Et par leurs mains enlevé sans retour,
« Quittera-t-il l'objet de son amour,
« Pour habiter leur demeure profonde ?
« Osera-t-il, indiscret, curieux,

« Sur les appas, sur le bain de Diane
« Ou de Pallas, ouvrir un œil profane?
« Vous, Actéon, mille autres, par les dieux
« Furent punis pour avoir eu des yeux.
« Quoi qu'il en soit, redoublez votre zèle.
« A ce ruban, qui vous attache à lui,
« Tissu trop faible, et peu sûr aujourd'hui,
« Substituez ma ceinture immortelle,
« Dont la vertu, dont l'utile secours
« Dans le péril peut défendre ses jours.
« Moi, si Junon ne m'a pas prévenue,
« Si, dans mon île en secret descendue,
« Elle n'a pas, par un filtre odieux,
« Empoisonné les sources de ces lieux,
« Je préviendrai moi-même la perfide. »

Alors Vénus, remontant sur son char,
Autour de l'île alla, d'un vol rapide,
Dans chaque source épancher le nectar,
Pure liqueur, dont l'onde une fois teinte,
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte:
Secret heureux, mais employé trop tard!

Déployant l'or de ses rênes flottantes,
Vénus enfin s'éloigne du vieillard,
Et fend des cieux les voûtes éclatantes.
De sa retraite Écho sort doucement,
Parcourt les bois, rassemble en un moment
Autour de soi ses compagnes chéries,

Et leurs époux, épars dans les prairies ;
Au milieu d'eux, revient du même pas,
Au temps marqué, trouver Tirésias ;
Trouble à regret le repos de Narcisse,
Par cent baisers essuie, à son réveil,
Sur ses beaux yeux les restes du sommeil ;
Et, réunis pour le grand sacrifice,
Tous vont, au pied d'un autel de gazon,
Brûler l'encens en l'honneur de Junon.

# CHANT QUATRIÈME.

La curieuse est rarement discrète ;
Qui tout écoute, aisément tout répète.
En avançant vers les champêtres lieux,
Où tout le peuple et le divin prophète
Vont rendre hommage à la reine des dieux,
Trop faible Écho, tu n'as pu te défendre
De raconter à ton amant surpris
Ce que tu viens et de voir et d'entendre :
Funeste soin ! quel en sera le prix ?
Ils murmuraient ( le malheur rend injuste ) ;
Ils s'animaient contre leur chef auguste :
« De notre amour bizarrement jaloux,
« Il veut peut-être, en se jouant de nous,
« Nous effrayer, et, par ce stratagême,
« Nous dérober des plaisirs dont lui-même
« Il fut privé par le sort en courroux. »

A ces soupçons joignant l'ingratitude,
Les deux amans résolurent encor
De secouer le joug de leur Mentor,
De rompre enfin cette longue habitude
D'obéissance et d'égards superflus,
Dont, pour tout fruit, ils ne recueillaient plus

Que des chagrins et de l'inquiétude.
Narcisse dit : « Si l'autel de Junon
« Offre à nos yeux un sinistre présage,
« Tirésias doit à notre union,
« Ma chère Écho, refuser son suffrage.
« Que faire alors ? Faudra-t-il obéir ?
« A nous quitter pourrons-nous consentir ?
« Ah ! dès l'instant que des signes contraires
« Annonceront des destins si sévères,
« Viens, et faisons nous-mêmes notre sort :
« N'attendons pas que d'une main barbare,
« Tirésias pour jamais nous sépare,
« Et de tes bras m'arrache avec effort.
« Viens alors, viens : qu'au travers de la foule
« De son côté, chacun de nous se coule [1]
« Adroitement, et trompe tous les yeux.
« Mais, pour ne pas errer à l'aventure,
« Fixons un lieu : fuyons, si tu le veux,
« Près de Vénus, et dans sa grotte obscure.
« Là nous irons, indulgens à nos feux,
« D'un chaste amour serrer les derniers nœuds.
« Eh bien ! Narcisse, il faut...» Écho, modeste,
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.

[1] Cette expression serait insupportable si elle terminait la phrase ; mais on n'a pas le temps de s'apercevoir qu'elle n'est pas noble. Malfilâtre, qui possédait à un degré exquis le sentiment de l'harmonie imitative, fait tomber l'attention du lecteur sur le mot *adroitement* d'un effet si pittoresque rejeté au commencement du vers suivant. On voit déjà les deux amans se glisser sans bruit à travers le peuple occupé à considérer les cérémonies du sacrifice.

Tandis qu'entre eux ils se parlaient tout bas
Devant leur chef dont ils guidaient les pas,
On approchait du lieu du sacrifice.
Pendant le peu qui reste de chemin,
Écho plus triste a les yeux sur Narcisse,
Le tient, l'embrasse et pleure sur sa main.
« O mon espoir! ô moitié de moi-même!
« Unique objet de mes vœux les plus doux!
« Toi que j'adore! héias! si ton cœur m'aime,
« De mon repos si ce cœur est jaloux,
« Tourne tes pas loin des fleuves perfides,
« Loin des étangs, des lacs et des ruisseaux:
« Pour t'immoler, des monstres homicides
« Sont par Junon cachés au bord des eaux. »

Discours fatal! dangereuse imprudence!
Écho pensait l'éloigner de ces lieux
Si redoutés, si funestes pour eux;
Mais jeune encore et sans expérience,
De son amant, par sa seule défense,
Elle enflammait les désirs curieux.

Enfin pourtant on arrive, on s'arrête
Au haut d'un mont dont la superbe tête,
Bravant les cieux, la foudre et les éclairs,
Domine au loin sur la terre et les mers.
C'est sur ce mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage,
Temple où Junon, souveraine des airs,

Voit adorer ses grandeurs immortelles [1].
Un double rang de palmiers toujours verts,
Simples appuis, colonnes naturelles,
Forme, à l'entour, des portiques ouverts.
On trouve, au centre, un vaste sanctuaire,
De qui l'enceinte, espace circulaire,
N'a d'autre toit que la voûte du ciel.
Des doux parfums, qui brûlent sur l'autel,
Plus librement les vapeurs répandues
Jusqu'à Junon s'exhalent dans les nues.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend; l'air siffle, l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvans, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,

[1] *Grandeur* employé au pluriel ne peut signifier qu'*honneurs*, *dignités*, et il est ici employé dans une acception toute différente. Cependant cette hardiesse poétique ne déplaira pas à tout le monde.

Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime[1],
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce, des traits d'une langue assassine,
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,

[1] « Il n'est pas d'usage de se servir du mot *unanime*, si ce n'est par rapport à ce qui est en nombre; mais c'est peut-être la seule imperfection de ce grand morceau, qui est dans la manière antique. C'était celle de cet infortuné jeune homme, qui était né poète, et c'est sur la manière qu'il faut juger les poètes et les peintres, et non pas seulement sur un sujet. L'envie se hâte trop souvent de condamner un auteur, quand ce choix n'a pas été heureux; mais le talent sait bientôt leur répondre dès qu'il a mieux choisi, et c'est ce qu'aurait fait Malfilâtre s'il eût vécu. La matière, le plan, la disposition des parties, c'est ce qu'on appelle l'art, et il s'acquiert; Campistron même l'avait connu; mais le don d'écrire en vers émane immédiatement de la nature; il se perfectionne et ne s'acquiert pas. »

(La Harpe, *Cours de littérature.*)

Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trève :
Sa voix, perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes.
Il tombe enfin : il meurt dans les tourmens.
Il meurt! Alors les énormes reptiles,
Tranquillement rentrent dans leurs asiles [1].

[1] Quel admirable tableau! voilà une de ces pages qui décèlent le génie. Malfilâtre a emprunté à Virgile les sombres couleurs qu'il a disposées avec une si grande énergie de pinceau; mais combien de traits heureux lui appartiennent. Le sujet que Virgile a traité est, il est vrai, bien autrement intéressant : un pontife vénérable expire avec ses enfans dans les replis de deux affreux serpens; ce présage effrayant menace Troie d'une ruine prochaine. Ici, deux serpens donnent la mort à une génisse que l'on va immoler à Junon; ce prodige atteste la colère de la déesse et les malheurs qu'elle réserve à deux amans. L'épisode de Laocoon, le chef-d'œuvre de Virgile, ne peut donc être comparé à ce beau morceau. Les détails même de l'un tirent du sujet un caractère terrible et touchant que l'autre ne saurait recevoir. Examinons les vers du poète français, où quelques taches sont rachetées par de nombreuses beautés.

*A cet autel*..... Ce début simple et solennel convient au sacrifice dont commence la description. *Le bras fatal*..... Dans ces deux vers tous les mots sont placés pour faire image; nous voyons le couteau sacré levé sur la victime. *Un bruit s'entend*..... Cette transition inattendue produit un grand effet. Malfilâtre ne s'amuse pas à nous

De tout le peuple, encor pâle d'horreur:
Un autre objet augmente la terreur.

montrer le sacrifice interrompu; les sacrificateurs et les assistans immobiles et consternés. Le lecteur a devant les yeux ce grand spectacle; son imagination supplée au silence du poète, à qui un seul vers suffit pour tout peindre. *Du fond du bois.....* Tous les regards se tournent avec inquiétude vers ce côté; *deux fiers serpens soudain sortent ensemble.....* Comme ils se déroulent avec le vers! *ensemble!* ils sont sortis du feuillage qui les cachait; *rampent de front.....* voilà le *pariter* de Virgile; cette césure du vers ajoute encore à l'effet. *Vont à replis égaux.....* Le verbe *aller* nous paraît faible. *L'un près de l'autre ils glissent.....* Encore un vers coupé de main de maître. *Les yeux en feu.....* Toute cette description imitée de l'Énéide n'est pas inférieure à l'original. *Sans s'arrêter.....* C'est un trait que le poète latin a oublié. *Le couple affreux, d'une ardeur unanime, suit son objet.....* La Harpe a observé qu'*unanime* n'était pas français en ce sens; *suit son objet* n'est pas noble. *L'atteint, recule et de terre élancé.....* Tous les mouvemens des serpens ne sont pas décrits, ils sont pleins de vie. Malfilâtre manie la langue avec une étonnante facilité; on peut dire de lui :

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.

Son but fut toujours de peindre en vers. Qu'il nous représente bien les serpens s'acharnant sur leur victime! Ces verbes rassemblés, ces phrases courtes que ne lie aucune conjonction, ces expressions vivantes, tout est digne d'éloges dans ce tableau achevé. La peinture des efforts que fait le taureau *pour s'arracher à ce double ennemi*, n'est pas moins remarquable. *Mais l'animal...* choquerait davantage, si cette locution n'était relevée par la fin du vers, *que leur souffle empoisonne. Perce les vents.....* Cette expression, si éminemment poétique, dont on s'est souvent servi depuis, semble avoir été créée par Malfilâtre; du moins nous ne nous souvenons pas de l'avoir vue avant lui. *Il court, bondit, se roule, se relève;* ce vers, composé tout entier de verbes, est bien en situation. Delille a abusé de cet entassement de verbes, qui quelquefois fait naître une beauté.

Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Non loin de là, guidés par la nature,
Sur les rameaux, sous la jeune verdure
D'un chêne altier, qui se perd dans les cieux,
Étaient cachés deux pigeons amoureux.
Seuls, ils allaient, au gré de leurs tendresses,
Se prodiguer d'innocentes caresses.
Ah! vainement l'attente des plaisirs

Ce sont à notre avis les deux plus beaux vers de tout le morceau. Ils sont imités de Virgile :

At gemini lapsu delubra ad summa dracones
Effugiunt, sævæque petunt Tritonidis arcem,
Sub pedibusque deæ clypeique sub orbe teguntur.

Ces vers présentent une idée magnifique qui ne se trouve pas, ou du moins qui est affaiblie dans ceux de Malfilâtre. Ici, les serpens envoyés par Minerve vont se mettre en quelque sorte sous la protection de la déesse dont ils ont exécuté les ordres sanguinaires. Là, ils se contentent de se retirer, après avoir obéi à Junon. Mais Malfilâtre a mis plus d'art dans la composition de ses vers. *Il meurt..... alors les énormes reptiles....* Leur mission est remplie; Junon est satisfaite; des malheurs vont suivre ce présage; *tranquillement rentrent dans leurs asiles*, cet adverbe de quatre syllabes qui forme le premier hémistiche du verbe, marque la majestueuse fierté avec laquelle ils se retirent; ils ne craignent pas qu'on vienne les attaquer? Ils sont les ministres de la divinité; ils sont empreints d'un caractère religieux qu'aucun mortel n'oserait violer. Les anciens croyaient que les génies qui présidaient aux sources, aux forêts, se montraient sous la forme d'un serpent. On a vu précédemment la punition de Tirésias qui avait tué deux serpens dans un bois consacré à Junon. Delille, dans son inimitable traduction de Laocoon, s'est rapproché des deux derniers vers de Malfilâtre; il a ajouté des images à Virgile :

Il expire.... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne, et de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse et sous son bouclier
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,
Confond leurs voix, leur prête ce ramage
Rauque et flatteur, et coupé de soupirs,
Qui, lent ou vif, est tour à tour l'image
Et des langueurs et des brûlans désirs.
Porté vers eux dans un sombre nuage,
Un paon superbe en sort, tel que l'orage
Qui vient troubler le calme d'un beau jour,
Par sa présence il suspend, il traverse
Le cours heureux de leur paisible amour,
Il les fait fuir, les poursuit, les disperse,
Et, satisfait de l'effroi qu'il répand,
Au haut de l'arbre il revient triomphant.
Là, battant l'aile et chantant sa victoire,
Il développe, enivré de sa gloire,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue entière avec pompe étalée,
Forme, en s'ouvrant, une roue étoilée :
Il la contemple, et lui-même ébloui
De ce tissu brillant d'or et de soie,
S'enorgueillit des trésors qu'il déploie.

L'outrage fait aux oiseaux de Vénus,
De maux plus grands n'était que la figure [1] ;
Maux près d'éclore, hélas! mais inconnus,
Quoique d'avance on en vît la peinture.

[1] Ce terme n'est pas essentiellement poétique ; il fallait le laisser dans les pauvres phrases où son usage est consacré : *l'agneau pascal est la figure de l'eucharistie.*

O paon funeste, oiseau d'affreux augure !
Plus effrayant et plus ami des pleurs
Que le corbeau, messager des malheurs,
Et le hibou, qui dans la nuit obscure,
Vient annoncer le deuil et les douleurs !
Va, puisses-tu, chez la race future,
Malgré l'émail de tes riches couleurs,
Être, comme eux, l'horreur de la nature !

Parmi la troupe éparse à l'aventure,
Déjà Narcisse a tenté le hasard,
Et pris la fuite; il s'était avec art
Débarrassé de la belle ceinture
Qui l'arrêtait à côté du vieillard [1].

Il est dans l'île un vallon solitaire,
Fait pour Vénus et les dieux de Cythère,
Étroit, profond, ceint d'arbres différens,
Cèdres, sapins, orangers odorans.
Cette forêt verdoyante et touffue,
Amphithéâtre agréable à la vue,
De toute part enfermant ce séjour,
Borde le pied des côteaux d'alentour,

[1] Dans le chant précédent, Vénus a substitué sa ceinture au ruban qui retenait Narcisse auprès de Tirésias. Cette précaution était bien inutile; la ceinture immortelle *dont la vertu pouvait défendre les jours* de Narcisse, cède au moindre effort que fait celui-ci pour s'en débarrasser. Malfilâtre avait donc oublié la fin de son troisième chant, puisqu'il a laissé subsister une pareille incohérence.

Et par degrés s'élève dans la nue.
Sous des rochers, au bas de ces coteaux,
S'ouvre une grotte à Vénus consacrée,
Dont une vigne épandue en rameaux,
De ses festons a tapissé l'entrée.
Des doux Zéphyrs l'haleine tempérée
Vient, au travers de son feuillage épais,
Rafraîchir l'air de la grotte sacrée,
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix [1].
Cette retraite, où se plaît Cythérée,
D'un rayon faible est à peine éclairée,
Rayon douteux entre l'ombre et le jour,
Qui parle aux sens; qui, sans causer d'alarmes
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des larcins de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre Junon, cet antre révéré
Offre à Narcisse un asile assuré.
Narcisse y vint: Echo devait s'y rendre;
C'est en ce lieu qu'il promit de l'attendre.
Il le promit; mais, cruelle Junon,
Tu dis aux vents d'emporter sa promesse;

[1] Malfilâtre, qui se nourrissait de la lecture de Télémaque, semble s'être rappelé la description de la grotte de Calypso : « Cette grotte « était taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles; « elle était tapissée d'une jeune vigne qui étendait ses branches souples « également de tous côtés. Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu, « malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. »

De son esprit tu te rendis maîtresse :
Devant la grotte, au centre du vallon,
Tu lui fis voir une onde enchanteresse,
Où, dès long-temps, ta main, ta main traîtresse
Avait d'en haut fait pleuvoir un poison,
Dont la vapeur jette une prompte ivresse
Dans tous les sens, et trouble la raison.

Trop tard Vénus de son nectar céleste
Dans chaque source a répandu les flots :
Junon, plus prompte en son dessein funeste,
Avait d'avance empoisonné les eaux ;
Et ce qu'a fait un dieu qui nous veut nuire,
Un autre dieu ne saurait le détruire [1].
« Bords pleins d'attraits ! par quelle étrange loi
« L'humide empire est-il fermé pour moi,
« Disait Narcisse, et quel monstre ai-je à craindre ?
« Ah ! s'il en est qui m'attende en ces lieux,
« Je marche à lui ; dans son sang odieux
« Mes javelots, mes flèches vont se teindre.

[1] Ovide avait dit :

..... Neque enim licet irrita cuiquam
Facta dei fecisse deo.....
*Métam.*, liv. 3.

Ce qu'un dieu fait, un dieu ne saurait le changer.
DE SAINT-ANGE.

La Fontaine a imité ce vers dans ses *Filles de Minée* :

Quand quelque dieu voyant ses bontés négligées
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien ;
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

« Assez long-temps on vit ces traits oisifs
« Charger mes mains, ou se perdre sans gloire
« Sur les chevreuils et les daims fugitifs ;
« Et j'ai souvent rougi d'une victoire
« Que me cédaient des animaux craintifs.
« De cette grotte, où viendra ma maîtresse,
« Ses yeux ouverts sur mes exploits heureux,
« Admireront son amant valeureux;
« Oui, tant d'audace, avec tant de jeunesse,
« Honore, Écho, ton choix et ta tendresse,
« Et tu joindras sur mon front généreux,
« Quelques lauriers aux myrtes amoureux. »

Il dit et vole. Il trouve une eau paisible,
Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
Suit lentement une pente insensible,
Coule sans bruit, et va, d'un cours égal,
Porter la vie à l'herbe languissante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante
Des saules verts qui bordent son canal [1].

En approchant sur l'une et l'autre rive

[1] Gramen erat circà, quod proximus humor alebat,
Sylvaque, sole lacum passura tepescere nullo.

Ovidius, *Métam.*, liv. 3.

..... Sur ces bords fleuris, plantés d'arbres sans nombre
Son cours nourrit les fleurs et la verdure et l'ombre.

de Saint-Ange

Narcisse jette une vue attentive :
L'affreux serpent tant prédit aujourd'hui,
Peut le surprendre et s'élancer sur lui,
Un arc en main, le carquois sur l'épaule,
Prêt au combat, notre jeune héros
Observe tout, se poste au pied d'un saule;
Baisse les yeux, regarde dans les flots.

« Dieux! est-ce là cette hydre épouvantable,
« Ce noir dragon, ce monstre détesté?
« Ah! c'est, dit-il, c'est un être adorable,
« Oui, c'est sans doute une divinité,
« Qui s'offre à moi sous cette forme aimable [1].
« Sur ce visage, où règne la fraîcheur,
« Quel incarnat s'unit à la blancheur!
« Tel au matin, quand le jour vient d'éclore,
« Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil,
« Par intervalle il mêle un feu vermeil,

[1] Dans Ovide, Narcisse croit voir un jeune homme caché sous les eaux; l'amour qu'il conçoit en un instant n'avait rien de choquant pour les anciens; aujourd'hui il serait insupportable. Malfilâtre a fait disparaître tout ce que cette fiction avait d'inconvenant et d'invraisemblable. D'abord il suppose que Junon a répandu dans les eaux un poison *qui trouble la raison.* Narcisse ne prend pas son image répétée dans la source pour un être mortel qui se cache au fond de l'onde; c'est une naïade; c'est la divinité de cette fontaine qui s'offre à ses yeux; la passion subite que la vengeance d'une déesse allume dans son cœur, ne répugne pas à notre imagination. Hylas fut aimé des nymphes des eaux. Voilà comme le goût embellit ce qu'il imite. Ce quatrième chant est d'une couleur plus antique que l'épisode brillanté d'Ovide.

« Et le rubis légèrement colore
« Un ciel blanchi des perles de l'aurore. »

L'amant d'Echo, frappé de tant d'appas,
Se voit lui-même et ne se connaît pas.
Dans le portrait que l'onde lui présente,
Sans le savoir, il admire en détail [1],
Ses propres traits, sa beauté séduisante ;
Soit de ses dents l'éblouissant émail,
Qui, divisant deux lèvres de corail,
Semble appeler sur sa bouche engageante
Des ris légers la troupe voltigeante ;
Soit ses yeux bleus, tendres et couronnés
De noirs sourcils fièrement dessinés.
Peinte dans l'eau, sa chevelure noire
D'un teint de neige augmente encor l'éclat,
Et, descendant sur un cou délicat,
Offre l'ébène à côté de l'ivoire [2].

[1] Cette expression, mise pour la rime, est plus que familière ; elle fait tache dans ce gracieux portrait.

[2] Malfilâtre a surpassé Ovide ; imiter ainsi c'est inventer.

Spectat humi positus geminum, sua sidera, sidus,
Et dignos Baccho, dignos et Apolline crines,
Impubesque genas et eburnea colla, decusque
Oris et in niveo mixtum candore ruborem ;
Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse.

*Métam.*, liv. 3.

Le poète français a surtout deux vers qui doivent leur charme à l'art avec lequel ils sont construits :

Narcisse, épris de cet objet nouveau,
Rougit, se trouble, et voit dans le ruisseau,
Sur le beau front de sa jeune merveille,
Paraître un trouble, une rougeur pareille,
Courir un feu subit et passager,
Et tous les lys en roses se changer.
Pour une nymphe il a pris son image;
Dans cette erreur aisément tout l'engage;
Et son menton qui d'un duvet léger
A peine encore commence à s'ombrager [1],
Et ses regards aussi doux que son âme,
Et sa pudeur, et ces grâces de femme
Que l'homme n'a qu'en son premier printemps,
Oui, tout l'abuse, et jusqu'aux vêtemens.
Les vêtemens, sans différence aucune,
Sont une robe aux deux sexes commune,
Simple en sa forme, élégante, sans art,
Autour du corps négligemment jetée,
Qui, sous le sein, d'une écharpe arrêtée,

..... Ses beaux yeux tendres et couronnés
De noirs sourcils.....

La douceur du regard est exprimée par le repos que l'auteur a placé à dessein après le sixième pied du vers.

[2] Ces vers, qui ont été depuis reproduits souvent, a pu donner Delille l'idée de ceux-ci, traduction un peu libre de Virgile.

..... De son léger coton
La jeunesse en sa fleur ombrage son menton.

Ora puer primâ signans intonsa juventâ.
*Æneidos*, liv. 9.

Retombe en plis ondoyant au hasard,
Mais qui souvent, quand il faut, à la chasse,
Franchir les monts, braver les feux du jour,
Sur un genou relevée avec grâce,
Du brodequin laisse voir le contour [1].

« Toi, dit Narcisse, hôtesse de cette onde [2],
« Quitte pour moi ta retraite profonde,
« Et sur ces bords accompagne mes pas.
« Je suis mortel, et ta beauté divine
« Indique assez ta céleste origine :
« Qui que tu sois, ne me dédaigne pas.
« Tirésias (et nous pouvons l'en croire),
« A de mon sang vanté souvent la gloire.
« Un fleuve illustre, à qui je dois le jour,
« Sous un ciel pur, coule au sein de la Grèce ;
« Et ma naissance est le fruit de l'amour
« Dont une nymphe a payé sa tendresse.
« Puisse la mienne et te plaire, ô déesse,

[1] Encore une précaution que prend Malfilâtre pour ménager la vraisemblance de l'erreur de Narcisse.

[2] Malfilâtre s'est servi le premier du mot *hôtesse* pour dire habitante; nous le voyons répété deux fois dans ses poésies; *hôte* a souvent été employé en ce sens : *hôtes de ces bois*. *Hôtesse* nous paraît, quoiqu'un peu vieux, mériter d'être rajeuni. S'il est heureux dans ce vers du *Génie de Virgile* :

> Tandis que la cigale, *hotesse* de ces champs,
> Par ses cris importuns répond seule à mes chants.

il n'est pas à sa place dans ce vers, qui manque de noblesse :

> Toi, dit Narcisse, *hotesse* de cette onde.....

« Et mériter un semblable retour !
« Parle, réponds, et daigne au moins m'apprendre
« A quel destin mon amour doit s'attendre.
« Ah ! je le vois, ce silence obstiné
« M'annonce trop mon sort infortuné :
« Je te déplais, et tout me fait entendre
« Qu'à tes dédains Narcisse est condamné.
« Mais, si j'en crois les nymphes de cette île,
« Celui qui t'aime, et que tu vois, hélas !
« Brûler ici d'une flamme inutile,
« N'est point difforme, et vaut bien cet Hylas
« Qui, plus heureux que le fils du Céphise,
« Vit de ses traits une naïade éprise.
« On peut m'aimer, et peut-être qu'ailleurs
« On prise mieux l'objet de tes froideurs [1].
« Tu me hais seule. Un plus heureux, sans doute,
« De ton cœur fier a su trouver la route.

[1] Ces pensées ont peut-être été fournies par la seconde églogue de Virgile, *Corydon*, et surtout par une églogue de Sarrasin d'où nous extrayons les vers suivans :

Hélas ! de ton Myrtil les Nymphes sont éprises,
Inhumaine Orillis, et toi tu le méprises ;
Seule, du nautonnier tu dédaignes les vœux,
Cruelle, et ton orgueil se moque de ses feux.

Ovide avait aussi indiqué ces pensées que Malfilâtre a développées :

..... Certè nec forma, nec ætas
Est mea, quam fugias ; et amârunt me quoque Nymphæ.

Ma figure, mon âge ont-ils pu te déplaire ?
Des Nymphes ont aimé l'objet de tes dédains.

DE SAINT-ANGE.

« Un autre... Ah! dieux! » Il s'éloigne à ces mots.
Le noir poison qui s'exhale des eaux,
Agit sur lui, coule de veine en veine,
Brûle son sang, et pénètre ses os.
De ce poison la force souveraine
Passe à l'esprit, en dévorant le corps;
Et sa vapeur, qu'il supporte avec peine,
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords;
Mais son amour aussitôt l'y ramène.

Jeune insensé! tu suis une ombre vaine,
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi,
Qui vient, s'éloigne, et revient avec toi [1].
Ouvre les yeux. Ses yeux sont sans lumière,
Un voile épais a couvert sa paupière;
Il ne voit plus que l'objet imposteur,
Qui, nul partout, n'existe qu'en son cœur.

[1] Ista repercussæ, quam cernis, imaginis umbra est;
Nil habet ista sui. Tecum venitque manetque:
Tecum discedet, si tu discedere possis.

OVIDIUS, *Métam.*, liv. 3.

Insensé! quel fantôme ici te fait la loi?
Tu veux ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi;
L'image que tu vois n'est que ton ombre vaine;
Elle fuit, si tu fuis; ton retour la ramène,
Prête à se retirer avec toi de ces lieux
Si tu peux toutefois en retirer tes yeux.

DE SAINT-ANGE.

On doit remarquer que le traducteur d'Ovide fait souvent plus qu'imiter Malfilâtre.

Triste jouet d'un penchant indomptable,
Il est blessé : sa plaie est incurable.
Plein de désirs, et d'amour éperdu,
Languissamment sur la rive étendu,
Ce fol amant, d'un œil insatiable,
Fixe, à loisir, un fantôme agréable;
Vers ce fantôme obstinément penché,
A l'observer il demeure attaché [1].
Quoiqu'aveuglé par une erreur trop chère,
De ce qu'il sent lui-même est étonné;
Il voit qu'il souffre et qu'il est entraîné
Par des désirs d'un nouveau caractère,
Et que l'amour, dont il est dominé,
Est différent d'une flamme ordinaire :
Et cependant il se plaît à nourrir
Sa passion, loin d'en vouloir guérir.
Avec plaisir, son cœur se laisse abattre
Sous un pouvoir qu'il ne saurait combattre.
C'est toi, Junon, toi, qui lui fais chérir
Le mal secret dont tu le fais périr.

[1] ..... Opacâ fusus in herbâ,
Spectat inexpleto mendacem lumine formam;
Perque oculos perit ipse suos.....

OVIDIUS, *Métam.*, liv. 3.

Rien ne peut l'arracher à cette onde funeste;
Il dépérit, il meurt, et cependant il reste.
Etendu sur la mousse, il contemple ses traits,
Les yeux pleins du poison qu'il savoure à longs traits.

DE SAINT-ANGE.

Narcisse enfin sort de sa rêverie,
Et s'adressant à sa nymphe chérie :
« Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux
« Te présenter l'hommage le plus tendre,
« Hélas! peux-tu refuser de m'entendre?
« Est-on barbare avec des traits si doux?
« Mais, ciel! que vois-je? Ah! serait-il possible
« Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible?
« Ou n'est-ce point un songe officieux
« Qui me séduit et fascine mes yeux?
« Non, dieux puissans! je lis sur son visage
« De mon bonheur l'infaillible présage,
« Et ma Vénus daigne avec un souris
« Tourner vers moi ses regards attendris. »

Il ne sait pas (aveuglement extrême!)
Que sa Vénus n'est autre que lui-même;
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé;
Que de ses yeux part le trait qui le blesse;
Qu'il meurt, en proie à sa vaine tendresse,
Brûlé d'un feu par lui seul allumé.
Il ne sait pas que l'onde lui renvoie,
Par des rayons réfléchis dans les airs,
Tout ce qu'il fait, tous ses signes divers
D'abattement, d'espérance ou de joie;
Que ce cristal reçoit et rend d'abord
Et son regard, et son geste, et son port.
Autant de fois que sa tête secoue
Ses longs cheveux où le Zéphyr se joue,

Et qu'envîrait la déesse des bois ;
Autant de fois, dans le miroir des ondes,
Il voit aussi leurs boucles vagabondes
Flotter sans ordre autour de son carquois.
Chaque attitude a des grâces nouvelles,
Et la naïade, à chaque mouvement,
Semble toujours, sous des formes plus belles,
Se reproduire aux yeux de son amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître,
De ses transports bientôt il n'est plus maître :
Sa main s'avance, il cherche, il veut saisir,
Au sein des flots, l'objet de son désir,
Et déjà même il le touche, il l'embrasse ;
Mais l'eau se trouble, et l'image s'efface [1].
« O nymphe ! arrête. Elle fuit. Malheureux !
« Je la fais fuir par ma coupable audace !
« J'ai trop osé. Je vois, amant fougueux,
« Mes feux trahir l'intérêt de mes feux.
« Si cependant ma mémoire est fidelle,
« Cette beauté, maintenant si cruelle,
« Par des regards peu différens des miens
« Semblait tantôt mieux répondre à mon zèle ;
« Et quand mes bras se sont portés vers elle,

[1] ..... Turbavit aquas, obscuraque moto
Reddita forma lacu est.....
OVIDE, *Métam.*, liv. 3.

..... L'eau se trouble et l'image s'efface.
DE SAINT-ANGE.

« Elle a vers moi paru lever les siens :
« Je les ai vus; d'une ardeur mutuelle,
« J'ai vu son front et le mien s'approcher,
« Nos mains s'unir, nos lèvres se chercher [1] :
« Elle m'aimait. Par quel caprice étrange
« Disparaît-elle? et d'où vient qu'elle change? »

Il dit et pleure. A la fin le ruisseau,
En se calmant, ramène de nouveau
De sa beauté l'image fugitive :
« Reviens, dit-il, ô nymphe trop craintive;
« Reviens, pardonne, et bannis tes frayeurs.
« Quoi! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,
« Il reste encore une ombre de tristesse!
« Quoi! je t'adore, et tu verses des pleurs! »

Echo surprise entendit ces paroles;
Elle arrivait. Elle avait vu d'abord
Son jeune amant, seul, à l'ombre des saules;
Et, d'Adonis craignant pour lui le sort,
Elle accourait vers ce funeste bord;
Elle accourait, hélas! pour le défendre!
Mais, à ces mots qu'elle a trop su comprendre,

[1] ..... Cupit ipse teneri ;
Nam quoties liquidis porreximus oscula lymphis,
Hic toties ad me resupino nititur ore.
*Métam.*, liv. 3.

..... A mon amour loin de se refuser,
Sur l'onde chaque fois que j'imprime un baiser,
Chaque fois de la mienne il approche sa bouche.
DE SAINT-ANGE.

Loin d'approcher, elle vole, en courroux,
Cacher sa honte et ses transports jaloux
Dans l'antre même où l'ingrat dut l'attendre.
Echo, de là peut le voir et l'entendre.
Lui, sans la voir, suit une autre beauté.
Une autre, ô ciel! efface de son âme
L'aimable objet de sa première flamme;
De cet objet dont il fut enchanté,
Dans sa mémoire aucun trait n'est resté;
Sa chère Echo n'est plus dans sa pensée;
Il a perdu, sur ce bord détesté,
Tout souvenir de son ardeur passée;
Pour lui, cette onde est celle du Léthé.

Echo s'indigne; une fureur égale
Contre Narcisse et contre sa rivale
Subitement s'allume dans son cœur;
Mais par degrés cette ardente fureur
Tombe, s'apaise, et ne laisse après elle
Que la tristesse et la douleur cruelle:
Ce cœur plus calme en sent mieux son malheur.
Tranquillement, sans détourner la vue,
Long-temps elle ose observer avec soin
Son infidèle; elle ose être témoin,
(Spectacle affreux, spectacle qui la tue!)
Témoin constant des gestes, des discours,
Des trahisons de cet amant volage!
Mais, tendre Echo, plus il te fait d'outrage,
Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle succombe à ses vives alarmes;
Faible, abattue, elle verse des larmes.
L'amour, vainqueur de ses ressentimens,
Lui peint encor Narcisse plus aimable;
Et, dans son cœur pardonnant au coupable,
Elle s'écrie : « Accours, viens, je t'attends.
« Volons, dit-il; ma naïade m'appelle,
« Elle m'attend au fond de ses roseaux.
« O doux espoir! » En achevant ces mots,
D'un nouveau feu son regard étincelle,
Et sur la rive il dépose à la fois
Ses vêtemens, son arc et son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,
Echo le voit, avec un œil confus :
Echo l'admire. Aux trésors répandus
Sur le satin d'une peau blanche et fine,
On le prendrait pour le fils de Vénus.
Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes;
L'Amour est nu, l'Amour porte des armes.
Mais disons vrai : Narcisse a par dessus [1]
Un avantage aux yeux de son amante :
Car, après tout, cet Amour que l'on vante
N'est qu'un enfant; Narcisse ne l'est plus.
« Quoi! ma rivale! Ah! grands dieux! Ah! perfide!

[1] Cet adverbe, qu'admet à peine le style familier, est une négligence d'autant plus impardonnable, que les vers où elle subsiste sont pleins de grâce. Nous pensons que Malfilâtre l'eût corrigée, si la mort lui en eût laissé le temps.

« Tu veux la suivre en sa grotte liquide !
« Je cours à toi. Je ne souffrirai pas.... »
Echo troublée, en désordre, éperdue,
Frappant son sein, meurtrissant ses appas,
Voulait courir. Une force inconnue
Soudain l'enchaîne ; un dieu retient ses pas.
Un dieu ? Que dis-je ? implacable déesse,
C'est toi, Junon, qui la poursuis sans cesse.
Pâle, étonnée, elle sent ses cheveux
Avec horreur se dresser sur sa tête ;
Son sang glacé dans ses veines s'arrête.
Vers son Narcisse elle tournait les yeux :
Tournés vers lui, ses yeux sont immobiles.
Déjà ses mains, son cou, ses pieds agiles
Avaient perdu le jeu de leurs ressorts ;
Chaque moment endurcissait son corps :
Froide, en un mot, livide, inanimée,
Vous l'eussiez crue en marbre transformée.
Elle l'était. Le destin toutefois [1]
Laisse exister et son âme et sa voix.
Son âme libre, habitante légère
Des antres verts, des vallons et des bois,
A conservé son premier caractère.
Trop curieuse, elle avait écouté
Ce qui devait pour elle être un mystère ;

[1] Cette transition brusque et inattendue est très heureuse ; voilà encore un de ces tours poétiques que trouve le génie ; ce ne sont pas des mots bizarres et ampoulés dont l'union met le lecteur à la torture, toute la beauté de ce passage consiste dans l'arrangement de la phrase.

Trop indiscrète, elle avait répété
A son amant ce qu'il fallait lui taire ;
Elle est encor ce qu'elle avait été ;
Comme autrefois, curieuse, indiscrète,
Elle se cache, elle écoute et répète.
Tendre sur-tout, elle aima de tout temps
A répéter les soupirs des amans.
Sensible Echo ! c'est pour nous que tu veilles ;
Mais insensé qui t'apprend ses secrets :
Si les rochers ont toujours des oreilles,
A trop parler ils sont aussi tout prêts.
Non cependant qu'Echo rende jamais
Nos doux propos et nos plaintes entières ;
Le sort, vengeur des maux qu'elle avait faits,
L'a condamnée à rendre désormais
Des derniers mots les syllabes dernières.

Il est possible que les beaux vers de Voltaire sur le papier aient inspiré Malfilâtre :

Tout ce fatras fut du chanvre en son temps ;
Linge il devint par l'art des tisserands ;
Puis en lambeaux les pilons le pressèrent ;
Il fut papier. Vingt têtes à l'envers
De visions à l'envi le chargèrent ;
Puis on le brûle, il vole dans les airs,
Il est fumée aussi bien que la gloire.

*Guerre civile de Genève.*

« La rapidité de cette transition inattendue, dit La Harpe,

Il est fumée aussi bien que la gloire.

est admirable. »

Que faisais-tu, toi qu'elle a tant aimé?
Pour ta chimère encor plus enflammé,
A la chercher déjà tu te prépares;
Déjà penché, prêt à quitter le bord,
Les bras ouverts.... Arrête, tu t'égares;
Daigne un instant modérer ce transport;
Revois l'objet dont ton âme est éprise;
Baisse la vue. Il regarde. O surprise!
Tout le prestige est enfin dissipé.
« Ah! malheureux! qu'ai-je vu? c'est moi-même;
« Je m'abusais. Oui, c'est moi seul que j'aime.
« Je suis sans voile, et je suis détrompé.
« Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire!
« Dieux ennemis, qui m'ôtez mon erreur,
« Rendez-la moi, rendez-moi mon bonheur.
« Je veux encore, aveugle volontaire,
« M'abandonner à ma douce fureur:
« Je veux encor te parler, te sourire,
« O belle nymphe! Après toi je soupire.
« Mes vœux ardens... Mais qu'ai-je à demander?
« Je suis à toi, j'ai ce que je désire;
« Que peut le ciel au-delà m'accorder?
« Quel bien plus grand que de te posséder?
« Ce bien pourtant est un mal sans remède.
« Narcisse est pauvre au milieu des trésors:
« Il les poursuit, et, malgré ses efforts,
« N'en jouit point, parce qu'il les possède.
« Pour en jouir, je sens, avec effroi,
« Qu'il me faudrait me séparer de moi.

« Mourons. Pourquoi ne peux-tu me survivre ?
« Au noir ciseau faut-il que je te livre [1] ?
« Mais de nos jours s'il tranche le fil d'or,
« Tu vas me suivre à la rive infernale,
« Et moi, penché sur la barque fatale,
« Dans l'eau du Styx je vais te voir encor [2].
« Ah ! c'en est fait : je sens que je succombe.
« Je m'affaiblis ; je chancelle ; je tombe. »

[1] On reconnaît dans Ovide toutes les subtilités ingénieuses de ce discours, qui n'est rien moins que vraisemblable :

Uror amore meì, flammas moveoque feroque,
Quid faciam ? roger, anne rogem ? quid deinde rogabo ?
Quod cupio mecum est : inopem me copia facit !
O ! utinam nostro secedere corpore possem !
Votum in amante novum : vellem, quod amamus, abesset.....
Nec mihi mors gravis est, posituro morte dolores.
Hic qui diligitur, vellem diuturnior esset ;
Nunc duo concordes animâ moriemur in unâ.
*Métam.*, liv. 3.

Je suis pour mon supplice amoureux de moi-même.
Quel doit être le vœu de mon délire extrême ?
Qui suis-je ? que ferai-je ? et que dois-je espérer ?
Si j'implore, est-ce moi que je dois implorer ?
Que demander ? je suis le bien que je demande.
Pauvre de trop avoir, ma richesse est trop grande.
Dure fatalité qui me tient sous sa loi !
O ciel ! si je pouvais me détacher de moi !
Quel vœu pour un amant ! ô puissance suprême !
Que ne puis-je de moi séparer ce que j'aime !....
Mon mal est sans remède et la mort m'en délivre.
Celui que je chéris ne peut-il me survivre ?
Mais il vit en moi seul et je le fais mourir.
DE SAINT-ANGE.

[2] Malfilâtre a mis en discours ce qui est en action chez Ovide. Cette idée, pleine de délicatesse quoiqu'un peu recherchée à la ma-

Il perd alors l'usage de ses sens :
L'herbe reçoit ses membres languissans [1].
Mais au moment qu'il revient à lui-même,
Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime :
Il se regarde et méconnaît son teint ;
Son œil se voit, et se voit presque éteint :
A ses regards, son front se décolore ;
Il dépérit, consumé de douleur [2] :

nière du chantre des Métamorphoses, est moins naturelle dans la bouche de Narcisse que dans celle du poète :

Tum quoque se, postquam est infernâ sede receptus,
In Stygiâ spectabat aquâ.

*Métam.*, liv. 3.

Sa passion le suit sur le sombre rivage
Et dans le Styx encore il cherche son image.

DE SAINT-ANGE.

[1] Ce beau vers, dans lequel le poète prête à l'herbe l'action de recevoir, a été copié par Saint-Ange.

L'herbe molle a reçu sa tête languissante.

Ille caput viridi fessum submisit in herbâ.

*Métam.*, liv. 3.

[2] ..... Attenuatus amore
Liquitur et cæco paulatim carpitur igne.
Et neque jam color est mixto candore rubori.

*Métam.*, liv. 3.

Ce fol amant qui meurt d'une fièvre fatale,
Brûlé d'un feu secret, se consume et s'éteint.
Il a vu se faner les roses de son teint.

DE SAINT-ANGE.

De sa beauté, dès sa première aurore,
Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste,
Il lève au ciel et les yeux et les bras,
Et ramassant la force qui lui reste :
Hélas ! dit-il. Echo redit : hélas ! [1]
Ce long soupir, de colline en colline,
Est envoyé dans la plaine voisine,
Et retentit jusqu'à Tirésias.
Tirésias et tout le peuple en larmes
Allaient cherchant les amans fugitifs ;
Mais, à ce bruit, ils redoublent d'alarmes,
Et, dirigés par ces accens plaintifs,
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.

En peu d'instans, le vieillard même arrive.
Narcisse au loin, nu, couché sur la rive,
Frappe d'abord les regards étonnés.

[1] ..... Quotiesque puer miserabilis, eheu !
Dixerat ; hæc resonis iterabat vocibus, eheu !
*Métam.*, liv. 3.

Saint-Ange a remplacé ces vers charmans par deux lignes de prose qui ne rendent pas même le sens du latin. Ovide était un des poètes anciens les plus difficiles à traduire en vers ; une foule de pensées délicates se refusent à passer dans une langue étrangère ; ce luxe de détails poétiques, qui ne fatigue jamais dans l'original, est fastidieux dans une traduction faible. Saint-Ange, en consacrant sa vie entière à son auteur favori, est sorti à son honneur d'une entreprise qui était peut-être au-dessus de ses forces.

On voit sa tête hors du bord avancée [1],
Sur le courant tristement abaissée,
Et ses cheveux aux vents abandonnés.

Nise et Chloris y courent avec zèle ;
Dircé les suit ; Doris plus vive qu'elle,
L'honneur des bois, la chasseuse Doris [2]
Passe de loin Dircé, Nice et Chloris.
Laure aux yeux noirs, et la blonde Glycère,
Et Célimène à la taille légère,
Volent ensemble. O belle Théano !
O tendre amie, et compagne d'Echo !
En l'appelant, tu cours à son Narcisse.
Echo voudrait, sensible à cet office,
Nommer ton nom : la nymphe, au lieu du tien,
En t'écoutant, ne redit que le sien.
Laissant enfin les autres en arrière,

[1] Ce vers n'est pas exact : l'*h* dans le mot *hors* est aspirée. Nous avons déjà remarqué une faute semblable au commencement du premier chant. La différence est que celle-ci ne peut être attribuée qu'à la négligence de Malfilâtre, tandis que l'autre semble avoir été faite à dessein. Dans tous les cas, « il y aurait, comme dit M. Collin de « Plancy, de l'absurdité à rechercher avec une froideur grammaticale « les taches légères que l'on peut remarquer dans quelques vers d'un « poème semé de tant de beautés. On ne lit pas les ouvrages des grands « hommes pour apprendre la prosodie ou la grammaire. » M. Collin de Plancy pouvait ajouter qu'il y aurait de l'injustice à juger avec trop de rigueur une production estimable à laquelle la mort de l'auteur n'a pas permis de mettre la dernière main.

[2] *Chasseuse* s'emploie rarement, il n'est pas d'usage en poésie; la mesure a empêché de se servir du mot plus harmonieux de *chasseresse*.

Près du ruisseau, tu parviens la première.
Tu vois Narcisse, ou plutôt, justes dieux!
Narcisse était invisible à tes yeux.
« O mes amis, mes compagnes fidèles!
« Venez, cherchons : cet enfant merveilleux
« A disparu sans sortir de ces lieux. »
Chacun s'empresse, à ces tristes nouvelles;
Même aux plus lents l'ardeur donne des ailes;
On vient, on cherche au milieu des roseaux,
Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux,
De ce beau corps on ne voit nul vestige.
Mais, tout à coup, par un autre prodige,
Du sein de l'herbe, il sort avec éclat
Un bouton d'or, sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuilles d'argent, qu'un léger souffle abat :
Plante agréable et de frèle existence,
Enfant de Flore, à peu de jours borné,
Doux, languissant, symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.

De toute part, le Narcisse nouveau
Croissait déjà sur le bord du ruisseau.
En gémissant, les belles le cueillirent,
A leur côté, le placèrent, et dirent [1] :
» Que notre sein lui serve de tombeau! »

[1] *A leur côté* est trivial. Ce mot, pris dans cette acception, ne peut être ennobli par la poésie élevée. Ces nymphes, le bouquet au *côté*, figureraient mieux dans une chanson.

Mais, ô douleur! elles flairaient à peine
La fleur récente ; à peine, avec ardeur,
Leurs vifs époux que cet exemple entraîne
Jaloux aussi d'en connaître l'odeur,
La respiraient d'une indiscrète haleine,
Tous, de Junon victimes à leur tour,
Dans la vapeur de ce jeune calice,
Puisèrent l'âme et l'esprit de Narcisse,
Et l'amour-propre et l'oubli de l'amour.
Tous, du poison sentant déjà l'ivresse,
Cherchent sa source, et dans l'eau dont il sort
Vont à l'envi se contempler sans cesse;
Le plus grand nombre y rencontre la mort;
Le reste (ainsi le voulait la déesse)
Survit, hélas! pour un plus triste sort;
Vivre insensible est une mort cruelle
Que chaque jour, chaque instant renouvelle.
N'avoir du moins de sensibilité
Que pour soi-même, et dédaigner les autres,
N'aimer enfin la grâce, la beauté,
Les agrémens qu'autant qu'ils sont les nôtres,
C'est être mort pour la société.

Tel fut ce peuple. Il changea de nature,
Et prit une âme indifférente et dure.
O nation trop digne de pitié!
Qu'est devenu ce sentiment intime,
Par qui tout vit, qui fait l'homme et l'anime?
Qui, sous les noms d'amour et d'amitié,

Tenant chacun l'un à l'autre lié,
De l'univers est le moteur sublime ;
Ce sentiment, qui, par de prompts ressorts,
Pour nos pareils excite nos transports,
Et hors de nous sait emporter nos âmes?
Déjà ce feu n'élance plus ses flammes :
Trop concentré, loin de tendre au dehors,
En sens contraire, il tourne ses efforts.
Tout votre amour se tourne vers vous-même.
Eh bien ! allez, contentez vos souhaits ;
Connaissez-vous, admirez vos attraits.

Ils se livraient à ce plaisir suprême,
Et commençaient d'en jouir à longs traits,
Quand de Junon l'agile messagère
Glisse dans l'air, sur une aile légère.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite; il peint, dans un instant,
L'immensité des célestes campagnes,
Descend en arc au dessus des montagnes,
Touche les pins, les chênes, et paraît,
En l'éclairant, embraser la forêt.
Le ciel s'ébranle. Une voix trop connue,
La voix d'Echo, dans ce vallon secret
Se fait entendre, et répète à regret
Ces mots tonnans, qui sortent de la nue :
« *Junon l'emporte et Vénus est vaincue.* »

L'Amour, dès lors, pour jamais disparut ;

Tirésias de douleur en mourut ;
Et ses enfans, dont sa douce sagesse,
Avec bonté, dirigea la jeunesse,
Ces cœurs ingrats, loin de donner des pleurs
A ce vieillard, qui, par trop de tendresse,
Finit ses jours, en pleurant leurs malheurs,
L'abandonnant à son heure dernière,
Le laissant seul achever sa carrière,
Ne songent plus, le jour de son trépas,
Qu'à se parer de guirlandes nouvelles,
Qu'à relever, avec soin, leurs appas
Des ornemens, des secours délicats
Que prête l'art aux grâces naturelles.

Ce même esprit, cet insipide goût,
Par qui chacun, devenu son idole,
Et se compare et se préfère à tout,
Régna depuis dans cette île frivole ;
Et c'est de là, si l'on croit nos aïeux,
Qe nos Français virent fondre chez eux
Ce tourbillon de ridicules êtres,
Qu'on a nommés coquettes, petits-maîtres :
Narcisses vains, pour eux seuls prévenus,
Paons orgueilleux, qui se rendent hommage,
Insolemment étalent leur plumage,
Et font la guerre aux oiseaux de Vénus.

Qui que tu sois, amant de ton image,
Toi, qui, pour elle, animé d'un beau feu,

La suis de l'œil, et la vois en tout lieu :
Caresse en paix cette image chérie,
Passe à ses pieds ta glorieuse vie;
Dans les miroirs, dans le plus fin cristal
Cherche les traits qui ravissent ton âme,
Et ne crains pas qu'on traverse ta flamme :
Ce n'est pas moi qui serai ton rival.

# ODES

ET

# POÉSIES DIVERSES.

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR.

Des cinq odes qui nous restent de MALFILATRE, une seule, *le soleil fixe au milieu des planètes*, fut imprimée de son vivant; trois, qui reposaient oubliées dans les recueils palinodiques de Rouen, ont enrichi l'édition de ses œuvres que M. Auger fit paraître avec succès en 1805. Une quatrième, l'ode *sur le bonheur* qui avait été couronnée sous un autre nom au palinod de Caen, fait partie des *Poésies de* MALFILATRE, publiées à Caen par M. A. Gauthier, en 1823. Ces odes, à l'exception de celle du *soleil fixe au milieu des planètes* qui est, de l'avis de La Harpe, un morceau achevé, n'annoncent point un talent remarquable dans le genre lyrique. On y cherche vainement ce brûlant enthousiasme, qu'on admire souvent dans Rousseau et qui a fait

donner à Lebrun le titre de *Pindare français*. Une ode doit être écrite d'inspiration pour que nous ne demeurions pas froids en la lisant. L'ode est en quelque sorte consacrée à célébrer les grands événemens; le poète trouve alors dans son sujet de nobles sentimens à exprimer, des images à peindre et tous les élèmens de l'intérêt. Il est notable que le chef-d'œuvre de l'ode moderne, celle que Rousseau adressa au comte de Luc pour lui souhaiter une meilleure santé, roule sur un sujet en apparence aussi bourgeois. Quel admirable génie il fallait pour en déguiser la mesquinerie, bien plus pour l'élever à la hauteur de l'inspiration. MALFILATRE n'a pas assez d'imagination et de chaleur dans ses odes; ses plans n'ont rien d'original; il s'attache trop à suivre un ordre méthodique; il écrit un poème dont il a laborieusement combiné, symétrisé toutes les parties; il n'étonne pas, il n'entraîne pas, il satisfait quelquefois; il ne sait pas tirer parti des magnifiques sujets qu'il avait à traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse rencontrer chez lui des expressions neuves, des pensées heureuses et même de beaux mouvemens; mais ces étincelles sont perdues dans une froide élégance, au milieu d'une irréprochable médiocrité. Le style qui manque d'énergie et de précision, est, quoique pur et harmonieux, dépourvu d'images; du moins y sont-elles rares. Cependant on aperçoit dans

ces odes le germe d'un beau talent qui demandait à être mûri par l'âge et l'étude. La fin de cette strophe, par exemple, imitée d'Ézéchiel, est superbe :

Peuple fier, du sein de tes ondes,
Tu prétends régir les deux mondes,
Et seul dominer sur les mers;
Dragon superbe, la tempête
Bientôt écrasera ta tête
Que couronnent les flots amers.

C'est une grande idée de se servir des paroles du prophète pour prédire la ruine de l'Angleterre. Ces autres vers, empruntés à la même ode, *la prise du fort Saint-Philippe*, ne sont pas moins dignes d'éloges :

Quel est ce roc inaccessible,
Pareil aux antiques géans,
Qui presse de son poids horrible
Le séjour des mânes tremblans?
Sur son front le tonnerre gronde;
De sa bouche énorme et profonde
Il vomit des torrens de feux....

Un poète vulgaire n'eût point trouvé cette com-

paraison d'une citadelle avec un géant. Le seul endroit peut-être où l'on reconnaisse le poète lyrique est cette strophe de l'ode intitulée *Louis le bien-aimé sauvé de la mort.*

Il dit, mille vapeurs funèbres
Redoublent l'horreur de la nuit;
Dans le silence des ténèbres,
Un monstre marche, un glaive luit.....
Mais quel bruit? la voix du tonnerre
Ébranle les cieux et la terre,
La nature en pâlit d'effroi.
Un bras.... le coup part, le sang coule;
On s'écrie, on accourt en foule;
Hélas! c'est le sang de mon Roi!

Le désordre de cette strophe ajoute à l'effet; l'attention est suspendue avec art jusqu'au dernier vers qui est un cri de douleur; la surprise, l'horreur, la pitié, s'emparent tout à coup de notre âme; le but du poète est rempli.

Malfilatre réussissait moins dans les odes philosophiques; ce genre bâtard dans lequel Lamothe est resté sans imitateurs, n'est pas né du cerveau d'un poète. En effet, quel attrait présente une suite d'odes ou plutôt de raisonnemens rimés sur la *nouveauté*, la *colère*, l'*amour-propre*, le *goût*, et enfin

un cours de morale en vers. L'ode *sur le bonheur*, la seule de cette espèce où se soit essayé notre poète, est loin de mériter notre mépris ; elle contient des détails agréables, et quelques taches de prosaïsme sont rachetées par des passages faits de main de maître.

# NOTICE

SUR

# LE PALINOD DE CAEN.

Robert Wace, poète anglo-normand qui vivait sous le règne de Henri Ier, nous apprend, dans son roman du *Rou*, que la fête de l'*Immaculée Conception* avait été établie, pendant le onzième siècle, à l'occasion d'un vœu qu'un abbé de Ramsai, assailli par une tempête affreuse, avait fait à Marie. Cette pieuse institution fut bientôt répandue dans la Normandie, alors plongée dans la superstition et la barbarie; on la nomma la *Fête des Normands*, à cause de la dévotion avec laquelle ceux-ci la *chômèrent* ou plutôt parce qu'elle était en usage chez eux long-temps avant que le saint siége lui eût donné sa sanction. En effet, c'est seulement au commencement du quinzième siècle que le pape Sixte IV ordonna aux fidèles de l'observer dans toute l'étendue de l'Eglise Romaine. On s'empressa en France, où le nouveau est toujours accueilli avec enthousiasme, d'ajouter à la multitude de fêtes, que ramenaient presque tous les jours de l'année, celle de l'Immaculée Conception de la Vierge.

Cette fête était surtout célébrée avec solennité à Caen et à

Rouen; cette dernière ville avait un Palinod renommé où, tous les ans, à cette époque, la fleur du parnasse français apportait un tribut poétique en l'honneur de la Vierge, mère de Dieu. A Caen, selon une vieille coutume (*more solito,* disent les registres de l'université, année 1523), on prononçait devant le peuple, le jour de la Conception, une apologie de ce mystère et on faisait des distributions de vins aux professeurs. C'est en 1527 que Jean Lemercier, avocat distingué de son temps, annonça par des placards affichés dans les principales villes de Normandie, qu'il avait dessein d'établir à Caen un *Puy* [1] palinodique, à l'instar de celui de Rouen. Le 8 décembre de la même année, le fondateur du Palinod tint une séance publique ouverte avec beaucoup d'appareil, où furent lues des pièces grecques, latines et françaises. Le premier poète couronné fut André Blondel, chanoine de Missy, qui avait composé à la louange de l'université de Caen un chant royal dont le refrain était :

Tel onc ne fut, ne sera pas après.

l'université de Caen eut à cœur de favoriser un établissement qui avait commencé sous de si heureux auspices; c'était en quelque sorte une arène où le génie pouvait faire ses preuves. On institua une confrérie de l'Immaculée Conception, dont on faisait partie en payant une somme de 30 *sols* par an. Les ouvrages admis au concours étaient des épigrammes latines, des chants royaux, des ballades et des rondeaux; les pièces couronnées étaient imprimées avec le produit des amendes, imposées à ceux qui n'assistaient pas aux séances de la confrérie. Lemercier prit le titre de *Prince*

[1] On donnait à ces assemblées le nom de *Puy,* parce que le président était assis sur une estrade élevée (*Podium*, théâtre).

*du Palinod*, qu'il transmit à ses successeurs, choisis dans les rangs de la société palinodique. Le jour de la Conception, l'université allait en corps chercher le *Prince du Palinod, avec pompe musique et instrumens*. Celui-ci s'asseyait sur le *Puy* environné de la compagnie de l'Immaculée Conception; les poètes lisaient eux-mêmes leurs productions en présence du peuple accouru à ce spectacle. L'assemblée se retirait au milieu des fanfares et des acclamations. Au bout de trois jours, les juges faisaient connaître leur décision et les prix étaient décernés. Dans l'origine, les pièces présentées étaient toutes lues publiquement, bonnes ou mauvaises; mais on arrêta bientôt qu'elles devraient être envoyées d'avance, afin que l'on rejetât celles qui n'étaient pas dignes de concourir. Nous trouvons dans les œuvres de Jean Marot, de Clément Marot [1], de St. Gelais et des chants royaux, des rondeaux, des ballades sur l'Immaculée Conception, composés sans doute pour les Palinods; dans un chant royal, Jean Marot s'adresse même au *Prince du Puy*. Nos recherches à ce sujet nous portent à croire que ces poètes, à la sollicitation de Crétin, patriarche du parnasse français au quinzième siècle, s'associèrent quelque temps à la confrérie de la Conception et consacrèrent leur plume à son illustration.

En 1550, le Palinod de Caen fut abandonné pendant sept ans; le manque de fonds nécessita sans doute cette interruption dont on ignore le motif. En 1557, Etienne Duval, seigneur de Mondrainville le remit en vigueur en lui accordant une rente de 22 *livres* avec la condition que lui et ses descendans prendraient la qualité de *Prince né du Palinod*, et qu'en cas d'extinction de la race masculine, le Palinod conserverait ses armes. Ce protecteur des

[1] *Voyez* la nouvelle édition des Œuvres de Clément Marot, 3 vol. in-8°, chez Rapilly.

lettres augmenta encore cette rente de 7 *livres ;* il ne jouit pas long-temps de l'état de prospérité où il avait amené le Palinod, et il mourut le 19 janvier 1578. Les séances du Palinod eurent lieu jusqu'en 1611. Il est remarquable que cette clause singulière se retrouve dans tous les recueils palinodiques, *le recteur pour l'absence de M. de Mondrainville*, et que les juges y soient qualifiés : *Juges députés par le prince du Palinod.* On obéissait, par reconnaissance, à la vanité du fondateur.

En 1616, la valeur de l'argent ayant doublé, les rentes affectées au Palinod ne suffisaient plus pour couvrir les frais qu'exigeait la séance annuelle. Jacques Lemaître, seigneur de Savigny, chanoine d'Avranches et principal du collége de Blois, lui fit don d'une rente de cent livres. En 1627, Pierre Lemarchand, seigneur de St. Mauvien et de Rozel, fonda un prix de cent jetons d'argent pour une ode française ; plus tard Louis Fouet, professeur ès-droits, fonda des prix pour deux odes latines, l'une en vers alcaïques, l'autre en iambiques. Les ballades et les chants royaux avaient vieilli : l'université voulut que les premières fussent remplacées par une pièce de douze stances, et que le prix destiné aux chants royaux formât un second prix d'ode française. Depuis long-temps l'Immaculée Conception n'était plus le sujet des ouvrages envoyés au concours ; mais, pour perpétuer le souvenir du but de la fondation du Palinod, on avait décidé que chaque pièce devrait être terminée par un éloge de Marie ; on se conforma pourtant à cette bizarrerie ; et ces ridicules *allusions* subsistèrent autant que le Palinod. Les anciens prix étaient ordinairement des emblêmes de la Vierge, figurés en argent, comme la tour, le vaisseau, le miroir, etc. On distribuait aussi aux vainqueurs des anneaux d'or, des jetons d'argent, des branches de laurier ou les armes de l'université et celles des bienfaiteurs du Palinod. Enfin, après plusieurs vicissitudes de splendeur

et de décadence, le Palinod disparut en 1790, avec une foule d'institutions précieuses que les siècles avaient respectées et que renversa le torrent de la révolution.

La célébrité du Palinod de Caen repose sur des noms fameux dans les fastes de notre littérature. Les Huet, les Halley, les Savary, les Sanadon, savans héritiers de la langue de Virgile, vinrent tour à tour dans cette assemblée se disputer de glorieuses palmes; c'est au bruit des applaudissemens d'une ville entière que s'enflamma la muse de Malherbe : les lauriers du Palinod ceignirent le front de Bertaut, de Segrais et de Sarrasin ; toi surtout, infortuné Malfilâtre, tu préludas, devant ce sénat littéraire, à ces chants immortels que la mort a interrompus. Le triomphe du génie, que l'on ne renfermait pas encore dans les tristes murs d'une académie, offert à tous les yeux, faisait passer l'émulation dans tous les cœurs ; les honneurs rendus au mérite qui ne recevait pas encore incognito *une somme honnête*, enfantaient de grands poètes. Qui n'a pas tressailli à l'aspect d'une couronne !

# LE BONHEUR [1],

ODE COURONNÉE A CAEN EN 1754, ET LA MÊME ANNÉE A ROUEN.

Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum
est cor nostrum donec requiescat in te.
S. Aug.

Tous nos vœux tendent vers toi, Seigneur,
et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il
repose dans ton sein.

---

Dans mon sein, vérité suprême,
Descends du ciel pour m'éclairer.
Je veux me connaître moi-même;
Il est honteux de s'ignorer.
Du cœur humain perçons l'abîme;
C'est de cette étude sublime

[1] Cette ode parut pour la première fois dans l'édition de Caen, 1823, où l'on trouve cette note : « L'Ode *sur le bonheur*, qui obtint le premier prix à Rouen, en 1754, est imprimée dans les Recueils palinodiques de cette ville, sous le nom de M. Deshayes, quoique Malfilâtre en soit certainement l'auteur. L'erreur vint de ce que M. Deshayes, qui avait concouru et remporté le prix au Palinod de Rouen en 1753, y envoya l'ode de son ami l'année suivante, sans le nommer; mais trop modeste et trop bon écrivain lui-même pour vouloir s'arroger

Que l'homme s'occupe le moins
Dans ce cœur porte la lumière :
Montre-moi la cause première
Et le vrai but de tous ses soins.

Le bonheur est la fin unique,
Où tendent les vœux des humains;
C'est lui que notre esprit s'applique
A chercher par divers chemins.
Sans en comprendre la nature,
Chacun le place à l'aventure
Dans l'objet dont il est flatté;
L'ambitieux le nomme gloire;
Le guerrier l'appelle victoire,
Et le libertin volupté.

De son nom la beauté nous frappe;
On aime à s'en entretenir;
Mais son essence nous échappe,
Quand nous voulons le définir.
Une idée obscure et confuse,
N'en laisse à l'esprit qu'elle abuse,
Entrevoir que quelques éclairs :

l'honneur d'un ouvrage qu'il n'avait point composé, il déclara hautement comment les choses s'étaient passées. Il le dit entre autres à M. l'abbé Leprestre, président de l'Académie de Caen, mort il y a quelques années, dont nous avons sous les yeux le témoignage autographe. La même ode fut aussi présentée au Palinod de Caen, en 1754, et n'y obtint que le second prix, quoiqu'elle fût incontestablement digne du premier. »

Tel l'œil à travers un nuage
Du soleil caché voit l'image
Qui se joue encor dans les airs.

Ah ! si loin des bords de ce globe,
Tu n'as pas fui sous d'autres cieux,
Bonheur ! quel séjour te dérobe
Si long-temps à nos tristes yeux ?
Ces dieux qui portent la couronne,
Et que la mollesse environne,
T'enferment-ils dans leur trésor ?
Est-ce ta lumière immortelle,
Qui dans l'escarboucle étincelle,
Ou qui nous éblouit dans l'or ?

De tous les faux biens, l'homme avide
En vain recherche le secours ;
Ils n'ont jamais rempli le vide
Que dans lui-même il sent toujours :
( Des fleuves, au sein d'Amphitrite
Ainsi l'onde se précipite,
Sans en remplir la profondeur, )
Et l'aliment qu'il donne encore
Au feu secret qui le dévore,
Ne fait qu'en ranimer l'ardeur.

De la félicité parfaite,
Sainte compagne, aimable paix ;
Mon âme toujours inquiète,

T'appelle et ne te sent jamais ;
A l'ardeur le dégoût succède :
D'un bien, avant qu'on le possède,
La vaine apparence éblouit :
Jouit-on? O retour funeste!
Le charme fuit, le désir reste,
Et le bonheur s'évanouit [1].

Eh, quoi! par la vertu que j'aime,
Ne suis-je donc pas satisfait?
Non : ici-bas la vertu même
N'offre qu'un bonheur imparfait.
Je sais qu'aux coups du sort volage,
Le juste oppose un vrai courage
Que nul revers ne peut troubler;
Que la nature se confonde,
Par les débris fumans du monde
Il sera frappé sans trembler [2].

[1] Ces derniers vers sont une réminiscence de la célèbre strophe de l'ode *à la fortune* de J.-B. Rousseau, où le poète s'adresse aux conquérans :

Votre gloire nous éblouit;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste
Et le héros s'évanouit.

[2] On sait que cette belle pensée est imitée de l'ode d'Horace : *Justum et tenacem propositi virum*, etc., *liber* 3, *od.* 3.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Sans pâlir il entend la foudre,

Mais sa vertu, qui, toujours ferme,
Le soutient dans l'adversité,
N'est que la route et non le terme
De la pure félicité.
Grâce à toi, vertu secourable,
Il perd d'un front inaltérable
Des biens indignes de ses vœux :
Ce n'est qu'au vrai bien qu'il aspire ;
C'est pour le vrai bien qu'il soupire,
Et, s'il soupire, est-il heureux ?

O toi, que je voulais connaître,
Vérité ! tu m'apprends enfin
Que l'unique auteur de notre être
En est encor l'unique fin.
O lieu d'exil ! bords de l'Euphrate[1] !
Mon Dieu ! de cette terre ingrate,

Et verrait l'univers en poudre
Arraché de ses fondemens.
DARU.

Si, brisé tout à coup, sur lui croulait le monde,
Il serait, sans pâlir, frappé de ses débris.
*Traduction des Odes d'*HORACE *par* M***.

Aucun traducteur d'Horace n'a mieux rendu cette image sublime que Malfilâtre.

[1] C'est une heureuse idée d'avoir rapproché notre exil sur cette terre de douleur, de la captivité des Juifs qui, assis aux bords du fleuve de Babylone, pleuraient en pensant à Sion. Malfilâtre aimait ce beau psaume : *Super flumina Babylonis*, etc., dont il nous a donné un traduction excellente.

Quand daignerez-vous m'enlever ?
Quand goûterai-je, ô mon vrai père !
Ce repos que mon cœur espère,
Et qu'en vous seul il peut trouver ?

### Allusion.

J'ai connu ce séjour de larmes,
Et j'ai dit : au sein du Seigneur
On trouve l'oubli des alarmes,
Et le centre du vrai bonheur....
Enfans de la haine céleste,
Nous puisons un venin funeste
Dans ce séjour d'iniquité :
De la grâce, fille chérie,
Votre cœur fut seul, ô Marie !
Le centre de la pureté.

# LE PROPHÈTE ÉLIE

## ENLEVÉ AUX CIEUX[1].

ODE COURONNÉE A CAEN EN 1755, ET LA MÊME ANNÉE A ROUEN.

> Cùmque pergerent et incedentes sermocinarentur, ecce currus igneus et equi ignei diviserunt utrumque : et ascendit Elias per turbinem in cœlum.
>
> REG., *lib.* 4, *cap.* 2, *v.* 11.
>
> Lorsqu'ils continuaient leur chemin et qu'ils marchaient en s'entretenant, un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre, et Elie monta au ciel au milieu d'un tourbillon.

---

QUEL cercle éclatant m'environne !
D'où part ce déluge d'éclairs ?
Quelle source de feu bouillonne,
Et soudain embrase les airs !
Plus prompts que les traits du tonnerre,
Des coursiers fondent sur la terre,

[1] Cette ode fut imprimée en 1805 dans l'édition de Malfilâtre, publiée par M. Auger ; elle était extraite des Recueils palinodiques de Rouen.

Et bondissent parmi les feux.
Où tend ce tourbillon rapide,
Et quel conducteur intrépide
Vole sur un char lumineux?

Est-ce toi qui viens, Dieu suprême,
Remplir le monde de terreur?
Veux-tu le dévorer toi-même
Par le souffle de ta fureur?
Est-il venu, ce jour de crainte,
Ce jour où ta majesté sainte
Doit prononcer ses jugemens,
Et sur une nue enflammée
Parcourir la terre alarmée
Au bruit de la foudre et des vents?

Elisée, ah! c'est ton cher maître.
O regrets! ô cris superflus!
Il fuit, il vient de disparaître.
Hélas! tu ne le verras plus!
Oui, c'est lui, douleur immortelle!
C'est mon guide : en vain je l'appelle,
En pleurant je lui tends les bras;
Mais à mes yeux il se dérobe,
Et déjà vers un autre globe
Il s'élance, et ne m'entend pas.

Qui consolera ma patrie
De cet événement cruel?

Quel mur contre l'idolâtrie
S'élèvera dans Israël?
Peuple, accablé de ta tristesse,
Tu n'as plus celui qui sans cesse
Brûlait de zèle pour ta loi.
De ton char il tenait les rênes,
Et de tes tribus incertaines,
Lui seul affermissait la foi.

Je l'ai vu rendre ses oracles,
Libre et vrai dans tous ses discours.
De la nature, sans obstacles,
Je l'ai vu suspendre le cours.
Aux ordres de sa voix puissante
Sur nous la nue obéissante,
Retenait ou versait ses eaux.
Par des prodiges manifestes,
Il fit tomber les feux célestes,
Ouvrit ou ferma les tombeaux[1].

[1] Tous ces miracles sont exactement racontés dans les Ecritures. Nous regrettons que les bornes d'une note ne nous permettent pas de rapporter le texte sacré. Elie prophétisa devant le roi Achab qu'*il ne tomberait pendant ces années ni rosée ni pluie, que selon la parole qui sortirait de sa bouche.* Il se retira par l'ordre de Dieu sur le bord du torrent de Carilh, où les corbeaux lui apportaient du pain et de la chair; mais le torrent s'étant desséché, il alla à Sarepta, toujours conduit par le Seigneur. Une pauvre veuve qui possédait un peu de farine et quelques gouttes d'huile, se chargea de le nourrir; il est inutile d'ajouter que la farine et l'huile ne diminuèrent pas durant les trois années que dura la disette. Elie reconnaissant, ressuscita le fils unique de son hôtesse, en le réchauffant entre ses bras. En re-

Ses merveilles nous étonnèrent :
C'en est fait, il n'est plus pour nous ;
Et les cieux qui nous le donnèrent,
De ce grand homme sont jaloux.
Leur vaste sein s'ouvre et l'embrasse.
Ah ! que ne puis-je sur sa trace,
Voler dans ce lieu fortuné !
O vous qui m'aimiez, ô mon père !
Pourquoi, sur ce triste hémisphère,
M'avez-vous donc abandonné ?

Arrête, serviteur fidèle,
Les pleurs qui coulent de tes yeux :

vanche, il fit mourir seulement quatre cents prêtres de Baal, qui n'avaient pas eu le secret de faire descendre le feu du ciel sur une victime offerte à leur dieu. Elie communiquait souvent avec Dieu, qui *passait devant sa face comme un petit souffle.* Avant d'être enlevé dans un char de feu, il signala encore le pouvoir qu'il tenait d'en haut. Ochosias, roi de Samarie, étant malade, envoya consulter Belzébut ; Elie lui fit dire : *Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu dans Israël, que vous consultez ainsi Belzébut, le dieu d'Accaron?..... Vous ne releverez pas du lit où vous êtes.* Cette phrase et une foule de passages de la Bible ont fait penser que les Juifs croyaient que chaque peuple avait son dieu particulier, inférieur à celui d'Israël. Le roi, à qui on rapporta les paroles d'Elie, ordonna à un capitaine de cinquante soldats de l'amener en sa présence, le feu du ciel les dévora à la voix du prophète. Un autre capitaine et son escorte eurent le même sort. Un troisième, qui eut la prudence de se mettre à genoux devant Elie, revint sain et sauf de sa dangereuse mission. On devine aisément qu'Ochosias mourut. Le saint prophète laissa son manteau et sa puissance à son disciple Elisée, qui avait quitté la charrue pour devenir prophète et pour faire déchirer par des ours des enfans qui se moquaient de sa tête chauve. Ce fut là son premier miracle.

De son esprit et de son zèle
Tu reçois les dons précieux.
Succède à ce ministre sage :
Mais, hélas ! que de jours d'orage
Naîtront pour toi de cet honneur !
De ton maître l'illustre vie
Fut sur le point d'être ravie
Par les ennemis du Seigneur.

Grand Dieu ! ton équité répare
Les outrages que tu permis.
Périsse la reine barbare,
Qui fait la guerre à tes amis ;
Dieu vengeur qu'elle persécute,
Apprends aux hommes par sa chute
A ne pas braver l'Eternel,
Effrayés de son sort funeste,
Ils diront : Voilà ce qui reste
De l'orgueilleuse Jézabel [1].

Loin de cette femme implacable,
Jouissez d'un destin plus doux ;
Prophète, le bras qui l'accable
Prodigue ses bienfaits sur vous.
Conduit par de brillantes routes,
Au dessus des célestes voûtes,

[1] Elie avait prédit la mort affreuse de cette reine impie : « Le seigneur a prononcé cet arrêt contre Jézabel : les chiens mangeront Jézabel dans le champ de Jezrahel. »

Attendez le temps limité.
Pour nous alors, ange propice,
Vous viendrez fléchir la justice
Du souverain juge irrité.

### Allusion.

Du Très-Haut sublime interprète,
Vous n'avez point connu la mort :
Avec vous nul autre prophète
N'a partagé cet heureux sort [1].
L'instant qui nous donne la vie,
Dans notre âme au corps asservie,
De la mort imprime le sceau.
Tu n'as point connu nos ténèbres,
O Vierge ! et les ombres funèbres
N'ont point entouré ton berceau.

[1] L'érudition de Malfilâtre est ici en défaut. Enoch, père de Mathusalem, avait été, comme on sait, enlevé au ciel vers l'an 3048 avant J.-C. Quelques savans ont prétendu que Moïse, après avoir conversé sur le sommet du mont Hébo avec Dieu, qui lui montra la terre promise, alla tout vivant en paradis. Au reste, ces ascensions n'étaient pas rares autrefois : Ganymède et Romulus ont partagé le sort d'Elie et des autres qui ont quitté la terre sans mourir. Que ne sommes-nous encore au temps des miracles ?

# LA PRISE

## DU FORT SAINT-PHILIPPE [1],

ODE COURONNÉE A CAEN EN 1756, ET LA MÊME ANNÉE A ROUEN.

---

Du haut de son trône immobile,
Au dessus des temps et des airs,
Dieu voit sous lui, d'un œil tranquille,
Rouler tous les globes divers.

[1] Cette ode, extraite des Recueils palinodiques de Rouen, fut réunie à l'édition de 1805, par les soins de M. Auger. Elle a depuis fait partie de toutes les éditions de Malfilâtre.

— Les Anglais, qui voyaient d'un œil d'envie les possessions françaises dans le Nouveau-Monde, avaient attaqué en 1755 la colonie du Canada sans aucune déclaration de guerre. Louis XV, tandis que les hostilités continuaient en Amérique, préparait sa vengeance. L'Angleterre, menacée par sa flotte, appela trente mille Russes à la défense de ses côtes. Le roi de France envoya dans l'île de Minorque, sur la fin d'avril 1756, le maréchal de Richelieu avec environ vingt bataillons escortés d'une douzaine de vaisseaux du premier rang et de quelques frégates. Les Anglais, qui ne s'attendaient pas à cette expédition, armèrent à la hâte une escadre qui fut repoussée par le marquis de la Gallissonnière. Cependant la citadelle de Port-Mahon, que l'on

Il parle, et soudain, sur leurs ailes,
Ses anges, ministres fidèles,
Portent la mort et la terreur,
Lorsque sur la sphère où nous sommes,
Pour punir les enfans des hommes,
Il veut envoyer sa fureur.

Tel est ce monarque suprême,
En qui le dieu de majesté
Prit plaisir à graver lui-même
Les traits de sa divinité.
Du Très-Haut image visible,
Louis apprend d'un front paisible,
De ses voisins les vains complots :
Forcé de leur faire la guerre,
Il a déjà mis son tonnerre
Entre les mains de ses héros.

regardait comme la plus forte place après Gibraltar, était assiégée par le maréchal de Richelieu ; l'assaut fut résolu ; le succès couronna cette téméraire entreprise. Des fossés de trente pieds, des fortifications impénétrables au canon, une garnison de trois mille hommes secondés par tous les efforts de l'art et de la nature, rien n'arrêta la valeur française. Ces soldats, éprouvés à Berg-op-zoom, s'élancèrent dans les fossés malgré le feu terrible de l'artillerie anglaise ; des échelles de treize pieds furent plantées, et de là, montant les uns sur les autres, ils escaladèrent le roc et s'emparèrent de tous les ouvrages extérieurs ; les ennemis qui mettaient leur confiance dans leurs hautes murailles, reculèrent devant cette audace plus qu'humaine. Le lendemain, 28 juin, le fort Saint-Philippe se rendit. « Cette action, dit Voltaire dans le *Siècle de Louis XV*, donna une grande gloire au général et à la nation, mais ce fut le dernier de ses succès contre l'Angleterre. »

Ils volent avec assurance,
Sous les drapeaux de Richelieu [1] :
Il sera l'ange de la France
Comme Louis en est le dieu.
Allez, troupe illustre et chérie,
Venger l'honneur de ma patrie,
Sous les auspices de mon roi ;

[1] Plessis Richelieu (Louis-François-Armand du), maréchal de France, né le 13 mars 1696, était aussi bon courtisan qu'habile général. Il fut envoyé en 1727 ambassadeur à Vienne ; mais l'empereur demanda bientôt son rappel en France, sous prétexte que Richelieu communiquait avec le diable. On ne croirait pas ce fait digne de l'absurde superstition du quinzième siècle, s'il n'était consigné dans les Mémoires du temps. On présume que les galanteries du maréchal le firent écarter de cette cour. Néanmoins, quoique les intrigues amoureuses occupassent presque tous ses instans, il se distingua dans les armes par des actions d'éclat ; on dut en partie le gain de la bataille de Fontenoi à ses sages conseils ; le siége du Port-Mahon est une des plus audacieuses entreprises que l'on ait jamais tentées : c'est pendant ce siége mémorable qu'il dit à ses soldats, qui se livraient au pillage, ce mot si souvent cité : *le premier qui s'enivrera n'aura pas l'honneur de monter à l'assaut*. La prise de Minorque atteste ses talens militaires et son intrépidité. Il sortit moins glorieusement d'une expédition dont il fut chargé en Hanovre. Il mourut à Paris le 7 août 1788, âgé de quatre-vingt-treize ans. Il est étonnant que, malgré les excès auxquels il consacra sa vie, et les fatigues qu'il éprouva, il soit parvenu à un âge aussi avancé. On publia, après sa mort, sa *Correspondance avec MM. de Verney*, 1789. Sa vie, qui fut en quelque sorte une succession d'aventures galantes, était un champ fertile pour un faiseur d'*ana* ou de mensonges ; néanmoins la *Vie privée du maréchal de Richelieu*, 1790, Paris, 2 vol. in-8°, n'est pas dépourvue de l'intérêt que comporte ce genre d'ouvrage. On a recueilli aussi les *Mémoires du maréchal de Richelieu*, 4 vol. in-8°, 1790 ; ils offrent des morceaux précieux pour l'histoire du temps ; nous ignorons pourquoi son fils les a désavoués.

Il enchaînera la fortune
Sur les campagnes de Neptune;
Comme aux plaines de Fontenoi.

Un peuple inquiet et parjure
Se rit des traités les plus saints;
A travers son intrigue obscure,
On voit l'orgueil de ses desseins:
Peuple fier, du sein de tes ondes,
Tu prétends régir les deux mondes,
Et seul dominer sur les mers:
Dragon superbe [1], la tempête
Bientôt écrasera ta tête
Que couronnent les flots amers.

Tu n'as point appris à connaître,
Dès long-temps, quels sont les Français.
Tu veux encor faire renaître,
Et tes malheurs et leurs succès.
Insensé!... Mais, dans leur enceinte [2],
Tes îles, frémissant de crainte,

[1] *Draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum.* Ezech. 29, v. 3.

Grand dragon, vous vous couchez au milieu de vos fleuves.

[2] La fin de cette strophe est différente dans le Recueil palinodique de Caen:

Tremble! enfin leur bras se déploie,
Et bientôt l'Europe avec joie

Plaindront tes horribles tourmens,
Quand, abattu sur ton rivage,
Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflemens.

Déjà dans Minorque alarmée,
Nos légions jettent l'effroi,
Et c'est par là que notre armée
S'avancera jusques à toi.
Lorsqu'elle entre dans la carrière,
Par cette puissante barrière,
En vain tu voudrais l'arrêter;
Elle va, malgré mille obstacles,
Y préluder par des miracles
Aux coups qu'elle doit te porter [1].

Verra tes horribles tourmens,
Quand abattu sur ton rivage,
Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflemens.

[1] Cette strophe, assez pauvre d'idées, est d'une platitude rare chez Malfilâtre, dont le principal mérite est un style facile et élégant. Quel prosaïsme!

*Et* c'est par là que notre armée
S'avancera jusques à toi.

comme cette phrase se traîne misérablement! la conjonction *et* gâterait ici le plus beau vers.

Lorsqu'elle *entre dans la carrière*.....

Une armée qui *entre dans la carrière* est vague et commun.

Quel est ce roc inaccessible,
Pareil aux antiques géans,
Qui presse de son poids horrible
Le séjour des mânes tremblans?
Sur son front le tonnerre gronde;
De sa bouche énorme et profonde,
Il vomit des torrens de feux;
Mais, en l'attaquant, nos Alcides [1]
Bravent tous les traits homicides,
Que ses cent bras lancent sur eux.

De toutes parts, pour sa défense,
La mer enfante des vaisseaux;
Et tels qu'une forêt immense,

*Elle va, malgré mille obstacles,*
*Y préluder par des miracles*
*Aux coups qu'elle doit te porter.*

Quelles expressions faibles! *malgré mille obstacles* est tout trouvé pour rimer avec *miracles*, qui signifie de grands faits d'armes. On est d'autant plus fâché de voir ici de mauvais vers, que cette ode renferme de belles strophes.

1 Boileau s'est servi le premier de cette expression dans son ode, de triste mémoire, sur la prise de Namur :

Dix mille vaillans Alcides.....
D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts.

Un homme d'esprit a observé que c'était un anachronisme de faire tirer le canon par des Alcides.

Leurs mâts s'élèvent sur les eaux.
Byng combat, il cède, il soupire [1],
Et des mers nous laissant l'empire,

[1] Byng (John), fils du célèbre amiral Byng, fut élevé de bonne heure au grade que son père avait occupé avec tant de distinction. On ne connaît de sa vie que les circonstances qui amenèrent sa fin déplorable. En 1756, l'Angleterre, qui craignait une invasion de la part de la France, oublia ses possessions de la Méditerranée; elle fut bientôt avertie que l'on armait des vaisseaux dans le port de Toulon; l'île de Minorque était menacée; l'amiral Byng fut chargé du commandement de dix frégates équipées à la hâte. C'est en arrivant à Gibraltar qu'il apprit que le maréchal de Richelieu avait débarqué à Minorque et qu'il assiégeait le fort Saint-Philippe. Byng écrivit une lettre désespérée à son gouvernement, où il prédit l'issue funeste de son entreprise. Cependant, fidèle aux instructions qu'il avait reçues, il se trouva, le 19 avril, en présence de la flotte française, composée de douze vaisseaux de ligne, sous les ordres du marquis de la Galissonnière. On combattit quatre heures avant que la victoire se déclarât; enfin Byng fit cesser le feu et se retira à Gibraltar avec le débris de sa flotte. Dès que les Anglais eurent reçu la nouvelle de ce désastre, en même temps que celle de la prise du fort Saint-Philippe, leur vengeance se tourna contre le chef de cette malheureuse expédition. Les amiraux Hawhe et Saunders furent envoyés pour le remplacer et s'assurer de sa personne. Le ressentiment du peuple n'éclatait pas seulement en invectives; Byng fut pendu en effigie. C'était une victime qu'il fallait sacrifier à la haine populaire. Son procès commença le 28 décembre; il fut condamné à mort comme coupable de n'avoir pas tenté les derniers efforts pour secourir l'île de Minorque. On crut diminuer l'atrocité de ce jugement, en déclarant que sa défaite n'était pas l'effet de sa lâcheté ni de sa perfidie, et en le recommandant à la clémence du roi. Eût-on osé lui faire grâce? tout un peuple demandait sa mort à grands cris. Vainement le maréchal de Richelieu envoya, à la sollicitation de Voltaire, un certificat tendant à prouver l'innocence de l'amiral; vainement Byng adressa lui-même sa justification à ses bourreaux, il fut conduit au supplice le 14 mars 1757. Une mort infâme fut le prix de son courage et de son dévouement à sa patrie.

Dans Albion fuit en courroux.
Richelieu, le fort, presque en poudre,
Se soumet et suspend ta foudre!...
C'en est fait, Minorque est à nous.

Par des louanges immortelles
Chantons l'arbitre des combats,
Qui, selon les lois éternelles,
Ebranle ou soutient les états.
Dans un amas d'armes fragiles [1],
Et dans des vaisseaux inutiles
L'Anglais a mis tout son appui :
Louis le met en ta justice ;
Il veille sur nous ; Dieu propice,
Daigne à jamais veiller sur lui.

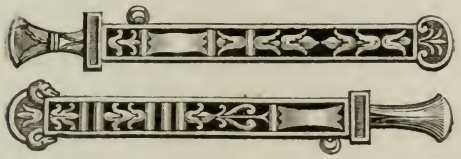
ALLUSION.

O Vierge! c'est à la victoire,
Que je consacre ces accens :
Reçois du séjour de la gloire,
Mes hommages et mon encens.
Richelieu, ce foudre de guerre,
A de la superbe Angleterre

[1] *Non secundùm armorum potentiam, sed pro ut ipsi placet, dat dignis victoriam.* 2. Machab., 15, v. 21.

Le Seigneur..... donne la victoire, comme il lui plaît, à ceux qui en sont dignes, sans avoir égard à la puissance des armes.

Forcé le rempart le plus fier.
Le cœur auguste de Marie
A triomphé de la furie
Et des puissances de l'enfer.



# LOUIS LE BIEN-AIMÉ

## SAUVÉ DE LA MORT [1].

ODE COURONNÉE A CAEN EN 1757, ET LA MÊME ANNÉE A ROUEN.

---

Vers nous, au milieu d'un orage,
Quel démon s'avance en fureur?
Dans ses flancs, un épais nuage

[1] On ne connaissait pas cette ode avant l'édition de 1805; elle était cachée dans les Recueils palinodiques de Rouen et de Caen, où M. Auger l'a été chercher.

— La bulle *Unigenitus* et les billets de confession avaient jeté la confusion dans toute la France, lorsque *les émotions du peuple*, dit Voltaire dans son *Siècle de Louis XV, furent ensevelies dans une consternation générale par l'accident le plus imprévu et le plus effroyable. Le roi fut assassiné à Versailles le 5 janvier* 1757. Un scélérat, ou plutôt un insensé, nommé Damiens, né à Arras, commit cet horrible attentat. Ce nouveau Ravaillac, exalté par des monstres fanatiques, se persuada qu'il était la main dont se servait le ciel pour punir le roi d'avoir secondé l'impudence du clergé. Plein de son infernal projet, il se rend à Versailles, armé d'un couteau à deux lames; il était six heures du soir, la nuit tombait; Damiens, enveloppé d'un manteau, se glisse à travers les gardes, aborde le roi qui allait monter en carosse, le frappe

L'apporte, et recule d'horreur [1].
Il voit des lis l'heureux empire ;
Il voit, il s'arrête, il soupire,
Sa voix éclate dans les airs ;
Et pénétrant les voûtes sombres,
Ces mots portés au sein des ombres,
Font mugir le fond des enfers :

« Des nations superbe reine,
« Fatal objet de mon courroux,
« Braveras-tu toujours la haine
« Et les traits d'un démon jaloux ?
« O France ! ô nom que je déteste !
« Depuis ta naissance funeste,
« Je te poursuis pour t'accabler ;

et remet dans sa poche l'instrument de son crime, sans chercher à s'évader. Le roi, blessé, se retourne, et s'écrie, en voyant un inconnu le chapeau sur la tête et les yeux égarés : c'est cet homme qui m'a frappé, qu'on l'arrête et qu'on ne lui fasse pas de mal. La blessure n'était pas mortelle. Damiens déclara dans son interrogatoire qu'il ne voulait pas tuer le roi, mais qu'il avait formé le dessein de le blesser, pour l'avertir de rétablir la tranquillité dans ses états. Ce misérable, espérant obtenir son pardon, eut l'audace d'écrire à sa victime ! Il fut exécuté en place de Grève le 28 mars. Il était bien coupable, mais les tourmens qu'on lui fit souffrir n'étaient qu'un affreux raffinement de cruauté ; le journal de son supplice fait dresser les cheveux sur la tête. Cet événement ne contribua pas peu à l'expulsion des jésuites, qui confessaient et assassinaient des rois.

[1] Imitation de ce vers de Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

PHÈDRE, acte V.

« Et par le temps même affermie,
« Tu ris de la main ennemie
« Qui te frappe sans t'ébranler.

« En vain donc je souffle la guerre
« Contre toi, contre ta grandeur!
« Les vains projets de l'Angleterre
« Ne font qu'augmenter ta splendeur;
« Les traits que ma fureur te lance,
« L'ange qui veille à ta défense,
« Sur moi les fait retomber tous.
« Tremble, c'en est fait, un barbare
« Me venge enfin, et te prépare
« Le plus terrible de mes coups. »

Il dit : mille vapeurs funestes
Redoublent l'horreur de la nuit:
Dans le silence des ténèbres,
Un monstre marche, un glaive luit...
Mais quel bruit! La voix du tonnerre
Ébranle les cieux et la terre,
La nature en pâlit d'effroi.
Un bras... le coup part, le sang coule;
On s'écrie, on accourt en foule.....
Hélas! c'est le sang de mon roi!

O Dieu! cette tête chérie
Penche déjà vers le cercueil.
Je t'entends, ma triste patrie;

Quels cris touchans ! quel vaste deuil !
Prosternée au pied de ce trône
Que l'ombre mortelle environne,
Tes larmes inondent ton sein ;
Tu trembles pour les jours d'un père,
Et tu frémis d'être la mère
De son exécrable assassin.

O vengeance ! ô forfait atroce !
Quoi donc, tes sacriléges mains
Ont pu frapper, monstre féroce,
Le plus aimable des humains !
Que pour punir ta barbarie,
La plus implacable furie
Invente un supplice nouveau,
Et que tout le feu de la foudre,
Brûle, écrase, réduise en poudre
Le toit qui te vit au berceau !

Pourquoi ces nouvelles alarmes !
Quoi, cher prince !.... hélas ! il n'est plus !
Quel coup ! On se tait..... plus de larmes
Tous sont consternés, abattus.
Mais rompant ce morne silence,
La renommée et l'espérance
Ont fendu l'air d'un vol léger.
Renais, peuple sensible et tendre,
Déjà l'écho t'a fait entendre
Que ton roi n'est plus en danger.

Il vit. France, bannis ta crainte.
Il vit. Ton ange protecteur
Descend de la céleste enceinte,
Et vient confirmer ton bonheur.
Ange heureux, tu nous rends la vie!
Tu terrassas l'affreux génie,
Et son œil farouche en rougit.
Le cruel, d'une dent sauvage,
Mord sa chaîne, écume de rage,
Regarde Louis et rugit.

Qu'il vive ce roi qu'on adore!
Le péril dont il sort vainqueur
Nous l'a rendu plus cher encore:
Notre amour croît par la douleur.
Qu'il fasse le bonheur du monde,
Dans le sein de la paix profonde,
Que nous promettent nos succès!
Qu'il règne environné de gloire,
Aussi long-temps que sa mémoire
Vivra dans le cœur des Français.

ALLUSION.

La tristesse monta ma lyre,
La joie en ranime les airs.
Puisse mon roi connaître et lire
Et mon zèle ardent et mes vers!.....
Vous-même acceptez-en l'hommage,

Vierge sainte ; sous son image,
J'ai voulu tracer votre sort.
Vous avez, grâce au ciel propice,
Des enfers bravé la malice :
Il a triomphé de la mort.

# LE SOLEIL FIXE

## AU MILIEU DES PLANÈTES [1].

ODE COURONNÉE A CAEN EN 1578, ET LA MÊME ANNÉE A ROUEN.

---

L'HOMME a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent,
La Nature me fit le roi ;

[1] Cette ode fut insérée dans le Mercure de France, juillet 1759. Marmontel, frappé du talent poétique qu'elle révélait, la fit suivre de cette note, que la faveur ne lui a pas dictée, Malfilâtre lui étant alors tout à fait inconnu. « Cet ouvrage, d'un très jeune homme, me semble annoncer les plus rares talens pour la haute poésie ; un enthousiasme vrai, une marche rapide et sûre ; les plus heureuses hardiesses dans les tours et dans les images ; le nombre et l'harmonie du vers lyrique ; enfin cette chaleur de sentiment qui annonce une âme pénétrée de son sujet et qui caractérise les vers de génie. »

— « Ce jeune et infortuné Malfilâtre, dit La Harpe dans son *Cours*

Pour moi seul le Soleil se lève,
Pour moi seul le Soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers [1].

*de littérature*, dont tous les amateurs de la poésie ont déploré la perte prématurée, et conservé la mémoire, s'était essayé une fois dans le genre de l'ode [1], et en avait envoyé une à l'Académie de Rouen, qui la couronna : elle est du petit nombre des bonnes pièces couronnées et des bonnes odes de notre langue. Le sujet avait de la grandeur et de la difficulté : c'est le système de Copernic, *le Soleil fixe au milieu des planètes*. La pièce de Malfilâtre, versifiée avec cette noblesse et cette élégance, et ce nombre qui le caractérisent partout, peut être mise à peu près au niveau des deux qui ont passé sous vos yeux [2], comme les premières après celles de Rousseau. Son début a la pompe et l'élévation qui annoncent l'inspiration lyrique. »

[1] Système de Ptolémée.

(*Note de* Malfilatre.)

— Malheureusement (et c'est le seul reproche à faire à cette pièce) si cette poésie est belle, cette philosophie n'est pas bonne; car, que ce soit la terre ou le soleil qui soit au centre de notre système planétaire (et la dernière opinion est démontrée), il n'en demeure pas moins certain que la terre et le soleil ont été également créés pour

[1] Malfilâtre avait déjà eu quatre odes couronnées aux Palinods de Caen et de Rouen; mais ces succès éphémères, circonscrits dans ces deux villes, n'avaient pas même fait connaître son nom dans la capitale. L'ode du *Soleil*, que Marmontel publia dans son *Mercure*, fut en quelque sorte la base de la renommée littéraire qui devança l'arrivée de notre poète à Paris.

[2] L'ode de Lefranc de Pompignan, *sur la mort de J.-B. Rousseau*, et l'ode de Louis Racine sur l'*Harmonie*.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup-d'œil.
Que sommes-nous faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus;

l'homme : cela est démontré en métaphysique [1], tout au moins autant que la rotation de la terre l'est en physique. Sans doute l'homme a tort s'il fait un sujet d'orgueil de ce qui n'en doit être qu'un de reconnaissance; mais les choses restent ce qu'elles sont, et le poète a tort aussi de ne repousser l'ancienne erreur que par mépris pour l'homme, qu'il représente dans la strophe suivante, la seule faible de la pièce (et c'est une raison pour ne pas la citer) comme *tristement confondu dans l'océan des êtres;* c'est tout le contraire de la vérité et un outrage à la nature humaine, que ne lui fit point autrefois la cosmogonie payenne, témoins ces beaux vers d'Ovide, si connus et tant cités :

Os homini sublime dedit, etc.

Passons sur cette erreur, qui était sûrement sans mauvaise intention, et ne considérons que le poète; nous en serons satisfaits. »

(La Harpe, *Cours de littérature.*)

[1] Il est tout autant démontré que la terre et le soleil ont été créés pour les fourmis. Comment répondre à un soi-disant philosophe qui nous assure gravement que ces globes de feu semés dans l'espace par une intelligence incomprehensible, ces mondes, mille fois plus grands que celui où nous a jetés la main de Dieu, cette terre même qu'habitent tant d'animaux divers, que ce grand tout enfin que forme l'univers est sorti du néant pour nous, insectes pensans, qu'un instant voit naître et mourir? Ces planètes qui paraissent à nos faibles yeux comme un point lumineux, errant éternellement dans le ciel, nous entretiennent de notre misère et de la grandeur de Dieu. Nous renvoyons nos lecteurs au conte admirable de Voltaire, intitulé *Micromégas*. Ce pauvre La Harpe, par humilité chrétienne sans doute, soutient que le monde est fait pour l'homme.

Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus.

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis..... Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords:
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la Nature
Cache ses augustes trésors [1].

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix?
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,

[1] « C'est là que le poète devait en venir tout de suite, en attestant les découvertes tardives de la science dans des objets qui d'ailleurs n'intéressent en rien la destinée du genre humain. Il expose ces découvertes très poétiquement. »

(La Harpe, *Cours de littérature.*)

Mon œil surpris voit sur leur trace[1]
Retourner les orbes divers[2].

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse

[1] On lit *sur leur trace* dans le *Mercure de France*, où cette ode a été imprimée pour la première fois, et dans l'édition du poème de Narcisse, 1769. Nous avons cru devoir adopter cette leçon, quoique toutes les autres éditions mettent *sur sa trace;* ce qui ne présente aucun sens satisfaisant.

[2] Système de Copernic. Un homme dont les sens sont accoutumés au système vulgaire, croiràit que les planètes retournent sur leur trace, s'il pouvait les voir, tout-à-coup, suivre la route contraire, c'est-à-dire celle que Copernic leur fait suivre d'occident en orient.

( *Note de* Malfilatre. )

L'éther et les orbes errans;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens [1].

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus :
Ainsi, dans les bornes prescrites [2],
Volent et Mercure et Vénus.
La Terre suit; Mars, moins rapide,
D'un air sombre s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présens.
A travers sa dure surface

[1] Roucher, dans son beau poème des Mois, a rappelé en quelques vers ce système, si poétiquement expliqué par Malfilâtre :

Dieu des airs, tu régis l'harmonieux accord
De la céleste armée au sein du vide errante;
C'est toi qui l'y suspends; ta force pénétrante
L'écarte, et, tour à tour la ramenant vers toi,
En contraint tous les corps à t'escorter en roi.
*Chant* V, Juin.

[2] Plusieurs éditions, entre autres celle de Lejay, 1768, portent :

Ainsi, dans *des* bornes prescrites....

Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons ;
Et sur les signes inclinée,
La Terre, promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons [1].

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu !
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,

[1] « C'est ce qu'on peut appeler une explication de la sphère en beaux vers, et cette espèce de leçon n'est pas commune. »

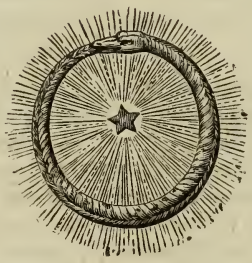
(La Harpe, *Cours de littérature.*)

— Voltaire est le premier qui ait osé développer l'astronomie en beaux vers. Son épître à Newton est un chef-d'œuvre de poésie et d'harmonie qui peut passer pour un tour de force. Ce n'est pas néanmoins un exemple à suivre : Voltaire même pourrait ne pas réussir une seconde fois. D'ailleurs, à quoi bon vaincre inutilement des difficultés ; la pompe de la versification, la majesté des images et la cadence des vers peuvent dissimuler un instant l'aridité, l'étrangeté du sujet ; mais le lecteur, d'abord étonné, est bientôt dégoûté par les théories méthodiques, les détails abstraits des sciences exactes que repousse la poésie, et qui *d'un délassement lui font une fatigue.* Un poème épique en prose me semble moins ridicule qu'un poème en vers sur l'astronomie, l'optique, la géométrie, etc.

Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

ALLUSION.

Du ciel auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits.
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.
Enveloppés de vapeurs sombres,
Toujours errant parmi les ombres,
Du jour nous cherchons la clarté.
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front, sans nuage, étincelle
Des feux de la divinité.



# REMERCIEMENT

## AUX JUGES DU PALINOD DE CAEN [1].

Vous[2], qui par vos talens et votre piété,
Augmentez la splendeur de votre illustre race,
Prélat plus grand encore que votre dignité;
Et vous[3], que nous voyons voler, à son côté,
De la montagne sainte au temple du Parnasse,
Je puis donc espérer que la postérité,
A l'ombre de vos noms, lira mon faible ouvrage :
Oracles du bon goût, votre brillant suffrage
M'associe avec vous à l'immortalité.

[1] Ces vers extraits du recueil Palinodique de Caen, année 1757, sont imprimés dans l'édition de 1823, Caen, Mancel.

[2] M. de Rochechouart, évêque de Bayeux.
(*Note de l'édition de Caen*, 1823.)

[3] M. Dumont, vicaire-général.
(*Note de l'édition de Caen*, 1823.)

# REMERCIEMENT

## AUX JUGES DU PALINOD DE ROUEN [1],

## POUR LE PRIX DE 1757.

---

Triomphe, Muse; cette gloire,
Qui suivit tes premiers essais,
Te promet de nouveaux succès.
Triomphe..... encore une victoire,
Sous les auspices de ces dieux;
Grave ton nom au temple de mémoire,
Et porte ton front dans les cieux...

[1] Ce fragment se trouve dans le recueil palinodique de Rouen, année 1757, où l'a découvert M. Gautier, nouvel éditeur de Malfilâtre.

# REMERCIEMENT

## A MM. DE S. SAUVEUR ET DE VRIGNY[1],

### JUGES HONORAIRES DU PALINOD DE CAEN.

---

Des Neufs Sœurs je quittais l'empire;
Thémis, au pied de ses autels[2]
Pour toujours suspendait ma lyre :
Mais un charme nouveau m'attire
A la suite de deux mortels
Que le Dieu du goût vient d'élire
Pour présider à ces jeux solennels.

En m'honorant de vos suffrages,
Daignez sourire à mes accens,

[1] Ces vers ont été recueillis pour la première fois dans l'édition de Caen, 1823. Ils sont tirés du recueil palinodique de cette ville, année 1758.

[2] Malfilâtre, apposant sa signature au bas de cette pièce, prend le titre d'étudiant en droit, qu'il avait déjà pris l'année précédente.
(*Note de l'édition de Caen*, 1823.)

Ne refusez pas un encens
Que la vérité donne aux sages ;
Soutiens d'un peuple qui vous aime[1],
Vous qui, par un heureux lien,
L'un et l'autre savez réunir en vous-même
Le grand homme et le citoyen.

Qu'il est beau de vous voir, magistrats respectables,
Marquer ici la place des rivaux,
Et dans le sein des arts aimables
Vous délasser de vos travaux !
Tel le roi des oiseaux, des voûtes immortelles
Quitte les superbes lambris,
Et vient, en abaissant ses ailes,
Reposer sur des prés fleuris.

[1] Cette faute bien grossière, deux rimes féminines différentes rapprochées, se trouve dans l'édition de Caen, 1823, où cette pièce fut imprimée pour la première fois. Nous doutons qu'il faille l'attribuer à Malfilâtre, surtout dans un ouvrage fini, où rien ne sent la négligence. L'éditeur aura sans doute passé ici un vers masculin. Nous sommes fâchés de n'avoir pas eu la faculté de recourir aux Recueils palinodiques de Caen, d'où ces vers sont extraits.

# ÉPITRE[1]

## A SOPHIE ARNOULD[2].

Qu'un sot oisif partout raconte
Ce qu'il inventa sur mon compte,
Un autre sot croira le cas.
A tous ces bruits sans vraisemblance

[1] Cette épître, dont M. Desfontaines, ami de notre poète, a conservé l'original, a été communiquée à M. Gautier, qui l'a insérée dans son édition. Elle est d'autant plus précieuse qu'elle fait connaître le talent de Malfilâtre pour la poésie légère. Combien nous devons regretter la perte des nombreuses pièces fugitives qu'il avait, dit-on, laissé échapper de sa plume.

[1] Arnould (Sophie), première actrice de l'Opéra, née à Paris en 1744. Elle débuta le 15 décembre 1757, et fut accueillie par des applaudissemens unanimes qu'elle mérita jusqu'à sa retraite, arrivée en 1778. Sa belle voix, qu'elle savait conduire avec art, allait à l'âme du spectateur; la sensibilité qui animait son jeu tirait des larmes de tous les yeux; sa beauté lui gagnait tous les cœurs. On n'oubliera jamais avec quel talent remarquable elle remplissait les rôles de *Thélaire* dans *Castor et Pollux*, d'*Iphigénie en Aulide*, et le brillant succès qu'obtint le premier de ces deux ouvrages, lui est dû autant qu'à la musique de Rameau et aux vers de Bernard. Elle mourut en 1803. Cette femme célèbre, dont l'esprit suppléait au défaut d'éduca-

L'homme éclairé, l'homme qui pense,
Assurément ne croira pas;
Mais quoiqu'un sage les méprise,
Un faux dévot y donne cours,
La malice les autorise,
Et le peuple les croit toujours.
Le bigot sait l'art de médire,
Mais la bigote est cent fois pire,
Et l'œil élevé vers le ciel,
Elle offre à Dieu, d'un œil tranquille,
Un cœur impur, nourri du fiel
Qu'en secret sa bouche distille.
A ces traits te reconnais-tu,
Noire béate, âme hypocrite,
Singe et bourreau de la vertu,
Dont l'éclat te brûle et t'irrite,
Ennemi caché du mérite,
Et de ses habits revêtu?

Mais pardonnez si je m'emporte

tion, est connue par ses saillies originales, empreintes trop souvent du cynisme des coulisses. Les bornes et la nature d'une note nous défendent de rapporter les plus ingénieuses. Un homme de qualité qui se piquait de légèreté, étant son amant en titre, la surprit en tête à tête avec un chevalier de Malte, et lui adressa de violens reproches; «Votre procédé est injuste, dit-elle à son amant, Monsieur accomplit son vœu de chevalier de Malte, il fait la guerre aux infidèles.» On sait qu'au commencement de la révolution, elle acheta un presbytère de campagne pour s'y retirer, et fit écrire sur la porte : *Ite, missa est.* Ses bons mots, dont la délicatesse n'est pas le caractère, sont épars dans nos recueils d'anecdotes. On lui a sans doute prêté bien des réparties qui ne sont jamais sorties de sa bouche.

En faisant ici son procès.
De la fureur qui me transporte,
Au lieu de suivre les accès,
En badinant, j'aurais dû peindre
Cet œil saintement entr'ouvert,
Ce zèle inquiet qu'on sait feindre
Sur un front de rides couvert,
Lorsqu'à l'ombre de cette feinte,
On veut, en charitable sainte,
Déchirer quelqu'un qui déplaît,
Et, sans bruit, vous porter atteinte;
Et le tout pour votre intérêt.
En riant, j'aurais dû décrire....
Mais que dis-je? et pourrait-on rire
En décrivant tant de noirceurs?
D'épouvante alors je recule:
Je plaisante du ridicule;
Mais le vice me fait horreur.
A l'aspect d'un monstre en fureur,
De ma muse vive et légère
La gaîté se change en frayeur,
Une jeune nymphe aurait peur
De badiner avec Mégère.

Toutefois, j'en veux convenir,
De ces objets hideux et sombres
Qui dans l'esprit jettent des ombres,
J'ai tort de vous entretenir.
Est-ce bien à vous que j'envoie

La trace de ces noirs crayons ?
Vous êtes faite pour la joie,
Et moi j'en éteins les rayons.
Mais cette faute est réparable.
S'il vous faut des traits gracieux,
Je connais un objet aimable
Que vous trouverez agréable,
Puisqu'il enchante tous les yeux.
Un jour j'en tracerai l'image ;
Vous y verrez naître les ris ;
L'enjoûment viendra sur l'ouvrage
Répandre un brillant coloris ;
Vous verrez un air de déesse
Qui commande, par sa noblesse,
Le respect, mais sans le vouloir ;
Qui, cependant, vous intéresse
Et vous touche sans le savoir.

Alors, Sophie, alors peut-être
Vous pourrez, sans le reconnaître
Admirer ce portrait charmant;
Vous l'aimerez comme je l'aime,
Et vous vous aimerez vous-même :
Jadis Narcisse en fit autant [1].

[1] Nous sommes tentés de croire, d'après ce vers, que Malfilâtre travaillait à son poème de Narcisse, ou du moins qu'il avait le projet de l'entreprendre lorsqu'il écrivit cette épître. Il aurait donc connu Sophie Arnould en 1766 ou 1767. Nous ne savons pas quels rapports d'intimité existaient entre cette actrice et lui; le ton poli et réservé

De nos pieuses cantharides
Laissez donc les essaims nombreux,
Et de tous ces êtres stupides,
Les cœurs faux, les coups ténébreux;
Dans le tableau de ces femelles
Tout nous présente des dégoûts,
Je n'ai que des cyprès pour elles,
Je n'ai que des roses pour vous.

de cette pièce n'annonce pas que leur liaison fût bien étroite. Nous ne pouvons former là dessus que des conjectures bien vagues.

# TRADUCTIONS

ET

# IMITATIONS.

# IMITATION

DU COMMENCEMENT

## DES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE[1].

---

Je chante ce héros, dont l'œil de la sagesse
Au milieu des écueils éclaira la jeunesse;

[1] Ce fragment se trouve dans les *Considérations sur le poème épique* ou *Analyse raisonnée du traité du P. le Bossu sur cette matière*, qui fait partie du *Génie de Virgile*, publié en 1810 par M. Miger. Malfilâtre a donné cette imitation du Télémaque pour complaire au P. Le Bossu, qui veut absolument qu'une invocation dans les formes soit une partie essentielle de l'épopée, parce que Homère et Virgile ne manquent pas d'invoquer leur muse en commençant un poème. « Ceux qui regardent Télémaque comme un poème épique, dit notre poète, charmé de pouvoir faire l'éloge de son auteur favori, ne sont pas aussi difficiles que le P. Le Bossu, et ils lui donnent sans façon ce beau titre, quoiqu'on n'y trouve aucune espèce d'invocation, ni même de proposition. Je me rangerais volontiers de leur côté, si je n'étais retenu que par cette minutie. La proposition s'y trouve d'ailleurs dans la bouche de Télémaque, lorsqu'il dit à Calypso : *O vous, qui que vous soyez, mortelle ou déesse (quoiqu'à vous voir, on ne puisse vous prendre que pour une divinité), seriez-vous insensible au malheur d'un*

Qui de vingt nations vit les mœurs et les lois [1],

*fils qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers? Quel est donc votre père que vous cherchez? reprit la déesse. Il se nomme Ulysse, dit Télémaque, c'est un des rois qui,* etc..... *Je cours toutes les mers avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il est..... Si vous savez, ô déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.* L'auteur, dans son récit, avait déjà dit que Calypso avait compris que l'un des deux hommes qui avaient échoué auprès de son île était Télémaque; mais que, *quoique les dieux surpassent de loin en connaissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui était cet homme vénérable dont Télémaque était accompagné. C'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît; et Minerve, qui accompagnait Télémaque sous la figure de Mentor, ne voulait pas être connue de Calypso.*

« Rien de si adroit que cette exposition du sujet faite en action. Si le P. Le Bossu l'eût trouvée dans Homère, il nous aurait dit : *La proposition se trouve quelquefois dans l'invocation, comme on le voit dans l'*Odyssée *et dans l'*Iliade; *quelquefois elle en est séparée; de sorte que la proposition se trouve la première, et l'invocation ensuite : Virgile est mon garant dans l'*Enéide. *On peut, au reste, se passer d'invocation, comme dans le Télémaque, poème composé aussi par Homère; et, quant à la proposition, la mettre en forme d'exposition, faite en partie par le poète, et en partie par le héros, ainsi qu'il paraît par le même poème.* Il aurait, d'après cet exemple, multiplié les règles; mais comme, par malheur, le Télémaque est un ouvrage moderne, on n'en peut rien conclure qui ait force de loi, quand même il aurait toutes les parties qui constituent un poème : s'il les avait cependant, et qu'il ne tînt qu'à une proposition et une invocation pour qu'il eût toutes les qualités que demande le poème épique, il serait aisé de satisfaire le P. Le Bossu, et de commencer ainsi :

Je chante ce héros, dont l'œil de la sagesse
Au milieu des écueils éclaira la jeunesse.....

[1] Malfilâtre, en ajoutant une invocation et une proposition au Té-

Et par ses malheurs même apprit l'art des grands rois [1].
Toi, génie éternel, qui dirigeais sa route,
Inspire-moi, du haut de la céleste voûte,
Ou descends dans mon sein pour animer mes chants;
Les accens de ma voix en seront plus touchans.
La vertu, dont le joug paraissait trop austère,
A l'homme, dans mes vers, sera sûre de plaire:
Pour la faire goûter on doit l'aimer d'abord [2],
Et l'esprit parle mieux quand le cœur est d'accord.

Ulysse était parti. Calypso consternée [3]
Au plus tendres regrets était abandonnée;

lémaque, imite le début simple et modeste qu'Horace donne pour modèle :

> Dic mihi, musa, virum.....
> Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
>
> ARS POETICA.

[1] Ce vers a quelque analogie avec celui-ci :

> Qui par ses malheurs même apprit à gouverner.
>
> VOLTAIRE, *Henriade*, chant I.

[2] On se rappelle les deux vers de l'*Art poétique* de Boileau, dont le poète suit ici le précepte :

> Aimez donc la vertu, que toujours vos écrits
> Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

[3] Avant que ce fragment fût connu, un des amis de Malfilâtre as-

Elle avait en horreur la lumière des cieux,
Et demandait la mort comme un bienfait des dieux.
Inutiles souhaits! la mort fuyait loin d'elle,
Et pour combler ses maux, elle était immortelle.
Les échos étonnés se taisaient dans les bois,
Et ne répondaient plus aux doux sons de sa voix:
Seulement, au milieu d'un silence farouche,
Le nom d'Ulysse encore échappait de sa bouche.
Témoins de ses chagrins, mais sans la consoler,
Ses nymphes la servaient et n'osaient lui parler.
Seule, elle allait souvent porter sa rêverie,
Sur le gazon naissant de son île fleurie;
Mais, loin de modérer le trouble de son cœur,
Ces beaux lieux ne faisaient qu'irriter sa douleur,
Et lui parlant toujours de son amant volage,
De ses plaisirs passés lui rappelaient l'image.
Immobile souvent sur ses rochers déserts,
Elle arrosait de pleurs le rivage des mers.
Là, des eaux tristement parcourant la surface,
Ses avides regards cherchaient encor la trace
De ce vaisseau jaloux, qui, fuyant sur les flots,
Pour jamais à ses yeux enleva son héros.

Soudain elle aperçut sur les plaines profondes

surait que la traduction en vers du Télémaque, qu'il avait entreprise, commençait par ces deux vers :

Ulysse était parti; Calypso gémissante
Se livrait aux transports de sa douleur naissante.

Les débris d'un navire abîmé dans les ondes,
Un gouvernail, un mât, des cordages flottans....

Cependant, sur le sable, au loin dans l'étendue,
Deux hommes différens s'offrirent à sa vue;
L'un marchait à pas lents, et semblait déjà vieux;
L'autre jeune, brillant, semblable aux demi-dieux.

# TRADUCTION LIBRE

## DU DÉBUT

## DE L'ANTI-LUCRÈCE

Poème du cardinal de Polignac[1].

---

Je forme un grand projet, je vais parler de Dieu.
Quel être, Quintius, dans ce vaste univers,
Quel être est comparable à cet Etre suprême,
Par qui seul tout existe, et qui vit par lui-même ?

[1] Polignac (Melchior de) d'une des plus anciennes famille du Languedoc, était né au Puy-en-Velais, le 11 octobre 1661. Son mérite littéraire a fait oublier les talens politiques qu'il montra dans plusieurs importantes négociations. Il reçut à Paris une brillante éducation, et il accompagna le cardinal de Bouillon à Rome, où il déploya son habileté dans les affaires dont il fut chargé. A son retour en France, Louis XIV, qui venait de lui donner une longue audience,

Quel objet est plus noble, et peut mériter mieux
D'un esprit élevé les efforts curieux?
Mais quel projet hardi pour un faible mortel
D'embrasser dans ses vers, l'Infini, l'Eternel?
L'auteur de ce grand tout qui ne le peut comprendre?
La nature l'annonce à qui la veut entendre;
Les œuvres de ce Dieu sont des traits de clarté
Qui percent à demi sa sainte obscurité;

dit à ses courtisans : Je viens d'entretenir un homme, et un jeune homme, qui m'a toujours contredit et qui m'a toujours plu. L'abbé de Polignac fut envoyé en Pologne comme ambassadeur; mais n'ayant pas réussi à faire élire le prince de Conti roi de ce royaume, il fut exilé dans son abbaye de Bonport. Rappelé à la cour, le roi, qui l'estimait, le nomma plénipotentiaire en Hollande; il parut bientôt après avec le même titre aux conférences d'Utrecht. Les services qu'il rendit à la France furent récompensés par le chapeau de cardinal. Il obtint l'archevêché d'Auch en 1726, et mourut à Paris en 1741. Ce prélat, poète et philosophe, était membre de l'Académie française et des Académies des sciences et des belles-lettres. La crosse de l'archevêché n'avait pas aveuglé son esprit éclairé, qui partageait en secret les opinions sages et nouvelles qu'on commençait à opposer au fanatisme et à la superstition. Ses poésies latines, que le siècle d'Auguste n'eût pas désavouées, attestent encore que la langue de Virgile peut être encore maniée avec succès. Son poème de l'*Anti-Lucrèce*, qui repose sur une base fausse, puisqu'il réfute des erreurs que Lucrèce n'a jamais avancées, le matérialisme, est long et ennuyeux. Les principes de la philosophie de Descartes, qu'il habille souvent en beaux vers, sont des sophismes aussi incertains que ceux d'Epicure. M. de Bougainville a traduit ce fatras théologique que personne ne lit aujourd'hui. Nous avions découvert dans le *Mercure de France*, années 1766 et 1767, des fragmens d'une traduction en vers de ce poème sans nom d'auteur. Nous avons cru un instant que Malfilâtre avait pu traduire les passages les plus remarquables de l'Anti-Lucrèce, dont il connaissait les beautés; mais la lecture de ces plates et incorrectes imitations nous a convaincu qu'il n'en était pas l'auteur.

Tel que l'astre du jour, nos regards le découvrent
Dans le nuage épais que ses rayons entr'ouvrent.

De là, chez les humains, ces systèmes divers
Sur l'agent inconnu qui règle l'univers.
D'un aveugle destin ce monde est-il l'ouvrage?
Est-il celui d'un maître intelligent et sage?
Les uns veulent douter, et détournent les yeux
Loin du jour importun qu'il répand autour d'eux.
D'un juge, dont sans cesse ils craignent la puissance,
Ils voudraient par le doute abolir l'existence;
Les autres, d'Épicure, insensés partisans,
Adoptent sur sa foi ses dogmes séduisans;
Esclaves révoltés brisent enfin leurs chaînes,
Et du monde au hasard abandonnent les rênes.

C'est eux, c'est Épicure et ses fiers sectateurs,
Dont je veux renverser les dogmes imposteurs:
De cette ligue impie écrasons ce qui reste;
Mais surtout foudroyons leur poète funeste,
Ce dieu de l'athéisme, Encelade orgueilleux,
Qui montait en vainqueur sur le trône des dieux.

Et vous, Muses.... que dis-je? ô sagesse profonde!
Source du vrai, lumière ineffable et féconde!
Viens, prête-moi ta force et combats avec moi.
Pour ta cause, grand Dieu, je n'implore que toi.
Toi seul tu peux remplir, ô mer inépuisable,
Ce désir naturel d'un âme insatiable,

Ce désir d'embrasser la pure vérité,
Mouvement éternel d'un cœur illimité [1].

[1] On lit ce beau morceau dans les *Considérations sur le poème épique*, tome 3 du *Génie de Virgile*, page 78. Ce long commentaire du long traité du P. Le Bossu *sur le poème épique*, renferme pourtant des réflexions justes et des aperçus ingénieux, noyés au milieu d'inutiles discussions. Malfilâtre combat ici le sentiment du pieux savant qui, ne connaissant que son Homère, son Virgile et son bréviaire, avance qu'un poète ne peut omettre l'invocation dans une épopée parce qu'*il doit à ses lecteurs cet exemple d'une piété et d'une vénération qui est le fondement de toute morale.* « L'exemple de Lucrèce, dit Malfilâtre, prouve contre le P. Le Bossu. Si ce poète a invoqué les Muses et Vénus, ce n'était assurément pas qu'il regardât cette invocation comme nécessaire, il ne voulait pas donner à ses lecteurs un exemple de piété et de religion, puisqu'il prétend, au contraire, détruire tout culte rendu aux dieux. Ce sont donc des personnages allégoriques auxquels il s'adresse : les Muses sont l'esprit poétique, Vénus n'est rien autre chose que la nature ou la volupté; il lui donne un corps fantastique, et la dépeint avec les couleurs les plus brillantes de la poésie, bien sûr que personne ne la regardera comme une véritable déesse. Or, c'est de là même que je puis conclure que l'invocation n'est d'aucune nécessité, puisqu'il est fort indifférent d'invoquer ou de n'invoquer pas des dieux dont on serait bien fâché que l'existence fût regardée comme réelle. Tous les jours nous prions les Muses de nous inspirer; c'est une façon de parler, c'est un vieil usage auquel se conforment ceux qui le jugent à propos. M. de Voltaire, dans sa *Henriade*, appelle à son secours la *Vérité*, autre personnage allégorique; mais était-il forcé de le faire? Quand on va chanter quelque grande action, et que les divinités y jouent un grand rôle, si on les invoque, ce n'est tout au plus que par une raison de convenance.

« L'auteur de l'*Anti-Lucrèce* invoque Dieu lui-même, parce qu'il chante Dieu et ses ouvrages. Je rends en français, avec ma liberté ordinaire, le début de ce beau poème. »

# IMITATION[1]

## Du Psaume 136 : *Super flumina Babylonis.*

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des pleurs.

[1] Malfilâtre, encouragé par l'accueil favorable qu'avait reçu son ode du *Soleil fixe au milieu des planètes*, insérée dans le *Mercure de France*, envoya à Marmontel, rédacteur de ce journal, cette belle paraphrase de l'admirable psaume de David. Elle est imprimée dans le *Mercure*, tome 2 du mois de juillet 1758. M. Auger la recueillit dans son édition de Malfilâtre, 1805, Paris. Cette pièce, où les beautés de l'original se retrouvent, est supérieure à toutes les autres imitations qu'on en a faites. Marot seul en a donné une traduction fidèle à laquelle le style naïf du seizième siècle ajoute ses charmes. La première strophe respire la mélancolie qui convient au sujet.

Estans assis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions mélancoliques,
Nous souvenans du pays de Syon
Et au milieu de l'habitation
Où de regret tant de pleurs espandismes,
Aux saules verts nos harpes nous pendismes.

On regrette que ces sublimes inspirations du roi-prophète soient entre-

Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

Chantez, disaient-ils, vos cantiques;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire, admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage [1],
Du temple du Seigneur les cantiques touchans?

O cité sainte! ô ma patrie!
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé;

mêlées d'odieuses pensées qui prennent leur source dans un caractère féroce et sanguinaire, cet esprit de vengeance et de haine qui animait les Juifs contre toutes les nations. N'est-on pas révolté en l'entendant demander à Dieu la ruine de ses ennemis, et s'écrier : *Heureux qui écrasera tes enfans sur la pierre!*

[1] Cette pièce est imprimée dans le *Mercure* avec quelques légères différences. C'est sans doute par une faute d'impression qu'on lit dans la seconde strophe *Guitares* au lieu de *Cithares*. On s'étonne que Marmontel ait laissé passer une erreur aussi choquante. Le vers que nous remarquons ici n'est pas tout à fait semblable dans le Mercure :

Comment *chanterions-nous*, dans un climat sauvage....

Que ma main tout à coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais;
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais!

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphans[1],
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race,
Criaient-ils aux vainqueurs, de carnage fumans;
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers!
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourmens que nous avons soufferts!

Objet des vengeances célestes[2],

[1] Seigneur, où par leur joie et leurs *ris* triomphans.....

Voilà comme ce vers est rapporté dans le *Mercure de France*. Il est probable que le manuscrit portait *cris*, qui paraît mieux ici.

[2] Le *Mercure de France* met ce vers autrement :

*Jouets* des vengeances célestes.

Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés.

# TRADUCTION DE L'ODE II

## DU QUATRIÈME LIVRE D'HORACE [1].

## A JULES ANTOINE.

Jaloux du vol sublime où s'élève Pindare,
Quiconque à son exemple ose fendre les airs,
De sa chute fameuse, ira, nouvel Icare,
Épouvanter les mers.

Semblable à ce torrent, qui voit grossir son onde
Des tributs par l'hiver apportés sur ses bords,
Pindare, à flots pressés, de sa verve féconde
Epanche les trésors.

[1] M. Gautier, nouvel éditeur des *Poésies de Malfilâtre*, s'est enrichi de cette pièce, qu'il nous apprend, dans une note, avoir été publiée en 1814, sans désigner la source où il l'a puisée. La traduction de cette ode est bien supérieure à toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour.

Aux lauriers d'Apollon sa muse doit prétendre,
Soit que, d'accords nouveaux favorisant le choix,
Un Dithyrambe heureux sur son luth fasse entendre
Des sons exempts de lois;

Soit qu'il chante les Dieux ou les rois de leur race,
Par qui de la Chimère ont expiré les feux,
Qui du Centaure altier surent punir l'audace
Et les perfides jeux :

Soit qu'aux nobles exploits d'un vainqueur indomptable,
Que la palme olympique égale aux immortels,
Il consacre ses vers, monument plus durable
Qu'un temple et des autels.

Quelquefois aux douleurs d'une épouse plaintive,
Prêtant de ses accords le charme gracieux,
Il arrache un héros à l'infernale rive,
Et le conduit aux cieux.

Au vaste sein des airs une immortelle haleine,
Du cygne de Dircé seconde le transport;
Pour moi, comme l'abeille, à caresser la plaine
Je borne mon essor.

Comme elle, de Tibur dépouillant les rivages,
Parcourant les bosquets, les vallons écartés,
A force de travail, j'assure à mes ouvrages
Quelques faibles beautés.

Tu sauras de César mieux célébrer la gloire,
Quand, d'un juste laurier par nos mains couronné,
Il traînera dans Rome à son char de victoire,
Le Sicambre enchaîné.

Tu diras les exploits, tu diras le courage
De ce prince, des Dieux le plus rare bienfait,
Le plus beau de leurs dons, quand l'or du premier âge
Ici bas renaîtrait.

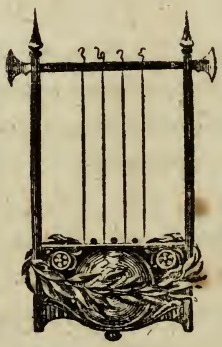
Tu chanteras les jeux, les fêtes, les spectacles,
De retour avec lui dans nos murs fortunés,
Et du barreau muet les ténébreux oracles
Au repos condamnés.

Alors, peut-être alors de son charme étonnée,
Ma voix à tes concerts osera prendre part :
O le beau jour ! dirai-je ; ô l'heureuse journée
Qui ramène César !

Je verrai s'avancer la pompe redoutable
Aux cris d'un peuple entier je mêlerai mes cris,
Et l'encens fumera sur l'autel équitable
De nos Dieux attendris.

Dix taureaux immolés, dix superbes génisses
Du serment que tu fis dégageront les nœuds ;
Conformes à mon sort, de moindres sacrifices
Acquitteront mes vœux.

D'un veau, qu'appelle encor sa mère gémissante,
Et dont le jeune front est orné d'un croissant,
Pour honorer ce jour, ma main reconnaissante
Fera couler le sang.



# EXTRAITS

DU

# GÉNIE DE VIRGILE.

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR

Le Génie de Virgile a été publié par M. Miger en 1810. Cet ouvrage posthume de Malfilatre resta long-temps entre les mains de Lacombe, libraire, qui en avait acquis la propriété; on voit par une note de la préface des éditeurs du poème de Narcisse, 1768, que ce libraire se proposait de le mettre au jour. Nous ignorons quels motifs l'ont déterminé à cacher si long-temps au public le travail de Malfilatre, dont on ne connaissait que quelques passages, insérés dans les *Observations critiques* de Clément et le journal de Palissot. Après la mort de Lacombe, arrivée en 1805, M. Auger réunit des fragmens en vers du *Génie de Virgile*, à la nouvelle édition de Malfilatre, qui parut sous ses auspices, la même année. *Un de nos poètes les plus dignes*

*d'associer leur talent à celui de Malfilâtre*, dit M. Miger dans sa notice, *s'était chargé de mettre en ordre et de publier* le *Génie de Virgile* ou plutôt l'esquisse de cet ouvrage, dont les manuscrits lui avaient été confiés ; *mais de hautes fonctions* l'obligèrent de l'abandonner. M. Miger, homme de lettres érudit et laborieux, mit tous ses soins à rendre ce dernier devoir à la mémoire d'un poète dont l'héritage appartenait à la postérité. Nous lui devons des éloges et de la reconnaissance pour la manière dont il s'est acquitté de cette tâche *délicate et difficile.* Le *Génie de Virgile* cependant, quoique digne d'estime sous plus d'un rapport, n'a pas rempli, à son apparition, les espérances que le nom de l'auteur avait fait naître.

L'idée de traduire Virgile, partie en prose, partie en vers, *n'est pas d'un profond littérateur,* comme le pense M. Miger; d'ailleurs est-il certain que Malfilatre ait adopté un plan si contraire à la poésie dont il possédait tous les secrets ; il est vrai que le discours préliminaire annonce positivement ce dessein ; mais n'est-il pas probable que la nécessité de se procurer promptement quelques secours pécuniaires, l'ait décidé à ajourner la traduction complète en vers qu'il avait commencée, et à suivre un mode de travail beaucoup plus rapide et offrant moins de difficultés. Les citations de tous genres qui forment

plus de la moitié des quatre volumes attestent assez que l'intention de MALFILATRE, était d'augmenter à peu de frais un ouvrage dont chaque cahier lui rapportait une modique somme. Si MALFILATRE a employé la prose comme un auxiliaire utile qui sert à amener et à lier ensemble les beaux morceaux propres à faire connaître le *Génie de Virgile* et auxquels il devait prêter les charmes de notre poésie, pourquoi a-t-il répandu une si grande quantité de vers blancs, pourquoi a-t-il versifié des morceaux assez médiocres, tandis que les plus admirables inspirations de Virgile ont perdu leurs beautés dans une prose faible et sans couleur? *Un poète ne doit être traduit qu'en vers*; c'est un aveu qui échappe à notre auteur dans son *Génie de Virgile*, que la faim l'a forcé d'entreprendre. Si la mort ne l'eût pas enlevé au milieu de ses travaux, il eût disputé peut-être avec avantage à Delille la gloire de reproduire Virgile en vers français; notre opinion est confirmée par le témoignage des amis de MALFILATRE et surtout par la lecture du *Génie de Virgile.*

Les vers qui y sont dispersés peuvent souvent entrer en comparaison avec le poète latin, et l'emportent sur les autres traductions. Toutes les images sont fidèlement conservées; MALFILATRE s'est emparé des couleurs riches et variées de Virgile; on ne

voit pas qu'il ait cherché à imiter la concision du latin; le génie des deux langues n'étant pas le même, il n'a pas cru qu'il fût nécessaire qu'une traduction opposât un nombre égal de vers à l'original. Nous parlons seulement des plus longs morceaux qui peuvent passer pour entièrement achevés, tels que tous les vers qui se trouvent dans le premier livre des Géorgiques. On doit regarder les vers imparfaits et les vers blancs que l'on rencontre dans le cours de l'ouvrage, comme le premier jet de l'inspiration. Les vers blancs qu'il eût fait disparaître, s'il eût vécu plus long-temps, nous apprennent sa manière de composer. Nous présumons, d'après des fragmens dont quelques vers seulement demandent une rime, que notre poète écrivait ses vers tels qu'ils coulaient de sa veine facile, attendant que le feu de la composition fût refroidi, pour les remettre sur le métier et les polir à loisir. La prose, toujours correcte, ne porte pas le cachet du poète. Virgile y paraît froid et languissant. La traduction des Eglogues, que l'éditeur a soigneusement retouchée, a pourtant la simplicité et les grâces qui conviennent au genre; celle des Géorgiques n'offre qu'une analyse assez ennuyeuse; l'Énéïde dont la prose, au dire de M. Miger, était achevée, à l'exception d'un grand nombre de morceaux que Malfilatre comptait traduire en vers, est loin de présenter un ensemble satisfaisant.

C'est là surtout que le poète avait besoin de tous ses moyens pour lutter avec le chef-d'œuvre de l'antiquité. M. Miger croit-il avoir fait beaucoup pour la gloire de MALFILATRE, en jetant au milieu d'une prose pâle et commune, les meilleurs morceaux des différens traducteurs de Virgile. Au résultat, le *Génie de Virgile*, qui ferait beaucoup d'honneur à tout autre écrivain, ne peut rien ajouter à la réputation de MALFILATRE.

Le *discours préliminaire*, dégagé d'une multitude de citations inutiles, prouve que MALFILATRE ne réussissait pas moins en prose qu'en vers. Un style irréprochable, les aperçus ingénieux qui y sont renfermés, nous ont décidé à l'admettre dans cette édition. Il donnera une haute opinion du goût de MALFILATRE. La dissertation intitulée, *Considérations sur le poéme épique*, où l'on a délayé le long traité du P. Lebossu, sur cette matière, est intéressante, en ce qu'elle nous fait foi que MALFILATRE s'occupait d'une épopée sur la découverte de l'Amérique, et d'une imitation du Télémaque en vers français. Ce morceau, où sont noyées des observations pleines de finesse et d'originalité, annonce les excellens principes de l'auteur, en littérature. Nous porterons à peu près le même jugement à l'égard des *réflexions* sur les Bucoliques et les Géorgiques ; il répète, il est vrai, ce qui avait été dit souvent avant lui ; mais

il sait donner une physionomie neuve à ses remarques, exprimées avec élégance. Les notes des Eglogues sont les seules qui aient été terminées; M. Miger s'est appliqué à y suppléer. Il a en quelque sorte associé son nom à celui de MALFILATRE, par les peines que lui a coûtées la publication de cet ouvrage, dont il a fallu rassembler les lambeaux. Il s'est enrichi d'une foule de fragmens inédits, traduits de Virgile par divers auteurs, qui ne sont point un des moindres ornemens de ses énormes volumes. Peut-être n'a-t-il pas déclaré toute la part qu'il a prise à cette traduction. Enfin il est parvenu à faire du *Génie de Virgile*, un livre plus utile que remarquable: il a atteint le but que se proposait MALFILATRE.

# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.

Jusqu'ici on nous a donné l'*esprit* de différens auteurs[1]. Qu'entend-on par ce titre? que signifie le mot *esprit* dans le sens des compilateurs? Est-ce le genre d'*esprit* de tel ou tel auteur, sa qualité particulière et distinctive, sa force, sa délicatesse, sa beauté, en un mot tout ce qui lui est propre, tout ce qui le constitue ou le différencie? En ce cas, j'ose dire que tous les ouvrages de cette espèce sont mal faits, puisqu'ils ne remplissent pas leur titre. L'*esprit* d'un écrivain est-il plutôt une collection de ses pensées choisies, comme on appelle *esprit*, en chimie, l'extrait des parties les plus subtiles d'un corps?

[1] « L'abbé de Laporte, dit La Harpe dans sa *Correspondance*, est un des premiers qui aient imaginé ces compilations de toute espèce qui ont mis toute notre librairie en dictionnaires, en *esprits* et en extraits. » C'est ce fripier de la littérature qui disait : *Il n'est pas nécessaire de faire des livres, il suffit d'imprimer.* Il imprima l'*Esprit de Fontenelle* et l'*Esprit de Marivaux*, et une foule d'autres *esprits* qui n'avaient pas le sens commun.

Telle est, à ce qu'il me semble, l'idée qu'on attache communément à ce terme dans cette occasion. On me permettra de faire là dessus quelques réflexions qui ne seront peut-être pas inutiles.

Tout le monde n'a pas dans sa bibliothèque tous les bons livres ; on a voulu y suppléer en donnant au public ce que les livres ont de meilleur. Ce projet est sensé ; on ne s'est trompé que dans l'exécution. On a cru qu'un auteur n'avait rien d'excellent que ses pensées, et on les a extraites. Je suppose que les pensées d'un auteur soient, en effet, tout ce qu'on doit chercher dans ses écrits (ce qui n'est pas toujours vrai, comme nous le dirons), est-on bien sûr, en les détachant, de les présenter telles qu'elles sont, et avec fidélité? Qu'on y prenne garde : souvent, en rapportant les termes du texte, on ne parvient pas pour cela à rendre le sens qu'ils renferment. C'est que le vrai sens d'une proposition dépend, généralement parlant, de ce qui la précède. C'est là ce qui le fixe et le détermine, surtout si l'ouvrage est bien fait, bien suivi, bien enchaîné. Telle proposition qui, dans l'auteur même, n'avait qu'une certaine étendue, devient générale, et par conséquent fausse et hasardée, lorsque vous la tirez de sa place : vous faites donc, au moins quelquefois, dire et penser à un auteur ce qu'il n'a ni dit ni pensé. Tout le monde sait assez les dangereuses suites qu'entraîne souvent un pareil procédé, surtout en certaines matières.

Mais je veux qu'on puisse venir à bout, dans un *esprit* de cette nature, de ne jamais altérer le sens de l'au-

teur qu'on extrait, et de lui donner toute son étendue; on ne peut du moins éviter un inconvénient inséparable de cette méthode, c'est l'ennui. Le plus intrépide lecteur aura-t-il assez de courage pour parcourir attentivement deux cents, quatre cents pages de pensées, un catalogue, un registre de maximes? Est-il une tâche plus pénible qu'une telle lecture, pour le penseur le plus infatigable et le plus déterminé? Quoi! dans le même recueil je trouverai deux cents réflexions politiques pendues bout à bout, après cent soixante sentences morales! de là je me perdrai dans un abîme de métaphysique rédigée par versets et par numéros! Nulle transition ne me conduira d'une idée à une autre, et, dans cette région sèche et aride, mes yeux ne pourront se reposer sur aucun objet agréable! J'aurai toutes les pensées de Montaigne, par exemple, mais je n'aurai devant les yeux ni son style, ni ses grâces naïves, ni ses tours charmans, qui font, selon moi, la plus précieuse partie de cet auteur inimitable!

Je ne parle cependant ici que des écrivains philosophes; mais que sera-ce si on veut donner l'*esprit* des poètes? Se peut-il que je croie sérieusement avoir l'*esprit* de M. de Voltaire, lorsque je ne lis qu'un recueil de maximes extraites de ses œuvres poétiques? Ce qui me flattait dans la *Henriade* ou dans quelqu'autre de ses poèmes, devient sec et insipide lorsqu'il est séparé. La bonté intrinsèque de ces pensées est la même, sans doute; mais l'agrément n'est plus le même. Ce sont les parties différentes d'un beau corps, qui, étant réunies

et bien proportionnées, faisaient un *tout* harmonieux et riant à la vue; mais qui, une fois séparées par la dissection, ne se prêtent plus un éclat et des grâces réciproques. Ces membres épars languissent désormais sans âme et sans vie. Et puis, quelle idée de donner l'*esprit* d'un poète, c'est-à-dire ses pensées! Ne semblerait-il pas que la poésie serait devenue une espèce de raisonneuse, et n'aurait plus d'autre occupation que celle de penser; en un mot, qu'elle aurait pris la place de la philosophie? Faut-il donc que nous prenions ainsi Vénus pour Minerve? La poésie ne doit pas être sans raison, je le sais; mais aussi ne la chargeons pas du soin importun d'enseigner la morale et la politique, lorsqu'elle doit plutôt s'occuper du soin de plaire et d'amuser l'imagination.

Il se trouve, sans doute, dans nos meilleurs poètes d'excellentes maximes; mais il faut les y laisser, c'est le seul moyen de les faire lire; et ceux des poètes qui ambitionneront un grand nombre de lecteurs, ne doivent pas même accumuler sentences sur sentences. D'ailleurs, c'est une entreprise bizarre que de donner en français l'esprit d'un poète français; c'est supposer qu'on ne le lit point, ou que le lecteur n'est pas en état de puiser dans ses ouvrages ce qu'il y a de plus exquis. C'est pour les étrangers ou pour les anciens que nous devons prendre cette peine, afin que leurs beautés ne soient pas perdues pour notre nation.

Le premier qui nous a donné l'exemple de transporter chez nous ces sortes de productions d'un autre temps

ou d'un autre climat, est le P. Brumoy [1], jésuite, si célèbre par son *Théâtre des Grecs*. C'est assurément le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. L'auteur a pensé, avec raison, qu'il ne pouvait traduire en en-

[1] Brumoy (Pierre), né à Rouen en 1688, est un des hommes les plus remarquables que les jésuites aient vu sortir de leur sein. Il commença ses études à Paris avec le désir d'entrer dans les ordres ecclésiastiques, et il fut reçu dans la compagnie de Jésus, à Caen, où il avait suivi avec distinction les cours de théologie. Il professa plusieurs années la réthorique en province, et fut appelé à Paris pour faire une éducation particulière. Son goût s'était formé; il avait rassemblé de nombreuses connaissances. Il se fit connaître en travaillant au journal de Trévoux. Mais il fut bientôt forcé de quitter Paris à l'occasion de l'affaire de l'histoire de Tamerlan, par le P. Margat, dont il avait donné une édition. A son retour dans la capitale, il mit au jour différens ouvrages qui obtinrent du succès. Une *Morale chrétienne* et la *Vie de l'impératrice Eléonore* sont aujourd'hui oubliées. Il réunit en 4 vol. in-12, imprimés en 1741, des pièces latines et françaises, deux poèmes latins sur les passions et l'art de la verrerie, qui ne sont pas sans mérite; des tragédies et des comédies françaises; *Isaac*, *Jonathas*, *Plutus*, etc.; son *Théâtre des Grecs* avait été publié en 1730, 3 vol. in-4. Cet excellent ouvrage, qui a fait la réputation du P. Brumoy, est digne, sous tous les rapports, des éloges que lui ont accordé les plus célèbres critiques. Ce monument d'érudition et de goût met entre les mains de tout le monde les tragiques grecs, qu'auparavant les savans seuls pouvaient apprécier. Des discours, des remarques, dans lesquels on rapproche les chefs-d'œuvre de notre théâtre des productions des Sophocle et des Euripide, nous apprennent de quelle foule de beautés nos grands maîtres leur sont redevables, et quels défauts ils ont su éviter. Des traductions ou des analyses de tragédies peu connues offrent des modèles et des inspirations à nos poètes dramatiques. Nous reprocherons seulement au P. Brumoy de juger nos auteurs avec partialité, et d'admirer à leurs dépens les ébauches souvent grossières qu'il traduit. Malgré ses défauts, le *Théâtre des Grecs* sera toujours un des livres les plus utiles. M. Raoul Rochette en a publié récemment une nouvelle édition, 16 vol. in-8. Le P. Brumoy mourut le 17 avril 1742.

tier toutes les pièces dramatiques composées par les anciens Grecs; il a bien senti que la différence de mœurs et d'usages qui est entre Athènes et Paris, sans compter mille autres raisons, devait nécessairement rendre insipides et ridicules pour nous plusieurs morceaux qui charmaient les peuples de l'Attique : aussi voyons-nous beaucoup de tragédies et de comédies grecques dont il n'a donné que l'analyse. Il est donc le premier qui ait fait ce que nous appelons un *esprit*. Mais il était trop judicieux pour ne faire qu'un choix des pensées d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane. Ce n'était point purement leurs sentimens sur la morale et sur les autres parties de la philosophie qu'il cherchait (quoique cette connaissance ne doive point nous être indifférente), mais leurs beautés poétiques et dramatiques. Il voulait nous apprendre comment ces grands hommes *pensaient*, *sentaient* et *s'exprimaient;* comment ils maniaient les passions; quel était le caractère de leur poésie dramatique; comment enfin la nature parlait sur le théâtre d'Athènes, et suivant le génie de ces différens poètes. Il pouvait donc intituler son ouvrage l'*Esprit*, ou, pour parler avec plus d'exactitude, le *Génie d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide,* etc. Et qu'on ne dise point que des morceaux détachés de ces auteurs suffisaient pour remplir son titre : le génie d'un auteur ne peut être véritablement connu que par ses ouvrages, ou par une bonne analyse de ses ouvrages. Il faut savoir si ce génie était assez étendu pour concevoir et former un plan vaste, bien suivi, bien distribué, bien propor-

tionné dans toutes ses parties ; première qualité plus rare qu'on ne pense. Il faut savoir, en second lieu, si ce même génie était aussi heureux dans l'exécution que dans l'invention ; quel était son style, le caractère de sa poésie, son art, ses ressources, ses finesses, sa manière de dessiner et de peindre, ses grâces, son énergie ; s'il avait du feu, du sentiment ; quel était son talent pour la narration, si c'était un poète épique ; comment il faisait dialoguer ses personnages, s'il a travaillé pour la scène ; en un mot, on doit connaître en quoi il excellait, et quel était son principal défaut, etc.

On voit que l'entreprise du P. Brumoy était bien autrement importante que celle des faiseurs d'*esprits*. Pour faire toucher au doigt les beautés et les défauts des auteurs dramatiques qu'il traduit ou qu'il analyse, il remonte jusqu'à l'origine de l'art dont Eschyle est l'inventeur. Ses recherches, ses réflexions judicieuses, les discours excellens qu'il a semés d'espace en espace, rendent son livre aussi curieux qu'il est intéressant pour la littérature. Les jeunes auteurs qui se destinent au théâtre peuvent y trouver des préceptes très utiles.

C'est cette utilité que nous nous proposons pour premier objet dans l'ouvrage que nous présentons au public. On néglige malheureusement les sources antiques ; on ne sait guère mieux aujourd'hui le latin qu'on ne savait le grec, lorsque le P. Brumoy entreprit sa traduction. Dès qu'elle parut, on fut étonné de la richesse de ce trésor étranger, jusqu'alors si peu connu ; on vit que nous devions aux poètes de la Grèce la plupart des beaux

morceaux de Racine, applaudis tant de fois sur notre théâtre ; on fut persuadé que les écrits des anciens étaient la meilleure école pour les modernes, malgré les impertinentes critiques des Perrault, des Houdart et de leurs partisans. Ces contempteurs de la belle antiquité avaient cependant de l'esprit ; mais l'esprit, sans le sentiment, n'a pas le droit de juger le génie : d'ailleurs, ces messieurs ignoraient la langue grecque, ou n'en avaient qu'une connaissance très superficielle. Boileau accabla Perrault, comme dit M. de Voltaire, en ne faisant que relever ses bévues. Ce grand homme recommandait surtout la lecture d'Homère. *Aimez donc ses écrits,* disait-il,

> Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :
> C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Je suis bien persuadé que c'est aussi avoir profité que de savoir se plaire à la lecture de Virgile, d'Ovide, d'Horace et de tous les bons auteurs du siècle d'Auguste. L'ouvrage du P. Brumoy m'a fait naître l'idée du mien. Je me propose de faire connaître les anciens poètes latins autant qu'il est possible dans notre langue. Je rendrai service aux personnes de goût qui n'ont pu, dans leur jeunesse, apprendre les langues anciennes, ou qui, distraites par d'autres occupations, les ont oubliées depuis, ou les ont en partie perdues de vue [1]. N'est-ce pas

[1] Malfilâtre aurait tenu parole, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à ses amis et aux lettres qu'il honorait. Ses *Métamorphoses d'Ovide*[1],

[1] L'éloge de la traduction des Métamorphoses, faussement attribuée à Malfilâtre, paraît singulier dans la bouche de M. Miger, qui ne manque pas de goût et de connaissances.

un plaisir pour elles de pouvoir connaître à peu près le génie des anciens, autant du moins que cela est possible, dans une langue étrangère à ces mêmes auteurs ? Elles verront que les détracteurs de l'antiquité ne lui ont pas rendu justice, et sauront comparer jusqu'à un certain point le goût et l'esprit des anciens Romains avec ceux du siècle de Louis XIV et du nôtre. Peut être aussi que l'idée que nous donnons aux jeunes gens des beautés antiques, qu'ils ne font qu'entrevoir dans notre traduction, leur fera naître l'envie de lire les originaux dont ils n'ont que de faibles extraits. Je me croirais bien récompensé de mon travail, s'il faisait renaître l'émulation parmi nous ; si nous pouvions, d'après une comparaison sérieuse entre les anciens et nous, ouvrir les yeux sur le mauvais goût qui fait des progrès si rapides sur notre Parnasse ! Si le génie brillant et vif des grands hommes dont j'ai tâché de rendre quelques traits, pouvait échauffer quelquefois mon style et passer jusque dans mes expressions, il serait impossible que l'on ne conçût pas une haute idée de leur mérite, et qu'on ne désirât point de connaître leurs écrits dans la langue qu'ils ont parlée. C'en serait assez pour qu'un plus grand nombre de jeunes gens et de jeunes auteurs voulût se la rendre fa-

publiées en l'an 7 (1799), et l'ouvrage que nous offrons aujourd'hui au public, doivent faire regretter qu'il n'ait pas eu le loisir de nous transmettre les beautés d'Horace, Properce, Tibulle, Catulle, etc., ainsi que cela entrait dans son vaste projet de travail sur les poètes latins, le plus généralement estimés.

(*Note de* M. Miger.)

milière. La lecture de ces grands maîtres suffirait alors pour faire renaître chez nous ce goût pur et précieux qui se perd de jour en jour. Je prie mes lecteurs de remarquer avec moi que tous les écrivains qui ont blasphémé l'antiquité ne seront jamais anciens ; et qu'aucun de nos illustres modernes, tels que Boileau, Racine, Rousseau et M. de Voltaire, n'a eu la sotte manie de décrier nos premiers maîtres.

Il serait à souhaiter qu'un autre que moi eût exécuté le plan de cet ouvrage, tel que je l'ai conçu. Je le désirerais bien sincèrement, et je n'ai pas assez d'amour propre pour ne pas voir que mon entreprise était au dessus de mes forces. Je m'en aperçois aujourd'hui, je l'avoue ; et je confesse, avec la même franchise, que je prenais, au commencement de cette carrière, mon zèle pour du talent. Puisse le public user de quelque indulgence envers moi, et ressembler à ce héros

> Qui de Chérile même excusant la manie,
> Au défaut du génie,
> Récompensait en lui le désir d'en avoir.
>
> ROUSSEAU.

Quoi qu'il en soit, je donne mon livre tel qu'il est : peut-être fera-t-il naître à quelque homme de génie l'idée d'achever ce que je n'ai fait qu'ébaucher.

Il faut maintenant rendre compte de la manière dont cet ouvrage est exécuté.

En donnant le génie des poètes latins, il eût peut-être été à propos de commencer par les plus anciens, afin

de suivre pas à pas les progrès successifs de la poésie chez les Romains. Mais, pour essayer le goût du public, je fais paraître aujourd'hui le plus parfait des poètes, à mon gré; les autres paraîtront ensuite, si celui-ci est reçu favorablement.

A mesure que je traduis un poète, j'observe de faire précéder un abrégé de sa vie et de l'histoire [1] de son siècle, afin qu'on puisse comprendre plus aisément les allusions qu'il peut faire aux événemens de son temps. Je fais marcher immédiatement après des *Réflexions* sur les genres de poésie dans lequel il a écrit. Ainsi je place avant les Bucoliques de Virgile des Réflexions sur la nature de ce poème : j'en fais autant pour les Géorgiques et pour l'Enéide. Enfin je viens à ma traduction. C'est ici qu'il faut que je développe mes sentimens sur la manière de traduire les poètes anciens et étrangers [2].

[1] La vie de Virgile, que Malfilâtre avait composée, n'a pas été publiée. M. Miger nous assure que l'on trouve dans les manuscrits du *Génie de Virgile* plusieurs renvois à cette Vie, qui a donc vraisemblablement existé. Elle aura été égarée pendant le long intervalle qui s'est écoulé entre la mort de Malfilâtre et la publication de son ouvrage. La Vie d'Ovide, qui précède la traduction en prose des Métamorphoses, peut appartenir à notre poète, quoiqu'elle ne soit pas digne de son talent. Le style est fort ordinaire; les faits sont sans ordre et l'auteur s'est souvent épargné la peine de les exprimer en transcrivant les vers d'Ovide où ils sont indiqués. Cependant si ce morceau, ainsi que la traduction, sont sortis de la plume de Malfilâtre, avouons qu'il fallait qu'il eût bien faim pour être réduit à se montrer aussi inférieur à lui-même.

[2] Nous n'oublions pas que nous donnons une édition de Malfilâtre, et non de l'abbé Desfontaines, du P. Sanadon, de Le Batteux, etc.; ainsi, nous nous sommes permis de retrancher dans ce discours préli-

Je conviens avec MM. Le Batteux et Desfontaines, qu'il est très difficile de traduire un poète en prose, qu'il est incomparablement plus difficile de le traduire en vers; mais j'oserai soutenir que la dernière manière est non seulement la meilleure, mais même la seule qui doit être employée; qu'une traduction en vers mérite seule le nom de traduction proprement dite; en un mot, que les vers ne doivent être traduits qu'en vers [1].

Je ne prétends pas, au reste, que la prose n'ait aussi son coloris et son harmonie; mais ce n'est point une harmonie *pittoresque et imitative*. Non seulement *l'esprit doit toujours être agréablement occupé par les images, et l'oreille par le nombre et la mélodie*, comme le dit très bien M. Le Batteux, mais il faut encore que la mélodie ait avec les images un certain rapport, une certaine analogie qui les rende plus vives et plus frappantes, qui les imprime, en un mot, plus profondément dans l'esprit. Car ce n'est pas assez que l'oreille soit flattée, si le son qui la chatouille n'a pas une sorte de convenance avec les images que la poésie présente à l'esprit; et c'est à

minaire tout ce qui n'appartient pas à Malfilâtre, d'autant plus que notre poète, alors aux gages d'un libraire, trouvait son profit à coudre ensemble de longues citations, prises dans différens auteurs; les morceaux d'ailleurs qu'il rapporte complaisamment sont extraits de livres connus de tout le monde, tels que la traduction d'Horace par Sanadon, celle de Virgile par l'abbé Desfontaines, les Principes de littérature par Le Batteux, etc.

[1] Ce passage prouverait que Malfilâtre avait l'intention de faire une traduction complète en vers, s'il ne développait plus loin le plan qu'il avait cru devoir adopter pour le *Génie de Virgile*.

quoi peu d'auteurs ont pris garde. Dites que Camille [1] court légèrement dans une plaine, ou vole au-dessus des flots sans les toucher ; dites-le dans un vers composé de syllabes longues et pesantes, l'esprit sera rempli de l'idée de la légèreté de cette princesse guerrière : c'est une image qui s'y tracera, mais qui sera presque détruite et effacée par une sensation toute contraire, je veux dire par la lenteur de cette mélodie tardive dont je viens de parler. Si ce contraste est choquant et détruit tout le plaisir, on conviendra que ce plaisir doit être bien pur, si la mélodie s'accorde avec l'image que vous présentez à l'esprit de vos lecteurs. Je ne crois pas qu'on puisse être jamais plus délicieusement affecté que par cet accord si beau, mais si rare : c'est alors que les ames sensibles jouissent véritablement. Or, je demande si la prose est

[1] Malfilâtre veut parler de ces vers de Virgile qui sont dans la mémoire de tout le monde :

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas :
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.
*Æneidos*, liv. 7.

Ce chef-d'œuvre d'harmonie imitative a été traduit par Delille aussi bien que notre langue le permettait :

Elle eût, des jeunes bleds rasant les verts tapis,
Sans plier leur sommet, couru sur les épis ;
Ou, d'un pas suspendu sur les vagues profondes,
De la mer en glissant eût effleuré les ondes,
Et d'un pied plus léger que l'aile des oiseaux,
Sans mouiller sa chaussure, eût volé sur les eaux.

capable de procurer cette *jouissance?* En vain, dans une prose coulante et même nombreuse, vous ferez choix des syllabes les plus brèves, et, si j'ose le dire, les plus agiles, jamais elles ne seront également cadencées, jamais elles n'offriront cette mesure, ce rythme, cette harmonie, que l'on appelle *imitative*. C'est elle cependant (et on y fait peu d'attention, et les critiques que je viens de citer n'en ont pas dit un mot), c'est elle qui fait en partie la poésie, puisqu'elle constitue en partie les images. Ces écrivains vous disent, d'un air d'assurance, que les vers sont, à la vérité, *un agrément de plus;* mais que si, dans une traduction, cet agrément est supprimé, il n'en est pas moins vrai que la *poésie* subsiste et vit dans le corps de la traduction; et moi je prends la liberté de dire que la poésie est morte ou languissante, puisque les images dont elle se nourrit ne sont plus qu'imparfaites et ont perdu leur plus grande vivacité. Que dis-je? souvent elles sont totalement détruites. Rendons ceci sensible par des exemples.

Dans le beau morceau qui termine le premier livre des Géorgiques, il n'est personne sans doute qui n'ait remarqué ces vers :

*Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes*
*Ingens, et simulacra modis pallentia miris*
*Visa*, etc.

Ne croit-on pas entendre cette voix sauvage, qui retentit au loin, qui s'étend d'une manière lugubre, qui *s'allonge* dans la solitude des bois? qu'on me permette

cette expression. Aussi le premier vers, par lui-même, par sa seule cadence, semble-t-il la faire passer de votre oreille dans votre ame; et ce n'est pas assez, il se traîne, pour ainsi dire, et se rejette sur l'autre vers; il s'étend et s'allonge aussi par ce grand *ingens* qui en dépend, qui lui appartient; après cet *ingens*, le sens finit, et le cri meurt et se perd. Nulle césure, rien qui soutienne le commencement de ce second vers: il tombe et languit. Changez la mesure des vers, ou plutôt mettez les mêmes mots dans un autre ordre, toute la sensation, toute l'image (s'il est permis de dire que c'en soit là une, et c'en est une aussi pour l'oreille qui la transmet à l'esprit) est absolument anéantie : *Exaudita queque est vox ingens per lucos silentes*. Ces mots vous donnent bien l'idée d'un cri poussé dans une forêt, mais vous l'entendez dans Virgile; et c'est le propre de la poésie de peindre toujours tout ce qui mérite d'être peint. Si vous ne rendez pas ce trait en français, il est clair que vous ne rendez pas Virgile. Au lieu de cela, M. l'abbé Desfontaines dit : *Les forêts retentirent de voix effrayantes*. Quiconque lit cette traduction, s'il ne sait pas le latin, ne soupçonne pas que c'est là un des plus beaux vers, un des plus beaux morceaux de poésie qui soit dans Virgile. Est-ce la faute de l'abbé Desfontaines? Non, sans doute, c'est celle de la prose. Il est donc vrai qu'on peut être infidèle à son original dans une traduction en prose comme dans une traduction en vers. Mais, demandera-t-on, ce vers peut-il être rendu par un vers français? Je ne me flatte pas de l'avoir rendu, ni de pouvoir le faire. Voici cependant

comme j'ai essayé de transplanter dans notre langue cette beauté étrangère :

> On entendait au loin retentir une voix
> Lamentable, et des cris sortis du fond des bois.

Le spondée de Virgile rejeté à l'autre vers, serait, dans une autre occasion, un véritable défaut; mais c'est ici une beauté réelle : tant il est vrai que les grands maîtres sont souvent au-dessus des règles, et tirent de leur transgression des beautés inconnues aux génies ordinaires! Claudien et d'autres versificateurs pareils n'auraient jamais songé à rejeter ce spondée, ils auraient trouvé leur versification trop peu soutenue; et s'ils avaient rejeté quelque chose d'un vers à l'autre, c'eût été sûrement un dactyle. C'est qu'ils sentaient moins que Virgile, et qu'ils se souciaient peu que l'ame fût affectée, pourvu que l'oreille fût amusée par un bourdonnement frivole, fait uniquement pour elle. Leur harmonie n'est point imitative, et dès-lors ils sont très peu poètes. C'est en cette partie surtout que Virgile est si supérieur à tous les autres; et il est étonnant qu'Ovide, ce versificateur harmonieux, n'ait pas songé à l'imiter en cela, comme il a fait en tant d'autres choses.

Si j'ai été assez hardi pour oser suivre les pas de Virgile dans cette occasion, quoique j'écrive dans une autre langue, je me flatte que les connaisseurs ne me blâmeront pas. Ce serait une faute impardonnable que j'aurais commise, si, dans une autre circonstance, j'avais fini ou du moins sensiblement suspendu le sens du premier

vers après les trois premières syllabes du second ; l'oreille du lecteur aurait été révoltée. Mais j'espère que cet enjambement trouvera grâce auprès des personnes qui désirent de voir notre poésie se perfectionner de plus en plus. Puisse cet exemple, que je hasarde, être suivi par ceux qui sont faits pour donner le ton à la nation, et pour faire passer à l'abri de leur nom certaines hardiesses heureuses !

Dans un poème, c'est la mesure qui sert encore plus que les mots et les tours à dessiner avec fierté un grand trait, à le peindre avec plus de vivacité. Pour nous faire mieux entendre par des exemples, citons encore un endroit de Virgile.

Cacus (au VIII^e liv. de l'Enéide) vient de voler à Hercule quelques génisses : Hercule s'en aperçoit, et veut se venger ; mais le brigand s'est renfermé dans sa caverne, dont l'entrée est défendue par un énorme rocher. Le héros cherche de tous côtés un accès. C'est ici que Virgile peint avec toutes les couleurs de la poésie Hercule occupé de cette recherche :

*Ecce furens animis aderat Tyrinthius, omnemque*
*Accessum lustrans, hùc ora ferebat et illùc*
*Dentibus infrendens.*

Je défie tous les prosateurs du monde de rendre cette image, surtout ce trait : *Omnemque accessum lustrans.* Virgile, pour représenter Alcide qui promène autour de ces roches ses regards curieux, pour nous mettre sous les yeux toute l'étendue que ceux du héros parcourent,

ajoute à son vers une syllabe qui, en s'élidant avec le vers suivant, les joint l'un et l'autre, et fait un allongement pittoresque. Or, cette image si vive, si vraie, si sublime, ne dépend point des mots, mais uniquement de leur arrangement et de la mesure singulière que ce grand maître emploie avec tant d'art. Que l'on compare avec ces vers la traduction qu'en a faite M. l'abbé Desfontaines, on ne les reconnaîtra pas. « *Mais voici que le héros de Tyrinthe* « *arrive furieux au pied de la montagne ;* | *il cherche vainement* « *l'entrée de la caverne ;* | *sa fureur augmente ;* | *il frémit de* « *rage* [1]. » Je ne suis point assez injuste pour attribuer au traducteur la sécheresse de cet endroit : mais, encore une fois, je suis bien aise de faire voir que la prose est incapable de faire passer dans une traduction les beautés, je ne dis pas accessoires, mais même principales, de l'original, quand il s'agit des poètes.

Boileau loue Malherbe de ce que ce poète

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,

[1] Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que M. l'abbé Desfontaines a eu grand tort de couper ainsi en trois ou quatre parties bien distinctes une seule phrase de Virgile. Que de choses renfermées dans cette seule phrase : *furens animis aderat, omnemque accessum lustrans, hùc ora ferebat et illùc.* La réunion de tous ces traits rend la peinture de Virgile plus vive, plus frappante : ni lui ni son Hercule n'ont le temps de respirer ; mais le traducteur français se repose à chaque instant. J'ai marqué ces *repos* par des traits de plume. Le lecteur s'apercevra aisément qu'il peut reprendre haleine de distance en distance. Il n'en est pas de même d'Alcide : *étincelant de fureur, il arrive, jette de tous côtés ses regards foudroyans, frémit de rage*, et tout cela se fait à la fois ; c'est ce que la phrase *continue* du poète latin exprime si bien. (*Note de* Malfilatre.)

et il a bien raison. C'est souvent un mot, bien ou mal placé, qui fait ou qui détruit une image. J'ajoute qu'elle reçoit de la mesure le comble de sa perfection. La césure enfin, qui est une suite de la mesure, donne aux vers une grâce ou une force à laquelle ne peut atteindre la meilleure prose.

Il ne faut pas s'y tromper. Il se trouve dans les poètes des beautés indépendantes en quelque sorte de la mesure, mais qui lui doivent cependant encore une partie de leur lustre : il en est d'autres qui ne nous frappent, ou plutôt qui n'existent qu'à l'aide de la versification. Ce sont ces dernières que l'on ne peut retrouver dans la prose d'un traducteur. Et quel tort cette infidélité attachée à la prose, ne fait-elle pas à l'orignal, surtout à Virgile ! Les beautés du premier genre sont de toutes les langues, de tous les âges, de tous les pays, et se rencontrent dans une traduction en prose, sans cependant y conserver tout leur éclat :

*Invenies etiam disjecti membra poetæ.*

Mais la seconde classe de beautés ne se traduit point en prose, et ne peut qu'à peine se reproduire quelquefois dans les vers d'une autre langue :

Grand Dieu ! rends-nous le jour, et combats contre nous.

Mettez cette pensée en langue arabesque ou chinoise, mettez-la en prose ou en vers, elle frappera tout le monde. Tout le monde admirera cette intrépidité d'Ajax qui, désespéré de combattre au hasard et dans la nuit,

sans pouvoir faire éclater sa valeur, s'adresse au dieu de la lumière, et lui dit, dans un désespoir héroïque et sublime, ce beau vers que je viens de citer. Il n'est personne, quelque froid qu'il puisse être, qui ne se sente ému, échauffé, transporté par l'enthousiasme du poète ou du héros. Il en est de même du *Qu'il mourût* du vieil Horace, du *Moi* de Médée, et de plusieurs autres traits sublimes de Corneille. Ces traits partent de l'ame, et ses mouvemens sont partout les mêmes, et partout sentis. Mais n'en est-il point d'autres chez les poètes? Et comptera-t-on pour rien tout ce qui dépend uniquement de la versification! Je ne sais si chacun pense comme moi à cet égard; mais je suis enchanté quand je lis dans Virgile ce vers :

*Apparet domus intùs, et atria longa patescunt.*

Pyrrhus vient de briser une des portes du palais de Priam, et aussitôt on en voit l'intérieur et une longue suite de salles magnifiques. Croirai-je que M. l'abbé Desfontaines rende ce vers et tout ce qu'il me présente en latin, lorsque ce traducteur dit que Pyrrhus fait à la porte une ouverture *qui découvre aux yeux des ennemis l'intérieur du palais, ses longues salles?* etc. Il ne m'est pas possible d'exprimer, comme je le sens, l'effet de la cadence de ce vers, qui n'a pas une seule césure, si ce n'est après le premier pied, et qui semble s'allonger sans fin, comme l'*enfilade* même des appartemens qu'il dépeint. Il y en a encore un semblable dans le même livre (l. 2). Polyte, un des fils de Priam, blessé par Pyrrhus, s'é-

chappe, poursuivi par son vainqueur, et parcourt dans sa fuite tous ces appartemens, pour aller se cacher et se réfugier dans le fond d'une des cours du palais. L'action de ce jeune homme blessé, et traversant rapidement la longueur des portiques et des salles immenses du palais, est ainsi exprimée :

*Porticibus longis fugit, et vacua atria lustrat*
*Saucius.*

Il n'y a pas dans ce vers un seul mot, une seule syllabe qui ne peigne, soit la fuite légère du jeune prince, soit la vaste étendue des appartemens spacieux, au travers desquels il se sauve. Encore une fois, pourrait-on deviner que c'est un des vers de cet admirable poète qui font le plus de plaisir au lecteur? le pourrait-on, dis-je, deviner, en lisant ces mots dans la traduction : « Polyte, l'un des enfans de Priam, *fuyait dans les salles du palais?* etc. » Ces six derniers mots sont employés seuls pour traduire le vers que j'ai rapporté. C'est à ceux qui ont une connaissance suffisante des deux langues, que je demande si l'on peut faire la moindre comparaison entre le latin et le français, dans cette occasion. Il faudrait que les autres eussent sous les yeux les objets de comparaison, pour en juger. Or quelle idée peuvent-ils avoir de Virgile, lorsque le plus grand nombre de ses beautés n'est point transporté dans leur langue? Mais pourra-t-on les y transporter, même en traduisant ce poète en vers? Je réponds que du moins on en approchera beaucoup davantage, et qu'il n'est pas toujours impossible d'y réussir.

Il me serait aisé de prouver que la plupart des beautés poétiques dépendent, non seulement des pensées, des figures, des tours et du choix des mots, mais encore de la mesure, des inversions, du rythme, de la césure, d'une ou de deux syllabes rejetées d'un vers au commencement de l'autre, et par conséquent de la versification. La fidélité à transmettre le vrai sens de l'auteur et ses figures ne suffit donc pas; il est donc très certain que c'est en vers, et non pas en prose, que les poètes doivent être traduits : je dis les poètes de toutes les langues.

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Mettez ces deux vers en prose dans une langue étrangère, ou, si vous voulez, en prose française, vous perdrez la césure du second, et par conséquent une grande partie de sa noblesse et de sa fierté. Mais il faut avoir l'oreille *poétique* pour en sentir tout l'effet. Campistron, formé par Racine, mais à qui ce grand poète n'avait pu communiquer son talent, a fait deux vers qui empruntent presque tous les mots de ceux-ci, avec la pensée; mais le nombre arithmétique s'y trouve seul, sans le nombre rythmique : aussi ne font-ils aucun plaisir :

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne sait pas farder la vérité.

On a remarqué, à propos de ces vers, qu'ils renferment une pensée fausse, puisque les Grecs avaient autrefois la réputation de ne pas dire toujours la vérité : la *foi*

*grecque,* ainsi que la *foi carthaginoise,* était passée en proverbe. Mais, à ne considérer ici que la versification, il est impossible de ne pas en sentir la langueur et la faiblesse. Le tissu en est lâche, rien ne les soutient, ils tombent sans cadence et sans harmonie : au lieu que ceux de Racine sont d'un maître. Voyez comme le second marche et se relève fièrement à l'aide de la césure ; *d'un soldat, qui sait mal*, etc. Peut-on comparer à cet hémistiche celui-ci, qu'on prendrait pour de la prose : *d'un Grec qui ne sait pas*, etc. On croirait que Campistron a voulu parodier les vers de Racine ; et si ce n'est que cette espèce de parodie est rimée, on ne soupçonnerait pas que la dernière ligne fût un vers. Ceux de Racine mis en prose, comme je l'ai déjà dit, perdent une grande partie de leur beauté, qui consiste dans l'heureux effet que produit la césure.

Que le P. Sanadon [1] nous dise, après cela, *que l'harmo-*

[1] Sanadon (Noël Etienne), né à Rouen le 16 février 1676. Un goût décidé pour la littérature, plutôt que la dévotion, le porta à entrer dans l'ordre des jésuites, qui s'étaient emparés de l'instruction publique. Après avoir long-temps professé les humanités à Caen, il obtint à Paris une chaire de réthorique. Il fut nommé ensuite bibliothécaire du collége de Louis le Grand, où il mourut en 1733. Il est surtout connu par ses poésies latines, auxquelles il ne manque peut être que douze cents ans d'antiquité. La manie de faire du Virgile est aujourd'hui passée de mode. Nous ne parlons pas des harangues et des autres ouvrages du P. Sanadon, que personne ne s'avise de lire. Sa traduction d'Horace annonce une étude approfondie des anciens ; elle est assez fidèle, mais le style ne brille pas par son élégance ; il faut être poète pour traduire un poète ; aujourd'hui que nous possédons plusieurs bonnes traductions d'Horace, celle du P. Sanadon est à peu près oubliée.

*nie du vers est un agrément, sans doute; mais qu'il n'est qu'une partie accessoire dans une traduction, et qu'on peut le faire passer dans la prose, en lui donnant tout ce qu'elle peut emprunter du langage des muses.* Je suis fâché que ce jésuite, qui a fait des vers, ait si peu senti le mérite réel de la versification; et la connexion nécessaire et indispensable qu'elle a avec la poésie.

La prose de M. l'abbé Desfontaines [1] a souvent de la

[1] Desfontaines (François Guyot), jésuite, pamphlétaire, traducteur, surtout connu par les plaisanteries de Voltaire, naquit d'une famille honnête à Rouen, le 29 juin 1685. Il fut admis, en 1700, dans la congrégation des jésuites; son ambition fut arrêtée au milieu de sa carrière; au bout de quinze ans, lorsqu'il professait la réthorique à Bourges, il sortit de l'ordre d'Ignace. Son caractère envieux et caustique, ses basses intrigues, lui avaient déjà fait de puissans ennemis; la malheureuse affaire qui divulgua aux tribunaux la turpitude de ses mœurs, faillit le conduire au bucher. Les jésuites parvinrent à le sauver et à étouffer une accusation dont la honte rejaillissait sur eux. L'abbé Desfontaines, dont les principes étaient moins religieux que ceux de Voltaire, qu'il attaquait impudemment, abandonna bientôt tout à fait l'état ecclésiastique; il quitta la maison du cardinal d'Auvergne, qui l'avait recueilli chez lui, se démit de la cure de Thorigny, qu'il ne desservait pas, et travailla pendant trois années au Journal des Savans. Il s'associa toute la vermine de la littérature, les Frérons, les Nonotte, les Sabattier, et s'attacha à vilipender les écrivains les plus distingués, le parti des philosophes. Ses feuilles, remplies d'injures et d'absurdités, n'obtinrent que le mépris des honnêtes gens; le *Dictionnaire néologique des beaux esprits du temps*, le *Nouvelliste du Parnasse*, les *Jugemens sur les écrits nouveaux*, furent tour à tour le théâtre de ses insolentes critiques; Voltaire lui renvoya ses invectives avec esprit, et le traîna dans la fange. La vie d'un homme de génie *est un combat.* Desfontaines mourut à Paris, le 16 décembre 1745. Le seul de ses écrits qui ne soit pas tombé dans l'oubli, est sa traduction de Virgile; quoiqu'elle ait été bien surpassée, elle jouit encore de

noblesse et une sorte d'harmonie ; mais, malgré tout son talent, il ne pourrait éviter les reproches que lui ferait le prince des poètes latins, s'il se voyait ainsi *travesti* ; je demande grâce pour ce terme. Si Virgile reparaissait, et qu'il voulût se traduire lui-même en notre langue, il ne parlerait sûrement pas en prose. Il prendrait le fond de ses pensées, et même ses tours, autant que le souffrirait le génie de notre langue (car, quoi qu'on en dise, il est ridicule de parler latin en français): il conserverait aussi ses expressions figurées, toutes les fois qu'elles pourraient se traduire. Mais quand il s'agirait de ces beautés qui consistent presque entièrement dans la versification, il ne les rendrait que par une versification aussi belle et aussi *pittoresque* que le pourrait permettre notre idiome, sans se piquer d'une exactitude trop scrupuleuse à rendre tout mot pour mot ; il suivrait le conseil très sage d'Horace :

> *Nec verbum verbo curabis reddere fidus*
> *Interpres.*

Virgile enfin penserait, pour ainsi dire, en français, et substituerait à quelques agrémens purement latins des agrémens propres à notre langue, et conformes à notre goût.

quelque estime ; elle est écrite avec une élégance qui va souvent jusqu'à la sécheresse : comment un homme qui soutenait *que nous n'avions point de vers*, osait-il traduire Virgile. Sa traduction du Gulliver de Swift, souvent réimprimée, laisse à peine soupçonner l'originalité du Rabelais de l'Angleterre.

C'est ainsi, mais cependant avec un peu moins de liberté, que l'on pourrait se conduire, si on voulait le traduire en vers français. *On ne pourrait*, j'en conviens, *rendre certains traits aussi fidèlement en vers qu'en prose.* Eh! qu'y perdrait-il après tout? Des phrases françaises qui ne lui font que très peu d'honneur, quoiqu'elles expriment le sens du latin avec assez de précision. Mais, d'un autre côté, il y gagnerait davantage, parce qu'il serait toujours harmonieux et pittoresque dans son style; parce que ses beautés, peu senties parmi nous, seraient remplacées par quelques autres équivalentes, et qu'il retrouverait son ouvrage tel à peu près qu'il l'aurait fait, s'il eût écrit en français. Je suppose toujours que le traducteur aurait les talens requis pour une telle entreprise. Mais comme je sens qu'elle est trop au-dessus de mes forces, j'ai pris un autre parti dont je parlerai plus bas.

Il est temps que je réponde à une objection que fait d'avance M. l'abbé Desfontaines à ceux qui oseraient entreprendre de versifier en français tous les poèmes de Virgile. Il assure que nous n'avons point de vers [1].

Je regrette autant que M. l'abbé Desfontaines la *quantité* des Grecs et des Latins: mais je ne puis souffrir que, sous prétexte que la nôtre n'est pas sentie et marquée

[1] Malfilâtre, au lieu de perdre son temps à répondre à cette absurde assertion, eût montré plus de sagesse en mettant à profit l'exemple rapporté ci-après de Diogène, qui se contenta de marcher pour réfuter Zénon, dont le septicisme allait jusqu'à nier le mouvement; que ne faisait-il des vers?

comme celle des anciens, on s'avise de prétendre qu'il n'y a plus de vers dans le monde. On a vu jusqu'à quel point on doit en croire cet écrivain, lorsqu'il assure qu'il est impossible de traduire les poètes en vers; on verra bientôt, comme je l'espère, qu'il se trompe encore plus en prétendant que les modernes n'ont point de vers. Je ne sais si je devrais entreprendre de réfuter ce sentiment si outré et si injurieux à nos excellens poètes; il suffirait de les lire pour renverser tout ce qu'il ose avancer. C'est ainsi (si le récit est vrai) que Diogène le cynique, pour réfuter Zénon d'Élée, qui niait le mouvement, se contenta de marcher devant lui. Mais M. l'abbé Desfontaines mérite d'être combattu autrement. D'ailleurs beaucoup de personnes pensent aujourd'hui comme lui, faute d'y avoir fait assez d'attention. Celui de tous nos critiques qui a traité le plus à fond cette matière, c'est M. l'abbé Dubos [1], dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*. Il ne nie pas formellement, comme M. l'abbé Desfontaines, que nous ayons des vers; mais, en vérité, il exagère tellement les

[1] Dubos (Jean-Baptiste), né à Beauvais en 1670, se distingua dans la diplomatie; il fut chargé de plusieurs missions importantes auprès de différentes cours de l'Europe. De retour en France, il obtint un canonicat dans sa ville natale, et l'abbaye de Notre-Dame de Ressons. Il était secrétaire perpétuel de l'Académie française, lorsqu'il mourut à Paris le 23 mars 1742. L'abbé Dubos avait autant d'érudition que de goût; il avait étudié à fond sa langue, qu'il maniait avec habileté. Son meilleur ouvrage est intitulé : *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 3 vol. in-12, 1740. Ses autres écrits politiques et scientifiques ne sont plus guère lus que des savans.

difficultés que rencontre un versificateur dans notre langue, il nous laisse si peu d'avantages, qu'il découragerait ceux qui ont du talent pour la poésie. D'ailleurs il ne rend pas assez de justice à notre prosodie, ni à l'harmonie qui résulte de nos vers. Il se déchaîne aussi contre la rime, qu'il traite d'invention barbare.

Mais, du moins, M. l'abbé Dubos ne pousse pas la sévérité jusqu'à nier formellement, comme le fait M. l'abbé Desfontaines, qu'il y ait aujourd'hui des vers dans le monde. Il considère la poésie comme la peinture; dans l'un et l'autre art, on distingue l'expression et le coloris : on sait ce que cela signifie en peinture. L'expression en poésie dépend de l'énergie des pensées et des sentimens, rendue par les mots qui en sont les signes. Cette partie de l'art poétique s'appelle, comme il le dit, la poésie du style. Il prétend qu'à cet égard les Romains l'emportent sur nous, parce que le latin, étant plus court, est nécessairement plus énergique. Je ne combattrai pas ce sentiment; il se peut en effet que cela soit, généralement parlant; mais, sans avoir recours à une longue discussion, je prierai les partisans de cette opinion de jeter les yeux sur la poésie du style de notre Corneille; je ne crois pas qu'on trouve dans l'antiquité aucun poète plus fort ni plus énergique. Que de pareils auteurs mettent notre langue en œuvre, et on cessera de regretter tant celle des Latins. J'ajouterai une remarque qui n'a pas été faite par M. l'abbé Dubos; c'est que les mots, en tant que simples sons, contribuent aussi à la beauté et à l'énergie de la poésie du style, surtout lorsque l'harmonie

des mots est imitative. Mais, sans appuyer davantage sur cette réflexion, sur laquelle je me suis étendu plus haut, tenons-nous-en à la distinction de M. l'abbé Dubos, et disons que les mots, en tant que simples sons, répondent assez exactement en poésie à ce qu'on appelle coloris en peinture. Le coloris des vers français est donc bien inférieur à celui des vers latins, et les versificateurs ont bien plus de peine, pour réussir beaucoup moins, si l'on en croit M. l'abbé Dubos.

Quoique l'harmonie de la prose ne soit pas directement de notre sujet, cependant, comme il s'agit, dans cette partie de notre discussion, de l'harmonie de notre langue, je suis bien aise de faire voir que nous n'en manquons point, puisque nos orateurs mêmes ont la leur aussi bien que les orateurs latins. A plus forte raison, nos poètes en ont dans leurs vers, contre le sentiment de M. l'abbé Desfontaines et de tous les contempteurs de notre versification. Je saisis cette occasion pour faire observer en passant que si on trouve si peu d'harmonie dans nos vers, c'est plutôt la faute de nos versificateurs que celle de notre langue. Non seulement on peut faire en français un vers nombreux; mais de l'assemblage d'une certaine quantité de vers nombreux, qui ne forment ensemble qu'une même phrase, il résulte nécessairement une harmonie très belle et très flatteuse. Or, c'est la mode aujourd'hui de détruire cette harmonie, de la briser à chaque moment, en ne faisant que de petites phrases, courtes, sententieuses, épigrammatiques. Les anciens suspendaient le sens, après un certain nombre de mots

et ne terminaient point la phrase, pour ainsi dire, en la commençant : l'esprit et l'oreille, suspendus en quelque sorte comme le sens, demeuraient plus long-temps dans une attente agréable, jusqu'à ce que le sens et les mots, par une juste progression, arrivassent à la fin de la phrase, et tombassent avec une douce harmonie. On voit nos vers tomber presque toujours deux à deux, et souvent un à un ; ils ne marchent plus avec grâce, ils sautent continuellement : tous leurs mouvemens sont roides et courts, au lieu d'être doux et élégans.

Les orateurs et les poètes trouvent dans notre langue assez de secours pour se former un style toujours harmonieux. Mais le nombre des vers et celui de la prose s'approchent en quelque chose l'un de l'autre, et diffèrent aussi en quelque chose. Tous deux ne sont que cette modulation que nous avons définie plus haut, et qui résulte de la valeur syllabique, de la quantité des mots et de leur arrangement. A l'égard de la valeur syllabique, c'est-à-dire de la quantité de nos syllabes, on peut apprendre à la connaître dans l'excellent *Traité de la Prosodie française*, par M. l'abbé d'Olivet. On peut dire seulement ici, en général, ce qu'il avait dit lui-même avant de le donner ; c'est que la désinence de tous nos mots français est de deux sortes, l'une féminine, où se trouve l'*e* muet, l'autre masculine, qui comprend toute désinence où l'*e* muet ne se trouve pas. «J'en conclus, dit-il [1], que ces deux sons très différens, l'un

[1] *Voyez* le Discours prononcé par M. l'abbé d'Olivet à l'Académie

masculin, qui est soutenu, l'autre féminin, qui est faible, font en notre langue l'effet des longues et des brèves, et que le mélange de ces deux sons, qui peut se varier à l'infini, et former toutes sortes de cadence, est par conséquent le principe de notre harmonie. »

Ce qui distingue le poète de l'orateur, quant au *matériel* du style, c'est-à-dire quant aux mots considérés comme simples mots, c'est la *mesure* et la *rime* qui lui composent une espèce particulière d'harmonie. Il doit faire sentir la sienne; celle de l'orateur, au contraire, loin d'être marquée, doit être déguisée sans cesse, et jamais affectée. Afin que le poète puisse plus aisément nous faire entendre ces sons mélodieux qu'il n'appartient qu'à lui de former, on lui accorde plus de liberté dans la structure de ses phrases et dans le choix de ses mots, plus de hardiesse dans ses tours; ses inversions sont plus fortes et plus fréquentes.

Telles sont en général les raisons sur lesquelles s'appuie M. l'abbé d'Olivet, pour faire connaître que notre langue a réellement une prosodie, et qu'elle est susceptible d'une harmonie, dont il est étonnant qu'on ne veuille pas convenir. Au lieu de la décrier et de remarquer avec tant d'affectation ce qui paraît lui manquer ou qui lui manque en effet, il vaudrait bien mieux contribuer à la perfectionner, en faisant connaître ses beautés et les ressources qu'elle nous offre.

française, lors de la distribution des prix, en 1735, imprimé à la tête de sa traduction des *Philippiques de Démosthène*.

(*Note de* MALFILATRE.)

On nous objecte que ses vers héroïques sont composés régulièrement de douze syllabes égales ; que chacun de leurs pieds est un spondée. En vérité, il faut avoir bien peu d'oreille pour soutenir un tel paradoxe. Depuis quand trouve-t-on égales toutes les syllabes d'un vers bien fait? Le lecteur est en état maintenant de juger : qu'il prononce. Il s'ensuit de ce que dit M. l'abbé Desfontaines, qu'elles sont non seulement toutes égales, ce qui est déjà une fausseté manifeste, mais encore qu'elles sont toutes longues, ce qui n'est pas moins faux. M. l'abbé d'Olivet distingue très bien trois sortes de syllabes, les longues, les brèves et les muettes : la différence du temps que l'on met à prononcer les unes et les autres, est très sensible ; comment donc se peut-il faire que chacun de nos vers soit composé de syllabes toutes longues ? Ce qui ne se trouve jamais dans notre prose se trouverait-il dans nos vers, d'où la pesanteur et la monotonie doivent être bannies bien plus soigneusement ?

Quoique le nombre des syllabes soit toujours le même la quantité n'est pas la même assurément, et la cadence qui résulte de ce nombre arithmétique, est bien différente d'un vers à l'autre, et plus différente que celles des vers latins : car enfin quelque belle que fût la chûte du vers hexamètre, n'est-il pas vrai qu'elle était toujours la même, c'est-à-dire qu'il se terminait toujours par un dactyle, suivi d'un spondée ? Le changement de cadence ne se faisait donc sentir que dans les quatre premiers pieds ; au lieu qu'il se fait sentir chez nous dans tout le corps du vers, où il est permis de mettre des longues,

des brèves ou des muettes, mélangées au gré de l'oreille et au choix du poète. La fin des vers hexamètres était donc uniforme, on ne peut en disconvenir : celle de nos vers héroïques ne l'est pas, puisque nous pouvons les terminer par deux longues ou par deux brèves, ou par une brève et une longue, selon que le sens du vers le permet, ou que sa chute en devient plus harmonieuse. Notre vers alexandrin, je l'avoue, est coupé en deux parties égales, et en cela il est plus uniforme et moins varié que le vers décasyllade, dont les deux hémistiches sont inégaux; mais aussi il a plus de majesté. Rousseau préférait le vers de dix syllabes; mais il ne l'aurait sûrement pas choisi, s'il avait eu à composer un poème épique. Il serait à souhaiter sans doute que nos vers fussent coupés moins également; mais ceux de douze syllabes auront toujours le défaut qu'on leur reproche, quelques efforts que nous fassions. Nos grands poètes savent cependant remédier en quelque sorte à ce défaut. La nature leur enseigne à couper inégalement chaque hémistiche par des césures qui relèvent le vers, soutiennent et varient la cadence. Tel est ce vers de Racine, déjà cité :

D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

On prononce les deux premières syllabes avec gravité; la troisième, qui est une césure, relève la marche grave des deux précédentes et frappe davantage l'oreille, parce qu'elle est seule et détachée, surtout quand on sait la prononcer et la faire sentir. Mais ensuite les trois mo-

nosyllabes précipitent l'hémistiche par leur brièveté agréable, et le rendent plus nombreux par leur quantité différente de celle des syllabes qui commencent le vers. On approuve beaucoup les acteurs qui, en récitant des vers français, enjambent du premier sur le second, de peur, dit-on, de nous laisser apercevoir la monotonie qui règne entre les hémistiches trop égaux. Je réponds que ces acteurs devraient apprendre d'abord à nous faire sentir dans leur déclamation la beauté *nombreuse* des césures qui, en partageant chaque hémistiche empêchent de trop apercevoir leur égalité, et leur donnent plus de grâce : je réponds encore que c'est un défaut d'enjamber si souvent et si promptement sur le second vers, qu'on ne puisse s'apercevoir si l'acteur a récité un vers ou de la prose. Il est à propos, lorsque le sens le demande, de se précipiter d'un vers sur l'autre ; mais il est ridicule de le faire uniquement pour empêcher que l'auditeur ne distingue la cadence du vers. Cette cadence doit être marquée, mais sans affectation, dans la déclamation de l'acteur ; il doit savoir flatter l'oreille, en même temps qu'il parle à l'esprit. Il y a un milieu à saisir entre les deux excès opposés, et ce milieu n'est pas facile à trouver : car l'acteur doit pour cela avoir de l'âme et de l'oreille, afin que ce qu'il donne à la passion, lorsqu'il déclame, ne fasse pas tort à l'harmonie, et que le désir d'enchanter l'auditeur par le nombre du vers ne l'empêche pas de se livrer à la passion, qui est, après tout, son premier objet. Mademoiselle Clairon est la première qui a su accorder sur le théâtre les intérêts de l'oreille

et ceux de la passion, donner plus de majesté à la déclamation, en la notant, pour ainsi dire, et augmenter l'illusion par la pompe d'un langage méthodique et distingué du langage ordinaire. Enfin, malgré ce partage égal du vers en deux hémistiches pareils, il faut convenir que, sans ce repos, il n'y aurait pas de vers, et que les vers les mieux faits sont ceux où ce repos est bien marqué sans être gêné par le sens; par exemple, ce vers de Boileau,

Dans ce monde, il n'est point de parfaite sagesse,

ne fait pas, à beaucoup près, autant de plaisir à l'oreille que cet autre du même auteur,

Chacun suit dans le monde une route incertaine.

Pourquoi cela? c'est que, dans la prononciation, on peut, on doit même faire une pause légère et presque imperceptible au milieu du second vers, et qu'on n'a pas la même liberté à l'égard du premier, encore moins dans celui-ci :

La même erreur les fait errer diversement.

Il faut passer rapidement au second hémistiche, pour attraper le sens qui s'y est réfugié, et que l'esprit veut trouver promptement; mais l'oreille n'est pas satisfaite, parce qu'on la fatigue en ne lui laissant point de lieu fixe pour se reposer. Or, ce lieu est précisément le milieu du vers alexandrin; partagez-le inégalement, il ne

produira aucun effet agréable, parce que l'un des deux hémistiches sera trop long pour l'autre. Il serait impossible aussi de diviser le vers en trois parties égales ou inégales; dans quelque proportion qu'on les assemble, elles ne feront jamais un vers agréable à prononcer et à entendre. Je n'entrerai pas dans un plus long détail. Je ferais voir aisément qu'on pourrait combiner encore, autrement qu'on ne fait, les syllabes dans nos vers de cinq pieds : mais ce serait nous écarter trop de notre objet principal ; nous avons à prouver que la mesure de nos vers n'est point une source de monotonie, comme on veut nous le faire entendre. Nous croyons l'avoir déjà fait voir, en montrant que si les alexandrins sont composés de douze syllabes, ces syllabes ne sont point égales; qu'elles forment par conséquent une harmonie variée par le mélange des longues et des brèves, mélange qui dépend du poète; que la césure et le partage du vers en deux hémistiches font à l'oreille un effet agréable. Nous ajoutons que rien ne l'est plus que l'élision dans notre langue ; elle est d'une douceur singulière : mille exemples confirmeraient cette vérité, et il suffit, pour s'en convaincre, de songer que l'*e* muet est la seule voyelle qui souffre l'élision chez nous. Or cet *e* s'élide d'autant plus aisément qu'il n'est presque pas sensible dans la prononciation, et qu'il ne se prononce pas même en prose lorsque, placé à la fin d'un mot, il rencontre en son chemin une voyelle initiale. Toute autre voyelle finale ne s'élide point comme chez les Latins ou les Grecs, où cette élision devait souvent être un peu rude : c'est ce-

pendant ce que je n'affirme pas, parce que nous ne connaissons pas assez le génie de leur langue, ni leur véritable prononciation, pour porter là dessus un jugement certain.

Avant de finir cet article, je crois pouvoir communiquer au lecteur une observation que j'ai faite plusieurs fois; c'est que l'harmonie de nos vers dépendant en partie de la combinaison des longues et des brèves, et en partie de ce retour du même son final qu'on appelle rime, elle n'est pas complète si la phrase, quelque nombreuse qu'elle soit, finit avant la rime; c'est-à-dire si le sens parfait finit par un vers dont la rime ne se trouve qu'après le point qui sépare une phrase de l'autre. L'esprit alors est satisfait par le sens; l'oreille ne l'est point, parce qu'elle attend la rime. Dès-lors il n'y a point une certaine rondeur, une certaine perfection qui, dans le style, naît du plaisir de l'esprit, si je puis ainsi parler, et de celui de l'oreille. Ce défaut se trouve quelquefois dans les meilleurs poètes, parce qu'il n'est pas toujours possible d'accorder ces deux choses. Ainsi quoique Boileau soit de tous nos écrivains le plus exact, il n'a pas toujours su les réunir. Voyez, par exemple, ce vers où il donne des préceptes pour la tragédie :

Des siècles, des pays, étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans *Clélie*,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie;
Et sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse.

C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors serait hors de saison :
Mais la scène demande une exacte raison
L'étroite bienséance y veut être gardée.

Le précepte que le poète donne ici aux auteurs finit à ces mots : le sens est parfaitement complet, l'esprit est satisfait alors, mais l'oreille demande encore quelque chose pour l'être ; et quoi ? une rime qui lui est due, et qu'elle ne sent point. Elle ne la trouvera que dans la phrase suivante, où il est question d'un autre précepte différent de celui-là. On laisse donc en se reposant un moment, l'oreille en attente et en suspens. Or, il est clair que l'harmonie n'est pas entière, dès que l'oreille se plaint[1]. Il faut pour cela qu'il y ait un accord, comme je l'ai dit entre le plaisir de l'esprit et le plaisir de l'oreille ; ou, ce qui revient au même, que l'esprit déjà satisfait par le sens dont il a trouvé la fin, le soit encore par le moyen de l'oreille, comme dans ces beaux vers, où le même poète parle du prélat endormi mollement sur le duvet d'un lit *excellent* :

C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Ici la pensée finit avec la rime, et le lecteur n'a plus rien à désirer, ni pour le sens ni pour l'harmonie.

[1] Malfilâtre n'est pas du même avis que Delille, qui employa peut-

Je ne crois pas qu'on doive mépriser le retour des mêmes rimes, surtout dans une poésie légère, pourvu qu'il ne soit pas affecté, comme il l'est presque toujours dans l'abbé de Chaulieu. C'est pourquoi M. de Voltaire lui fait dire par le dieu du goût :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens, en rimes redoublées.

Jamais les rimes ni les épithètes ne doivent entrer dans un vers, si elles ne paraissent nécessaires ou si elles n'ajoutent au sens; mais je soutiens avec bien des gens de goût, que si les rimes ne sont pas inutiles et mal placées, elles peuvent être quelquefois redoublées sans blesser l'oreille, et sans la fatiguer par la répétition des mêmes sons: j'entends toujours que c'est dans une poésie, comme je l'ai dit, légère et facile. C'est un jeu, dit-on, c'est un badinage; mais, après tout, ce badinage n'est pas sans agrément dans une pièce badine, il s'accorde mieux avec le genre de poésie que l'on traite. Le poète a l'air de se jouer et dans le fond et dans la forme.

être trop souvent cette manière de varier le rythme des vers, et qui regarda comme une heureuse innovation ce que le sévère Boileau eût appelé une négligence. On ne peut se dissimuler que cette diversion à la monotonie de la versification ne réveille l'attention du lecteur; mais il ne faut pas la prodiguer de crainte de détruire toute harmonie poétique.

Ces rimes, au reste, sont croisées; on entrelace les masculines et les féminines, et leur variété plaît aux oreilles délicates. On assure que cette répétition des mêmes rimes ne se trouve ni dans La Fontaine ni dans Rousseau [1]; mais qu'importe? ne semblerait-il pas que nous sommes des esclaves, et que nous n'avons pas la liberté de faire une innovation heureuse dans notre versification? Outre Chaulieu et Chapelle, ne sait-on pas que M. Gresset et M. de Voltaire ont très souvent redoublé leurs rimes dans des épîtres et dans d'autres pièces d'un genre peu sérieux? Ce n'est pas plus un mérite à Rousseau de ne les avoir pas redoublées, que d'avoir évité de les croiser dans ses épîtres et dans ses allégories. Il est certain que ces rimes, toujours accouplées deux à deux, ne produisent pas un effet aussi agréable que si elles étaient mêlées; mais je n'approuverais pas ce mélange dans des vers alexandrins, sur tout en un sujet grave et élevé.

En voilà bien assez sur toutes les parties de notre versification: je n'ai point entrepris d'en publier un traité, mais seulement de faire voir, par ce détail, que nous avons des vers et des vers harmonieux, quoiqu'en di-

[1] Il faut ne pas avoir lu une page de Rousseau et de La Fontaine pour avancer une pareille bévue. Il suffit d'ouvrir les Cantates du premier, les Contes et même les Fables du *bonhomme* pour se convaincre du contraire. Ces deux grands poètes avaient l'oreille trop exercée pour se priver d'un artifice qui prête tant de mélodie à la phrase poétique, et qui semble indispensable dans les vers libres. Cependant on ne trouve pas dans leurs ouvrages ce luxe de rimes redoublées qu'affectionnait Chaulieu, et dont le son uniforme, semblable au tintement d'une cloche, finit par endormir le lecteur.

sent quelques critiques. S'ils n'ont point d'oreille, il est inutile de leur apporter tant de raisons; mais s'ils en ont, je demande pourquoi ils prennent plaisir à dégrader nos vers? Quoi! ils prétendent qu'ils n'ont point d'harmonie, tandis qu'ils en trouvent à leur prose: c'est une contradiction bien étrange. Je me flatte qu'il est prouvé clairement, soit par mes propres réflexions, soit par l'autorité d'écrivains respectables, qu'ils se trompent quand ils nous reprochent de n'avoir point de vers, ou quand ils prétendent que ceux que nous avons sont sans cadence et sans harmonie; enfin, quand ils soutiennent que nous ne pouvons rendre en vers, mais seulement en prose, les vers des anciens ou des étrangers.

On peut donc traduire en vers les poètes, et on le doit. Personne n'aurait pu le faire mieux que Despréaux. Nous voyons, par quelques morceaux d'Homère et des autres poètes grecs qu'il a mis en vers français, que nous pourrions, à force de temps et de travail, rendre à notre nation le service de lui faire connaître tout ce qu'il y a de plus beau dans la poésie ancienne. C'est de tous nos versificateurs celui qui a le mieux prouvé par des exemples que notre langue est susceptible de cette harmonie imitative dont j'ai parlé. Qu'on lise le *Passage du Rhin*, on sera contraint d'avouer cette vérité. C'est un chef-d'œuvre que cette épître pour l'art, pour l'esprit, pour la beauté de la versification. Quelle douceur dans ces vers charmans!

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,

Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
*Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.*

Quelle vivacité dans la marche précipitée de celui-ci qui suit immédiatement !

Quand un bruit tout à coup suivi de mille cris, etc.

Ne croit-on pas voir ce que ces autres vers expriment ?

Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance, soutenu des regards du héros.

N'est-il pas vrai que la seule cadence du second des deux que je vais citer vous présente l'image des guerriers nageant et faisant trembler sous eux les flots du Rhin :

La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.

et que les hommes et les eaux sont dans une espèce de balancement mesuré ? On voit aussi flotter les héros français, sur lesquels tombe une pluie de plomb :

. . . . . Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.

Le mouvement du vers est le même que celui de cet escadron dont il parle. M. l'abbé d'Olivet aurait pu noter la cadence de tous ces vers et de ceux qui suivent :

Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.

leur marche est aussi légère que la course de ces vaisseaux mêmes. Je n'en citerai pas davantage : quelque harmonieux que soient tous ceux que j'ai rapportés, ils le paraissent bien plus encore à la place qu'ils occupent dans la pièce ; car tel est l'artifice heureux de Boileau et des excellens versificateurs. Pour donner, par exemple, plus de vivacité à la cadence d'un vers, déjà très vive par elle-même, ils le placent, s'il est possible, après un autre dont la marche est plus lente ou plus pesante. C'est donc dans l'ouvrage même qu'il faut les lire, si l'on veut jouir du plaisir que fait cette diversité de cadence et de nombre.

Il serait donc bien à souhaiter qu'un aussi habile versificateur que Despréaux eût traduit les œuvres de Virgile en vers français ; il avait tout le talent et toute la patience nécessaire pour exécuter cette difficile entreprise. M. l'abbé Delille a formé ce hardi projet, du moins à l'égard des Géorgiques ; et (on ose le dire) les soins qu'il apporte à son ouvrage, joint au talent particulier qu'il a reçu de la nature pour bien versifier, lui répondent d'avance du succès [1]. Il prend la meilleure voie pour convaincre ces incrédules qui nient que notre langue et nos vers puissent rendre les beautés étrangères. Pour moi, qui n'ai pas en moi les mêmes res-

[1] Malfilâtre ne connaissait encore que quelques fragmens de ce bel ouvrage. Le jugement qu'il en portait alors a été confirmé depuis, sans restriction, par nos maîtres en littérature, et on le cite tous les jours comme le plus parfait modèle que nous ayons de traduction en vers. (*Note de* M. Miger.)

sources, je me contente de m'essayer sur les morceaux les plus brillans de Virgile et des autres poètes latins. J'ai déjà répondu à ceux qui pourraient trouver ma traduction inutile, après tant d'autres que nous avons.

Voici, je crois, les traductions, en général, assez justifiées et suffisamment autorisées. Il est temps de parler de la mienne en particulier.

Ce n'est point une traduction proprement dite que je donne aujourd'hui; c'est, comme mon titre l'annonce, le génie des poètes anciens. Expliquons-nous. Lorsqu'on a lu Virgile, par exemple, on a une idée générale de la marche et de la nature de ses ouvrages; mais on se rappelle avec plus de plaisir certains endroits qui ont frappé plus que les autres. Ce sont ces endroits qu'on voudrait retenir, sans perdre de vue l'ensemble, parce que le génie du poète y brille plus que dans les autres, et d'une façon toute particulière. On peut donc les appeler par excellence *le Génie de Virgile*. C'est à ces morceaux que je me suis attaché; j'ai entrepris de les rendre en français et en vers, autant qu'il m'a été possible. Mais je ne devais pas, suivant mes idées, les donner détachés, parce qu'ils n'ont leur véritable prix que lorsqu'ils sont amenés et placés, *tantùm series juncturaque pollet*. Ce principe admis, comment les présenter dans leur vrai jour, si ce n'est en traduisant les morceaux intermédiaires qui les joignent les uns aux autres, et ne font avec eux qu'un même corps d'ouvrage? Mais ces autres morceaux, beaucoup moins brillans, ne sont pas ceux que je veux faire paraître avec avantage; je ne dois les citer qu'au-

tant qu'ils entretiennent cette suite, cette chaîne précieuse, sans laquelle les premiers seraient comme des bandes de pourpre mal jointes et mal cousues l'une à l'autre, sans former un tout, un ensemble. Il s'agit donc de les lier, ces pièces précieuses, par des transitions, ou plutôt de donner à ces fleurs brodées en soie et en or un fond sur lequel elles éclatent davantage : ce fond est la narration même de Virgile. Quoique cette narration soit très belle et parfaitement versifiée dans l'original, comme ce n'est pas elle qui est mon objet, comme elle n'est qu'un moyen de remplir le projet que j'ai formé, je ne m'attache pas à lui donner en français le même éclat qu'elle a en latin. Loin de la versifier, je ne la traduis pas même dans toute son étendue, mais j'en donne simplement la substance. C'est l'analyse des Eglogues, des Géorgiques et de l'Énéide, dans le corps de laquelle j'ai inséré les beaux morceaux traduits en vers, à mesure qu'ils se rencontrent dans la suite de chacun de ces poèmes [1].

On ne sera pas surpris, après cela, si la prose de mon ouvrage n'est pas toujours une traduction fidèle du texte latin. Je n'ai pas prétendu traduire, mais analyser; j'ai voulu donner l'abrégé des poésies sur lesquelles j'ai tra-

[1] Cette déclaration de Malfilâtre proteste contre la traduction de Virgile que l'on a offerte au public sous son nom. Nous ne voyons rien dans le *Génie de Virgile*, si ce n'est le second et le troisième livre des Géorgiques, qui ressemble à une analyse où *trente vers* sont réduits en quelques lignes. On n'a pas même travaillé sur le plan que Malfilâtre se proposait de suivre.

vaillé. Quand on doit réduire en deux ou trois lignes vingt ou trente vers, on n'est pas obligé de marquer tous les traits, comme dans une version proprement dite, et on aurait tort de me chicaner là-dessus. Le second, le quatrième et le sixième livres de l'Enéide, sont ceux dont l'analyse est la plus étendue; il n'en est pas de même des autres où le poète décrit des batailles et des combats. Les anciens nommaient ceux qui périssaient dans la mêlée, et la manière dont ils périssaient. Notre goût est différent du leur à cet égard. Nous ne nommons guère que les principaux chefs, c'est-à-dire ceux qui, par leur rang et leurs qualités, par la place éminente qu'ils remplissent dans une armée, nous paraissent dignes d'attirer nos regards et de nous intéresser. Les autres, j'entends les subalternes, n'ont pas autant de droit à notre attention : aucun d'eux ne doit être nommé, s'il ne mérite cette distinction par des exploits éclatans. Virgile et Ovide entrent dans de plus longs détails; ils citent le nom d'un simple soldat qui n'a souvent rien fait de merveilleux, et nous apprennent la manière dont il a été blessé et dont il est mort. C'est Homère qui, le premier, leur en a donné l'exemple. Mais Homère s'exprimait souvent plus en anatomiste qu'en poète, et à cet égard ils diffèrent de leur modèle. Virgile surtout a plus de goût qu'Homère et qu'Ovide; il intéresse du moins par de courts épisodes placés à propos, et qui fixent la vue du lecteur, au milieu de cette confusion qui règne dans une bataille. Au reste, comme je l'ai dit dans une de mes remarques, c'est cette

confusion qu'Homère, Virgile et Ovide, ont voulu mieux peindre, en marquant les attitudes différentes, les différentes blessures des combattans, ce qui ne se pouvait faire qu'en nommant des particuliers d'ailleurs peu distingués et absolument inconnus. Chaque peuple, chaque siècle a son goût. Comme en cela nous ne pensons pas de la même manière que les Grecs et les Romains, et que nous serions ennuyés d'un détail qui nous paraîtrait sec ou minutieux, j'ai supprimé, autant que je l'ai pu, ceux qui se trouvent dans les derniers livres de l'Enéide. Mais par cette suppression, j'ôtais la liaison nécessaire dans un ouvrage suivi, il a donc fallu la suppléer; c'est ce que j'ai fait par de légères transitions, qui renferment la substance et le fond des choses que j'ai omises.

J'ai évité, quand il m'a été possible de le faire, de transporter dans la traduction des épithètes qui, sans être oisives, nous paraissent inutiles, et nous mettent dans la nécessité d'ajouter une remarque pour les faire mieux entendre. Telle est, par exemple, l'épithète de *Thymbræus,* qu'on donnait à Apollon; telle est celle de *Sabellicus*, donnée au sanglier ou au pourceau domestique. En rendant ces épithètes, il aurait fallu faire observer dans une note qu'Apollon était adoré à *Thymbra*, ville de Phrygie, et que le pays *sabin* produisait apparemment beaucoup de porcs ou de sangliers : on se passe très bien de pareilles notes, et même de ces sortes d'épithètes dans une traduction, où elles n'ont aucune grâce. Cependant il y a d'autres endroits qu'il est abso-

lument nécessaire d'éclaircir par de courtes remarques : nous les rejetons à la fin de chaque poème, s'il est court, ou à la fin de chaque livre d'un même poème, lorsqu'il est distribué par livres ; mais nous en mettons le moins qu'il est possible. Nous espérons donner un jour, dans un seul livre [1], tous les éclaircissemens nécessaires à ceux qui lisent les poètes anciens.

Comme rien ne fait plus de plaisir que la comparaison de deux morceaux qui, étant semblables pour le fond, sont traités par deux auteurs différens, nous rapportons parmi les notes toutes les imitations qu'on a faites de Virgile, et tous les morceaux des anciens qu'il a lui-même imités. Cette comparaison servira à former le goût des jeunes gens, en faveur desquels cet ouvrage est principalement composé. C'est une espèce de rhétorique où ils trouveront plus d'exemples que de préceptes, et où nous ferons en sorte de ne point donner de préceptes sans y joindre des exemples. Il n'est rien en effet qui dégoûte plus que des préceptes secs et abstraits, au lieu que les exemples parlent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes et portent avec eux la leçon. Dans les différens poètes sur lesquels j'ai entrepris de travailler, on apercevra le génie des Latins dans sa naissance, on suivra ses pro-

[1] Il paraît que l'ouvrage dont parle ici Malfilâtre n'a point été composé ; on n'en a même trouvé aucune note dans ses manuscrits. Divers auteurs ont publié, depuis quelques années, des dictionnaires qu'ils annonçaient avoir le même but ; mais un bon livre manuel sur cette matière est encore à naître. Il est à désirer que l'Université s'en occupe.
(*Note de* M. Miger.)

grès à mesure qu'il croît et se fortifie, enfin on le verra décliner peu à peu et s'éteindre tout à fait. Car le génie a ses révolutions comme les états : il marche plus lentement qu'eux dans ses commencemens ; mais lorsqu'il parvient à son midi, il penche plus promptement vers son couchant. De là il passe chez d'autres peuples, où il a les mêmes accroissemens successifs, et le même éclat passager. Après l'éclipse du génie vient le règne de l'esprit, qui est plus long, plus éblouissant et moins beau. On devient alors plus subtil, plus métaphysicien ; on écrit avec plus de finesse, on veut mieux faire que ces prédécesseurs, on pense, ou l'on croit penser plus qu'eux, et l'on a beaucoup moins de goût et de sentiment. Tout dégénère, tout dépérit, parce qu'en cherchant à s'éloigner de la simplicité de ceux à qui on succède, simplicité aussi respectable que leurs mœurs, on s'éloigne aussi de la nature dont ils étaient plus près que leurs enfans. Or la nature est la source du génie et la mère des grands talens : dès que le luxe a corrompu les mœurs, il corrompt aussi le goût ; et le goût une fois altéré ne reprend jamais sa première pureté. Tremblons pour le nôtre !

# FRAGMENS

DES

# BUCOLIQUES.

---

## EGLOGUE I.

TITYRE.

O Mélibée, un dieu m'a fait ce doux loisir.
Oui, pour un de ses dieux mon cœur veut le choisir :
Pour prix de ses bienfaits, de fréquens sacrifices
Rougiront son autel du sang de mes génisses.
Par lui, mon troupeau libre erre sur ces côteaux,

[1] Je ne sais pourquoi les traducteurs n'avaient point songé à rendre littéralement ce vers :

*O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.*

« O Mélibée! un Dieu nous a fait ce loisir. » L'abbé Desfontaines croyait-il traduire avec plus de grâce en mettant : « O Mélibée! c'est

Et ma voix peut encore éveiller les échos.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux : mais ce calme m'étonne [1],
Tandis qu'au désespoir ici tout s'abandonne ;
Tout fuit. Je vais, moi-même, en de nouveaux climats,
Traîner mes chers moutons, compagnons de mes pas.
Cette faible brebis, qui me suit avec peine,
A laissé deux agneaux dans la forêt prochaine,
Jumeaux nés d'aujourd'hui ; mais perdus sans retour,
Et privés de leur mère en recevant le jour.
J'aurais bien dû prévoir ces disgrâces funestes.

à un Dieu que je dois cette tranquillité. » Cette phrase est triviale, et celle de Virgile est poétique. L'abbé Desfontaines ignorait peut-être que Racine, dans sa belle idylle sur la paix, avait imité ainsi presque mot pour mot le vers de Virgile :

Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

(*Note de* M. MICER.)

[1] Presque tous les traducteurs des Bucoliques ont rendu ce vers à peu près de la même manière. Henri de Villodon, dans une traduction des Eglogues, publiée en 1818, a dit avec Malfilâtre :

Je n'en suis point jaloux, mais ton bonheur m'étonne.

Cette traduction est tirée en entier de Millevoye, Langeac, Tissot, Didot et autres ; son auteur a eu le mérite de rassembler ces vers, pris de tous côtés, et de leur accoler son nom. On appréciera ce travail, aussi ingénieux qu'original.

Souvent j'ai vu ces pins frappés des feux célestes;
La corneille a souvent, du creux de cet ormeau,
Par ses cris menaçans effrayé le hameau.

. . . . . .

Cette Rome. . . . . .
Au-dessus des cités, élève autant sa tête
Que le hardi cyprès, déployant ses rameaux,
Porte son front superbe au-dessus des roseaux.

. . . . . .

Là, j'ai vu ce héros, ce Dieu dont mon encens
Parfume les autels douze fois tous les ans.

. . . . . .

Veillez sur vos troupeaux; allez, jeunes bergers,
Et cultivez en paix vos champs et vos vergers.

. . . . . .

O fortuné vieillard! . . . . . .
Ce terrein te demeure et suffit à tes vœux,
Quoiqu'à peine le soc ouvre ce sol pierreux:
Les eaux de ce marais, fangeuses et tranquilles,
Couvrent les prés de joncs et de roseaux stériles;
Mais, exempt de nos maux et libre de nos soins,
Pour tes tendres brebis tu ne craindras du moins
Ni l'effet dangereux d'un nouveau pâturage,
Ni d'un troupeau malsain le triste voisinage.
O fortuné vieillard! dans un heureux repos,
Ici tu jouiras de la fraîcheur des eaux,
Près du fleuve sacré qui coule dans ces plaines [1],

[1] M. de Villodon a trouvé ce vers assez bon pour se l'approprier

Et sous les arbres verts qui bordent ces fontaines.
Ici, tressés en haie, et plantés de tes mains,
Ces saules, de ton champ qui marquent les confins [1],
T'offriront du sommeil les douceurs passagères,
Au murmure flatteur des abeilles légères,
Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du ciel
Vole de feuille en feuille, et ramasse le miel.
Les chants du bûcheron, du haut de ces montagnes,
Retentiront au loin dans les vastes campagnes;
La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa tendre voix [2].

M. de Villodon peut-il dire comme Molière, qui avait imité deux scènes du *Pédant joué* de Cyrano Bergerac : *Je prends mon bien où je le trouve.*

[1] Cette inversion est trop forcée. La traduction de ce beau morceau est pâle et négligée. Quel prosaïsme dans cette expression : *l'effet dangereux d'un nouveau pâturage.* Croit-il avoir rendu : *flumina nota*, *fontes sacros* et le célèbre *frigus opacum*, sur lequel on a écrit des volumes. Aucune des images de Virgile n'a passé dans cette longue et froide imitation. Malfilâtre pourtant sentait mieux que personne le charme de ces vers, qui respirent la sensibilité la plus vraie et brillent des plus riches couleurs. « Les vers de M. Gresset, dit-il après les avoir cités dans ses notes, sont brillans sans doute; mais j'aimerais mieux que, dans cet endroit, le poète français se fût contenté d'être simple et naturel, comme l'auteur latin, qui n'a songé qu'à nous intéresser par des images douces et naïves et par des vers coulans qui partent du cœur. M. de Fénélon en sentait bien le prix, lui qui disait : *Malheur à celui qui n'est pas touché de ces vers :*

*Fortunate senex! hic, inter flumina nota*
*Et fontes sacros, frigus captabis opacum.* »

[2] Variante de l'édition de Caen, 1823 :

Aux voix de tes ramiers joindra sa *douce* voix.

. . . . . .

Ne reverrai-je plus mon toit couvert de chaume,
Ni ce champ que je quitte et qui fut mon royaume.

. . . . . .

## EGLOGUE II.

. . . . . .

Sans toi, qui chanterait les nymphes de nos plaines,
Et les ombrages verts qui couvrent ces fontaines?
Ou qui revêtirait, dans des vers enchanteurs,
Et les prés de gazons, et les gazons de fleurs [1]?

. . . . . .

Des cygnes de ces bords les chants mélodieux
Porteront, ô Varus! votre nom jusqu'aux cieux.
Faible oison des marais, mes cris se font entendre
Parmi les doux accens des oiseaux du Méandre.

. . . . . .

Revenez, revenez, aimable Galatée;
Quel charme sous les eaux vous retient si long-temps?
La nature renaît, et les fleurs du printemps
Ont parfumé les bords de cette onde argentée.
De ce haut peuplier les feuillages épais
Couronnent cette grotte aux nymphes consacrée;
Les pampres enlacés qui tapissent l'entrée,

[1] M. Didot s'est servi de ces deux jolis vers :

Qui pourrait, comme toi, dans des vers enchanteurs,
Couvrir les eaux d'ombrage et la terre de fleurs?

En redoublent encore et l'ombrage et le frais :
Revenez près de nous dans ces rians bocages,
Laissez les flots mugir et battre les rivages.

. . . . . .

## EGLOGUE III.

. . . . . .

Contre les feux du jour, ici l'humble reptile
Dans le sein des buissons vient chercher un asile ;
Thestyle, aux laboureurs épuisés de travail [1],
Prépare de ses mains le serpolet et l'ail [2].
Et moi seul, à te suivre attaché sur ces rives,
Je brave du soleil les ardeurs les plus vives,
Tandis que la cigale, hôtesse de ces champs,
Par ses cris importuns répond seule à mes chants.
Ah ! que n'ai-je plutôt souffert la tyrannie,
Les superbes dédains de la fière Silvie !
Que n'ai-je aimé Daphnis ! son teint, moins délicat,
N'a point de ton beau front la blancheur et l'éclat ;
Mais, hélas ! prise moins cette blancheur si vaine [3],

[1] Variante des éditions de Malfilâtre de 1805 et de 1811 :

Thestyle aux *moissonneurs* épuisés de travail....

[2] Variante de l'édition publiée à Caen en 1823 :

Prépare de *sa main* le serpolet et l'ail.

[3] Le troëne est l'elcanna des apothicaires ; ses feuilles ressemblent à celles de l'olivier, et on les emploie dans la médecine, ainsi que ses

On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne [1].

. . . . . .

## EGLOGUE IV.

. . . . . .

Les nymphes de Daphnis pleuraient la mort cruelle.
Bois, vous fûtes témoins de leur douleur mortelle,
Quand sa mère, embrassant ses restes malheureux [2],
De son trépas récent vint accuser les dieux [3].
Nous vîmes la génisse et le coursier superbe
Oublier les ruisseaux et la fraîcheur de l'herbe;
Et les tristes moutons, aux pieds de leur berger,
Touchés de sa douleur, semblaient la partager.

fleurs, qui sont blanches. Virgile parle ici des fleurs, qui, de son temps, n'étaient d'aucun usage. L'hyacinthe (ou l'iris, ou le glayeul) servait autrefois à la teinture : ainsi, quoique noir ou violet, on avait soin de le cueillir. (*Note de* MALFILATRE.)

[1] Ces deux derniers vers de Malfilâtre se retrouvent à peu près en entier dans la traduction de Millevoye :

> Mais que cette blancheur ne te rende point vaine :
> On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne.

[2] M. Henri de Villodon semble encore avoir mis Malfilâtre à contribution :

> Témoins de leur douleur, ormeaux, source sacrée,
> Répetez-nous comment une mère éplorée,
> Embrassant de son fils les restes malheureux,
> Accusait de sa mort les astres et les dieux.

[3] Variante de l'édition de Caen, 1823 :

> De son trépas récent *accusait tous* les dieux.

Dans les sables brûlans de l'Afrique déserte,
Le lion, cher Daphnis, a gémi de ta perte.
Daphnis sut, le premier, sur les côteaux voisins,
Atteler à des chars les tigres d'Arménie;
Il couvrit, le premier, dans les champs d'Ausonie,
Les Thyrses de Bacchus de pampre et de raisins.
Cérès est des sillons l'ornement le plus digne;
Le taureau, roi des champs, est l'honneur des troupeaux;
La vigne orne l'ormeau, la grappe orne la vigne;
Et tu fus, ô Daphnis! la gloire des hameaux.

. . . . . .

## EGLOGUE V.

Ma muse, la première, a daigné, dans les bois,
Du pasteur de Sicile emboucher le hautbois. [1]

. . . . . .

Il commence. Aussitôt les animaux des bois
S'assemblent tous en foule autour du vieux Silène;
Des Faunes, avec eux, se jouant dans la plaine,
Marquent d'un pied léger les accens de sa voix,
Et les pins, en cadence, agitent leurs feuillages.

. . . . . .

Il chantait tous ces corps, ces principes divers
De l'air, du feu léger, de la terre et des mers,

[1] C'est Théocrite, célèbre poète grec, natif de Syracuse. Il vivait deux cent quatre-vingt-cinq ans avant J.-C. On a de lui des églogues qui portent le titre d'idylles : elles ont servi de modèle aux pastorales de Virgile. (*Note de* Malfilatre.)

Qui, dans le vide immense épars à l'aventure,
S'unirent pour former les premiers élémens,
Ces élémens féconds qui, d'êtres différens
Par leur mélange heureux peuplèrent la nature [1].

[1] On peut rendre ainsi en vers blancs le reste du système :

La terre tendre encor par degrés s'endurcit,
Dans l'abîme profond les ondes descendirent;
La matière bientôt prit des formes sans nombre.
De la terre étonnée il peint l'enchantement,
Quand le soleil nouveau s'alluma dans les nues.
Il dit comment le ciel, au lever de l'aurore,
Pour la première fois se fondit en rosée;
Comment, du haut des airs, les nuages épais
Sur les champs altérés versèrent des torrens.
Il décrit et les fleurs et les jeunes forêts,
Et des troupeaux naissans d'animaux peu nombreux,
Sur des monts inconnus errant de toutes parts.

Mon dessein n'est pas de rendre en vers blancs les beaux endroits de Virgile. J'ai cru cependant que ceux-ci feraient au lecteur plus de plaisir que de la prose. M. de Voltaire dit quelque part : *Les vers blancs, ou non rimés, ne coûtent que la peine de les dicter : cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre.* Ce que dit M. de Voltaire est vrai quelquefois, et surtout à l'égard des vers familiers; mais il n'en est pas ainsi des bons vers, et de ceux qui renferment des images et de la poésie. Ils doivent avoir du nombre, du rythme, une harmonie sensible et flatteuse pour l'oreille, souvent même imitative; et il n'est pas toujours aussi aisé qu'on le pense de combiner assez heureusement les syllabes, pour qu'il en résulte sur le champ une belle cadence. Il s'ensuivrait de ce jugement de M. de Voltaire, que la seule difficulté des vers français serait dans la rime; ce qui ne peut être soutenu que par ceux qui n'ont pas une oreille aussi délicate que celle de cet illustre poète. Je ne veux pas dire, au reste, que les vers blancs doivent être admis, et que nous puissions jamais nous en contenter. Quand on peut avoir le *plus*, en matière de beaux arts, on n'est jamais satisfait du *moins*. (*Note de* MALFILATRE.)

. . . . . .

Je suivrai mon taureau : ses traces vagabondes
Pourront frapper mes yeux dans les forêts profondes.

. . . . . .

## EGLOGUE VII.

. . . . . .

A peine dans ces lieux le soleil de retour
Dissipait l'ombre humide et rallumait le jour;
A peine les troupeaux cherchaient dans la prairie
Et la tendre rosée et l'herbe refleurie;
Damon, sur sa houlette appuyé tristement [1],
Répéta ces regrets d'un malheureux amant.

Nais, astre du matin; brille, ô douce lumière!
Brille, et sois d'un beau jour l'heureuse avant-courrière,
Tandis que je me plains, dans mes derniers momens,
De la perfide Nise et de ses vains sermens,

[1] M. de Villodon se rencontre souvent avec les différens traducteurs des Bucoliques; il a eu la bonne foi de nous avertir dans sa préface, qu'*on apercevrait peut-être quelques réminiscences*. Les vers suivans n'ont pas dû lui coûter beaucoup de peine :

> Damon, sur sa houlette, appuyé tristement....
>
> Etoile du matin, ranime ta lumière,
> Sois d'un jour bienfaisant l'heureuse avant-courrière.....
>
> Les forêts du Ménale et les pins et les hêtres
> Redisent à l'envi les doux plaisirs champêtres.

C'est un plaisir de lire M. Villodon; on se trouve toujours en pays de connaissance.

Que je viens, en mourant, raconter mon injure
A ces dieux tant de fois témoins de son parjure.

Ma flûte, commençons : avec moi sur ces bords,
Des chantres du Ménale imite les accords.
Pan, dont l'art inventa la flûte pastorale,
Fait toujours de ses sons retentir le Ménale.
Le Ménale couvert de bois harmonieux,
Entend toujours la voix des pins mélodieux;
Le Ménale, toujours entend parler ses hêtres
De l'amour des bergers, et des plaisirs champêtres.

Ma flûte, commençons : avec moi, sur ces bords,
Des chantres du Ménale imite les accords.

. . . . . .

O ma flûte, cessons : c'est assez, sur ces bords,
Des chantres du Ménale imiter les accords.

. . . . . .

Puisse, ô charmes secrets, votre vertu suprême
Ramener dans nos champs le perfide que j'aime !

. . . . . .

Cessez, charmes secrets; votre vertu suprême
A dans nos champs enfin ramené ce que j'aime.

## EGLOGUE VIII.

. . . . . .

Je préfère Phylis à toutes nos bergères.
Ses yeux, à mon départ, pleins du plus tendre feu,

Ont versé des larmes amères.
Adieu, m'a-t-elle dit, mon beau Ménalque, adieu!

. . . . . .

## EGLOGUE X.

. . . . . .

J'irai, puisque l'ingrate a dégagé sa foi,
J'irai chanter au sein d'une forêt tranquille,
Sur les doux chalumeaux du pasteur de Sicile,
Les vers que dans l'Eubée Apollon fit pour moi [1].

. . . . . .

[1] Gallus avait traduit du grec en latin quelques poésies d'Euphorion, poète de la ville de Chalcis, dans l'île d'Eubée. Ces ouvrages étaient apparemment dans le genre pastoral; c'est pourquoi Gallus, dans Virgile, dit qu'il les chantera sur le chalumeau du berger de Sicile, c'est-à-dire de Théocrite. Il semble, à entendre Virgile, qu'Euphorion eût écrit tout exprès ses vers, afin que Gallus les traduisit, tant leur génie s'accordait, tant la traduction était semblable à l'original. Il n'y avait qu'un Gallus qui pût traduire un Euphorion. C'est un éloge que Virgile fait de la version de son ami.

(*Note de* MALFILATRE.)

# FRAGMENS

DES

# GÉORGIQUES.

## LIVRE I.

Mécène, aux laboureurs mes préceptes utiles
Enseignent par quels soins on rend les champs fertiles [1],
En quel temps sous le joug le taureau doit gémir,
Sous quel astre la vigne à l'ormeau veut s'unir [2],

[1] Variante du manuscrit :

Enseignent *par quel art* on rend les champs fertiles.

[2] Variante de l'édition de Caen, 1823 :

Sous quel astre la vigne à l'ormeau *doit* s'unir.

Quel secours aux troupeaux doit l'active industrie,
Et de l'abeille enfin l'art et l'économie [1].

Astres brillans du monde ! ô secourables dieux,
Qui conduisez l'année errante dans les cieux;
Bacchus, et vous Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens et le gland des forêts :
O vous, Faunes légers, qu'adorent les campagnes!
Vous, nymphes, qui peuplez les bois et les montagnes,
Jetez sur mes essais des regards complaisans;
Accourez à ma voix, je chante vos présens.

Toi, dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, symbole de la guerre,
Grand dieu des mers, et toi, dont les nombreux troupeaux,
De Cée, en bondissant, dépouillent les côteaux;
Toi surtout, dieu pasteur, souverain d'Arcadie,
O Pan, si tu chéris ton heureuse patrie;
Minerve, si par toi ton peuple favori

[1] Variante du manuscrit :

Quels secours aux troupeaux *prête la main de l'homme*,
*Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.*

[2] Cée est une des Cyclades, dans laquelle le berger Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, se retira après la mort d'Actéon, son fils, changé en cerf et dévoré par ses propres chiens.
(*Note de* Malfilatre.)

Reçut les premiers arts et l'olivier chéri;
Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
Vins montrer la charrue et son utile usage;
Sylvain, dieu des forêts, solitaire Sylvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main;
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,
Soit que du haut du ciel arrosant les sillons,
Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds!

. . . . . .

Cinq zones de l'Olympe embrassent l'étendue [1] :
L'une, par le soleil sans cesse parcourue,
De cet astre de flamme est l'empire éternel,
Et voit des deux côtés, près des pôles du ciel,
Deux zones, de frimas tristement couronnées,
A l'horreur des hivers à jamais condamnées;
Et deux que la nature, indulgente aux humains,
A su, de part et d'autre, enfermer de ses mains,
Entre ces froids climats que le soleil ignore,
Et l'espace brûlant que sa chaleur dévore.
De ces plages, où régne un air plus tempéré,
Par son char vagabond le bord est effleuré,
Lorsque ce dieu du jour va, dans un cercle oblique,
Visiter tour-à-tour l'un et l'autre tropique.

[1] *Cinq zones de l'Olympe embrassent* le contour.

DELILLE.

Plusieurs passages de la belle traduction de Delille nous font soupçonner que les essais de Malfilâtre ne lui étaient pas inconnus.

L'habitant du Ryphée [1] est voisin de ces lieux
Où la terre s'élève et s'approche des cieux ;
Et l'ardente Lybie, et les murs d'Alexandre,
La voient, vers le midi, s'abaisser et descendre [2].
L'un des pôles du monde où souffle l'aquilon,
Toujours, par sa hauteur, domine l'horizon ;
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres,
Où règne le Trépas sur le peuple des ombres.
Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détours,
Embrasse au loin les champs que féconde son cours,
Le dragon tient toujours les deux ourses glacées
Dans ses replis divers fortement embrassées ;
Les ourses, que jamais les souverains des mers
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.
Là pâlit la nature, et, sur ces bords funèbres,

[1] Les monts *Ryphées* sont une grande chaîne de montagnes dans la Sarmatie européenne, appelée aujourd'hui la Moscovie ; on leur donne maintenant le nom de Stolp. (*Note de* MALFILATRE.)

[2] M. Auger et le dernier éditeur de Malfilâtre ont signalé ce vers comme n'ayant pas la mesure ; ils veulent que *voient* forme deux syllabes : l'usage en a décidé autrement. Sans entasser une foule d'exemples empruntés à nos meilleurs poètes, nous nous contentons de l'autorité de Racine, qui n'a pas craint de dire, dans les chœurs d'Esther :

Qu'ils *soient* comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

*Acte* I.

Que les démons et ceux qui les adorent
*Soient* à jamais détruits et confondus.

*Acte* II.

Une nuit inféconde entasse des ténèbres ;
Ou peut-être l'Aurore, à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour.
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là, l'étoile du soir, au départ du soleil,
Allume son flambeau dans l'occident vermeil [1].

. . . . . .

Il vit naître jadis Pluton et les Furies,
Il vit naître Japet et ses frères impies,
Ligués pour assiéger le monarque du ciel,
Et le précipiter de son trône éternel ;

[1] On peut donner ce sens au vers latin : *Illic sera rubens accendit lumina Vesper*, parce que les Latins prenaient indifféremment le pluriel pour le singulier, et disaient fort bien *flumina* pour *flumen*. On peut croire aussi que Virgile veut dire par là que le *Vesper*, comme le premier arrivé des astres nocturnes, allume tous les autres, *sera lumina*. Peut-être même ce sens est-il le seul véritable, et, en ce cas, il faudrait traduire ainsi :

Là, l'étoile du soir, quand le soleil s'enfuit,
Allume dans les cieux les flambeaux de la nuit.

mais je préfère les autres vers, parce qu'ils rendent mieux le *rubens*, qui est, selon moi, d'une beauté admirable ; ils le rendent par cet hémistiche : *dans l'occident vermeil*. D'ailleurs, ils ont une certaine douceur, un certain brillant, qui répond assez à celui de Virgile, autant que cela se peut dans notre langue. Il faut quelquefois, en faveur de l'harmonie, se piquer moins d'exactitude à rendre le sens de l'original, surtout quand ce n'est pas dans des endroits où il est absolument nécessaire de traduire mot à mot. Le sens que je donne ici à Virgile n'est pas beaucoup différent du sien ; il est des cas où je ne serais pas si hardi. (*Note de* MALFILATRE.)

Trois fois sur Pélion tous ces monstres horribles
Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles,
Et sur l'Ossa, l'Olympe entassé par trois fois,
Porta ces fiers Titans, et gémit sous le poids.
Mais la foudre atteignant et géans et montagnes,
Trois fois les fit rouler dans les vastes campagnes [1].

. . . . . .

J'ai vu, lorsque souvent le joyeux laboureur
Vers ses blés déjà mûrs guidait le moissonneur...
J'ai vu le ciel chargé de nuages errans
Sur ces belles moissons descendre en noirs torrens...
Les fossés se remplir, les fleuves débordés
Ravager, à grand bruit, les vallons inondés [2]...
Dans un ciel ténébreux Jupiter enfermé
Perce de mille éclairs le nuage enflammé;
Dans toute sa fureur il se montre à la terre,

1 Malfilâtre, en paraphrasant Virgile, a voulu conserver les images et l'harmonie imitative du latin. Il peut entrer en comparaison avec son modèle, mais on regrette qu'il lui ait fallu six vers pour en rendre trois. Les Titans qui entassent des montagnes sont parfaitement peints; seulement dans ce vers : *Trois fois, sur Pélion tous ces monstres horribles*, le mot *tous* n'est là que pour la mesure. Peut-être la concision de Delille est-elle plus énergique :

Trois fois roulant des monts arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Pélion sur Ossa;
Trois fois, la foudre en main, le Dieu les renversa.

2 *Les fossés* sont *remplis*; *les fleuves débordés*
Roulent en mugissant dans les champs *inondés*.
* Delille.

Aux humains effrayés fait parler son tonnerre...
De sa foudre brûlante il renverse, il embrase
Le sommet du Rhodope ou le front du Caucase...

. . . . . .

Au premier sifflement des vents impétueux [1]
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux;
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes
Le murmure des bois et le cri des montagnes.
Dieux! quels périls affreux menacent les vaisseaux,
Quand les plongeons troublés, quittant le fond des eaux,
Par un vol inquiet et des accens sauvages,
Annoncent la tempête et cherchent les rivages;
Quand on voit le héron, loin des marais fangeux,
Se perdre tout à coup dans un ciel orageux,
Les poules de Thétis se rassembler entre elles [2],
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes!
A l'approche des vents, les astres emportés [3],
La nuit, du haut des cieux, tombent précipités,
Marquent de feux brillans leur rapide carrière,
Et sillonnent le ciel de longs traits de lumière.

[1] *Au premier sifflement des vents* tumultueux.....
DELILLE.

[2] J'ai cru pouvoir appeler ainsi *les poules d'eau*. Un des grands défauts de notre langue est d'avoir peu de noms sonores et propres à la poésie. (*Note de* MALFILATRE.)

[3] Variante du manuscrit :

Dans l'ombre de la nuit les etoiles souvent
Semblent se detacher aux approches du vent,
Elles marquent de feu leur rapide carrière.....

La feuille des forêts et la paille des champs
Sur vos pas quelquefois sont les jouets des vents,
La poussière voltige, et sur le dos des ondes
Flottent légèrement des plumes vagabondes [1].
Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix,
Si ses coups redoublés vont frapper à la fois
Les portes du couchant, et le char de l'aurore,
Ah! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore!
Bientôt les vastes champs, noyés par Jupiter,
Aux yeux du laboureur n'offriront qu'une mer;
Déjà le nautonnier, tremblant à ce présage,
A replié sa voile et prévenu l'orage.

L'orage enfin s'annonce et jamais ne surprend;
L'œil le moins attentif le prévoit et l'attend.
Du creux de leurs vallons, la nation des grues
S'enfuit à son approche, et traverse les nues.
Pour respirer l'orage et le souffle des airs,
Le taureau vers le ciel tient ses naseaux ouverts.
En effleurant les eaux, la folâtre hirondelle
Les ride faiblement par le vent de son aile;
Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris Latone et ses enfans.
Par des sentiers étroits la fourmi, non sans peine,
Quitte, en traînant ses œufs, sa maison souterraine,
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré,

[1] Variante du manuscrit :

On voit tourbillonner les plumes vagabondes.

Boit les eaux de la mer, dont il est altéré.
De corbeaux croassans un ténébreux nuage
Presse leur vol tardif vers le prochain bocage [1].

Considérez alors tous ces oiseaux divers
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers,
Et ceux que le Caystre, errant dans les prairies,
Voit paître par troupeaux sur ses rives fleuries;
Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont pressenti la pluie et s'approchent des bords,
Offrent la tête au flot que le rocher renvoie [2],
Plongent leur cou dans l'onde ou nagent avec joie,
Cherchent le frais des eaux, et vont dans un instant
Laver cent fois en vain leur plumage éclatant.
Seule, errant sur le sable, avec un cri funeste,
La sinistre corneille appelle l'eau céleste :
La vieille la prédit en tournant ses fuseaux,
Quand l'huile pétillante éclaire ses travaux,
Et que de noirs flocons d'une mousse enfumée

[1] Ce vers, qui paraît incorrect au premier coup d'œil, cache sans doute une intention de l'auteur; il a voulu que *le vol tardif* se rapportât aux *corbeaux* mêmes, plutôt qu'au *nuage de corbeaux*; en effet, *un nuage* qui *presse son vol* eût choqué davantage, quoique la phrase eût été faite selon les règles de la langue. Il est possible aussi que ce soit une négligence que les éditeurs ne se sont pas permis de corriger.

[2] *Offrent la tête aux flots* qui battent le rocher.

DELILLE.

S'amoncèlent au bout de la mèche allumée [1].

. . . . . .

Et l'oiseau de Pallas [2], qui, seul au haut des tours,
Attend que le soleil ait terminé son cours,
Ne prévient plus la nuit, et ses accens funèbres
Ne marquent plus sa joie au retour des ténèbres.
Nisus jette un grand cri : sa fille, à ce signal,
Se souvient de son crime et du cheveu fatal [3];

[1] M. Miger cite, dans les notes du *Génie de Virgile*, la belle traduction de ce morceau par Delille. « On retrouve dans ces vers, dit-il, ainsi que dans ceux de Malfilâtre, le coloris, l'harmonie de style, la gradation et la variété d'images qu'on admire dans Virgile. Ce sont deux belles copies d'un beau tableau ; l'œil exercé du connaisseur peut seul les distinguer de l'original. Aucun des autres traducteurs n'a fait une imitation, même supportable, de ce magnifique morceau. »

[2] Le hibou. Il était consacré à Minerve, parce qu'on le regardait comme le symbole de la prudence.

(*Note de* Malfilatre.)

[3] Nisus, roi de Mégare, avait un cheveu dont dépendait le sort de son royaume. Scylla, sa fille, lui coupa pendant la nuit ce cheveu fatal, et le livra à Minos, qui assiégeait Mégare, et dont elle était amoureuse. Elle fut changée en alouette, et son père, métamorphosé en épervier, la poursuit sans cesse.

*Apparet liquido sublimis in aere Nisus*, etc.

Il n'est personne, pour peu qu'il ait de goût, qui ne soit charmé de ces vers de Virgile. Il semble que l'on voie Scylla s'enfuir, et Nisus la poursuivre. Il y a là un certain jeu que l'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, et qui peint tous les tours et détours de ces deux

Elle s'enfuit. Partout où s'enfuit la perfide,
L'affreux Nisus la suit de son aile rapide ;
Et partout où Nisus suit Scylla dans les airs,
Scylla s'enfuit d'un vol plus prompt que les éclairs.
Les corbeaux font sortir de leur gosier sauvage
Des sons clairs et pressés dans un étroit passage.
Leur troupe, dans des nids couronnés de rameaux,
D'une douce gaîté sent les transports nouveaux,
Triomphe après la pluie, et frémit d'allégresse
De revoir ses petits, objets de sa tendresse,
De flatter, de pouvoir, à l'instant du retour,
Nourrir dans leur berceau tous ces fruits de l'amour.

Non qu'à ces animaux Jupiter communique
Les secrets du destin et l'esprit prophétique.
Mais quand le ciel varie, et que les vents divers
Condensent tour à tour et dilatent les airs,
D'une température ainsi toujours changeante
L'impression sur eux est toujours différente,
Et porte dans leurs sens la joie ou les chagrins,
A l'approche des jours nébuleux ou sereins.

oiseaux ; ces tours et détours sont rendus sensibles à l'oreille par le retour des mêmes mots qui est si marqué, qu'ils font une espèce de cercle.

Boileau, qui aimait tant *Crudelis mater magis an puer improbus ille? Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater*, devait être enchanté aussi de cet endroit. J'ai fait mes efforts pour faire passer dans notre langue et dans notre versification ce genre de beautés. Heureux si ces efforts ne sont pas absolument sans succès !

(*Note de* Malfilatre.)

De là ces doux concerts dont les bois retentissent,
La gaîté des troupeaux qui sur les prés bondissent,
Et celle des corbeaux qui, rassemblés entre eux,
Des accens de leur joie épouvantent les cieux.

. . . . . .

Qui pourra d'imposture accuser le soleil [1] ?
Souvent même il prédit le secret appareil
Des guerres, des combats, des crimes près d'éclore,
Et qu'une épaisse nuit à nos yeux cache encore.

Quand César expira, le soleil, dans son cours,
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours.
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînait la mort de ce grand homme;
Il partagea son deuil; cet astre étincelant
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit, à cet aspect, une nuit éternelle.
Hélas! tout dans ces temps annonçait nos revers;
Tout nous épouvantait, et la terre et les mers,
Et des chiens menaçans les clameurs importunes,
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô dieux! dans ces jours de terreur,
Vîmes-nous de l'Etna les volcans en fureur
S'échapper à travers ses fournaises brisées;

[1] La traduction de Delille offre un vers à peu près semblable :

Qui pourrait, ô soleil, t'accuser d'imposture !

Des foudres souterrains, des roches embrasées,
Des torrens de fumée obscurcissant le jour,
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour?
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées;
L'Apennin tressaillit, et sur leurs fondemens
Les Alpes, à grand bruit, s'agitèrent long-temps [1].
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres [2],
Se traînaient au milieu du silence et des ombres;
On entendait au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois.
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent;
La terre s'entrouvrit; les animaux parlèrent [3],

[1] Variante du manuscrit :

Les Alpes, dans les airs, chancelèrent long-temps.

[2] Ces vers sont différemment ponctués dans les *Nouvelles observations critiques* de Clément, où ce morceau fut recueilli en 1771 :

Des spectres infernaux dans l'horreur des nuits sombres
Se traînaient. Au milieu du silence et des ombres
On entendait.....

Ces mots rejetés *se traînaient*, qui terminent la phrase au commencement du vers, produisent un heureux effet d'harmonie imitative. Mais nous croyons que Malfilâtre avait l'oreille trop délicate pour chercher une beauté aux dépens de l'harmonie poétique. D'ailleurs, s'il se fût permis cette hardiesse, il ne l'eût pas répétée dans les vers suivans, où le mot *lamentable* est aussi rejeté, mais avec plus de précautions. M. Miger, qui avait entre les mains les manuscrits du *Génie de Virgile*, a rétabli la leçon véritable que nous avons suivie.

[3] Delille n'a presque rien changé à ces deux vers :

La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et, pour comble d'effroi, les animaux parlèrent.

Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
On vit les dieux d'airain pleurer sur leurs autels.
Le roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,
Le superbe Eridan, franchissant ses rivages,
Dans son onde écumante, épandue à grands flots,
Entraîne les pasteurs, leurs toits et leurs troupeaux;
Dans le sang des taureaux les ministres célestes
Ne voyaient chaque jour que des signes funestes;
De longs ruisseaux de sang épouvantaient nos yeux,
Et des loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvrait l'air de ses voiles paisibles,
Effrayaient les cités de hurlemens horribles.
Jamais en un ciel pur et dans des jours sereins,
La foudre plus souvent n'étonna les humains;
Et jamais plus souvent les comètes cruelles
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles.

Bientôt la Macédoine, asile de Brutus,
Revit par les Romains les Romains combattus,
Et Jupiter souffrit que les champs d'Emathie
S'enivrassent encor du sang de ma patrie.

Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féconds,
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,
Trouvera, sous le soc, des piques enterrées,
Les armes des Romains de rouille dévorées,
Des casques entraînés sur ses pesans rateaux [1],

[1] Cet épisode de la mort de César parut pour la première fois dans

Et de grands ossemens et d'antiques tombeaux.

O dieux ! dieux citoyens, que mon pays adore,
Romulus et Numa ! Toi, Vesta, que j'implore,
Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards,
Et daignes protéger le palais des Césars !
Ah ! laissez-nous du moins, divinités suprêmes,
L'appui d'un jeune prince, en nos malheurs extrêmes.
Notre sang le plus pur, répandu si long-temps,
A de Laomédon lavé les faux sermens.
Hélas ! le ciel jaloux, le ciel inexorable
Vous envie, ô César ! à la terre coupable ;
Il se plaint, quand César mérite des autels,
Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels,
Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,
Tandis que les humains, dans leur aveugle rage,
Foulent aux pieds la paix, et les lois, et l'honneur,
Et font du monde entier un théâtre d'horreur.

La terre sans culture a perdu tous ses charmes :
On enlève à son champ le laboureur en larmes ;
La guerre détruit tout, et la faux de Cérès
Devient, sous le marteau, l'instrument des forfaits.

les *Nouvelles observations critiques sur différens sujets de littérature*, par Clément ; il fut réimprimé dans les notes du quinzième livre de la traduction des Métamorphoses, publiée, en 1799, sous le nom de Malfilâtre ; ce vers est rapporté avec un léger changement.

Des casques entraînés *sous* ses pesans rateaux.

Toutes les nations, à nous perdre animées,
Le Danube, l'Euphrate, enfantent des armées;
Malgré le voisinage et la foi des traités,
Tout combat; les cités attaquent les cités;
Mars remplit l'univers de sa fureur impie,
Rien ne peut dans son cours arrêter sa furie [1].
Tels de jeunes coursiers, ardens, impétueux,
Tout à coup avertis par le signal des jeux [2],
D'un saut précipité franchissant la barrière,
Impatiens du frein, volent dans la carrière;
Et, las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté.

[1] Les deux éditions de Malfilâtre, publiées par M. Augier, et dans lesquelles se trouvent quelques fragmens du *Génie de Virgile*, donnent ainsi ce vers :

Rien ne peut dans son *cœur* arrêter sa furie.

C'est probablement une faute de l'éditeur.

[2] Les trois vers suivans sont un peu différens dans les notes de la traduction des Métamorphoses :

Tout à coup avertis par le signal des *yeux*,
D'un saut précipité *franchissent* la barrière,
*S'élancent, ou plutot* volent dans la carrière.

Nous ne savons pas si ces vers ont été imprimés sur un manuscrit de Malfilâtre, mais ils sont certainement défigurés. L'éditeur aura lu *yeux* au lieu de *jeux*, et de *franchissant* à *franchissent* la distance n'est pas grande. Le troisième vers est bien plat pour être de notre poète.

## LIVRE II.

. . . . . .

Parcourez l'univers jusqu'aux derniers rivages,
Visitez le climat des farouches Gélons,
Et l'Arabe voisin des portes de l'aurore :
Tout pays a ses fruits, tout arbre a sa patrie.
Sur les bords Indiens naît la brillante ébène;
L'encens parfume l'air dans les champs de Saba.
Que dirai-je des lieux où le baume odorant
Distille goutte à goutte, en larmes précieuses,
Et ceux qui sont peuplés d'acanthes toujours verts,
Des bois dont le coton vient blanchir les rameaux [1],
Et des riches forêts où croît, sur chaque feuille [2],
Un duvet délicat que le Sère y recueille;
Et des arbres plantés sur les rives du Gange,
Où les mers d'Orient terminent l'univers,
Arbres qui de leur front vont insulter les nues;
Tels que, de l'Indien les flèches si vantées,
De leur cime jamais n'ont atteint la hauteur.

. . . . . .

[1] L'Éthiopie fertile en cotonniers.
(*Note de* MALFILATRE.)

[2] On ne s'accorde pas sur la situation du pays des Sères; on sait seulement qu'ils étaient voisins des Chinois. Comme ils envoyaient de la soie en Europe, on appelait la soie de leur nom, *vellera serica*, et on croyait qu'elle croissait chez eux sur les feuilles de certains arbres. (*Note de* MALFILATRE.)

Des taureaux vomissant de leur gueule enflammée
Des tourbillons épais de feux et de fumée,
Dans ses champs n'ont jamais ouvert aucun sillon
Qui fit germer les dents d'un horrible dragon;
La terre n'y vit point de ses veines profondes,
En moissons de guerriers, sortir ses dents fécondes.

. . . . . .

Les chèvres, les brebis viennent bondir sur l'herbe,
Le coursier belliqueux marche d'un pas superbe :
Clitumne [1] fortuné! tu vois ces fiers taureaux
Qui, dans un char vainqueur, conduisent nos héros,
Aux autels des grands dieux victimes consacrées,
Se baigner quelquefois dans tes ondes sacrées.

. . . . . .

Regardez les deux mers [2], dont les flots l'environnent
Et ces superbes lacs creusés dans ses campagnes....

. . . . . .

Je te salue, ô toi, terre du grand Saturne,
Abondante en moissons et fertile en héros!..

[1] Clitumne, fleuve d'Italie, dans l'Ombrie. On y lavait les victimes, et on croyait que ses eaux les purifiaient. Il y avait de grandes victimes et de petites, comme de grands et de petits troupeaux; les grandes n'étaient consacrées qu'aux grands dieux, et c'étaient elles qu'on appelait proprement *victimes;* les autres s'appelaient *hostiæ*.

(*Note de* MALFILATRE.)

[2] La mer Adriatique, ou golfe de Venise, au nord, et la mer Tyrrhénienne au midi. Cette dernière s'étend depuis la Toscane jusqu'au détroit de Sicile.

(*Note de* MALFILATRE.)

. . . . . .

Tels, quand un vaste champ rassemble deux armées,
Avides de combat et de sang affamées,
Les bataillons, rangés dans un ordre fatal,
S'arrêtent, et du meurtre attendent le signal.
De l'homicide acier la clarté foudroyante
Vomit au loin des traits de lumière ondoyante;
Et Mars impatient, prêt à semer l'horreur,
Vole, et de rang en rang va souffler sa fureur.

. . . . . .

Un berger quelquefois, d'une main imprudente,
Laissera dans les plants voler une étincelle
Qui, sous la peau de l'arbre en silence cachée,
Vit de l'huile abondante à l'écorce attachée :
Le feu gagne le tronc, il s'étend à grand bruit,
Il dévore en grondant et la feuille et le fruit;
Il s'élève en vainqueur; par degrés il s'anime;
De rameaux en rameaux, il s'élance à la cime;
Ou, par le vent poussé, déploie, en un moment,
Dans les bois de Bacchus un vaste embrasement;
Et de noires vapeurs dans les airs répandues,
D'un voile ténébreux vont obscurcir les nues.
Tous vos ceps malheureux, sur la terre jonchés,
Ou tomberont en cendre, ou mourront desséchés,
Et vous ne verrez plus, au milieu des ruines,
Que des troncs d'oliviers, brûlés dans leurs racines.

. . . . . .

# FRAGMENS

DE

# L'ÉNÉIDE[1].

## CHANT Ier.

Je chante ce héros qui, des bords du Scamandre,
Aux champs Laviniens le premier vint descendre ;
Qui, long-temps fugitif de cités en déserts,
Par Junon poursuivi sur la terre et les mers,

[1] Que les vers qui sont communément à la tête de l'*Enéide*, et qui commencent par ces mots, *Ille ego qui quondam*, etc., soient ou ne soient pas de Virgile, j'ai cru devoir les retrancher dans cette traduction. Le début du poème en devient plus noble, outre qu'il ne paraît pas convenable que l'auteur parle de lui dans un ouvrage de cette nature. Je penserais volontiers que Virgile les avait composés, afin

Eut à souffrir encor une guerre cruelle,
Quand il voulut fonder une ville nouvelle;
Quand il voulut enfin, par l'ordre des destins,
Fixer ses dieux errans chez les peuples latins,
Dans ces lieux où l'on vit les fils de ce grand homme
Bâtir Albe, et les murs de la superbe Rome.

Muse! raconte-moi ces grands événemens [1];
Dis quel crime attira ces affreux châtimens;
Dis pourquoi de Junon les fureurs inflexibles,
Par des travaux si longs, des courses si pénibles,
Exercèrent jadis un héros vertueux.
Muse! tant de courroux est-il fait pour les dieux [2]?

. . . . . .

de mettre, en quelque sorte, son cachet à l'*Énéide*, et qu'il aurait pu les laisser au commencement, mais en les séparant des autres. Quoi qu'il en soit, il n'avait plus besoin de cette précaution; son style et son génie étaient trop connus, pour qu'aucun plagiaire osât désormais s'attribuer le fruit de ses veilles.

(*Note de* Malfilatre.)

[1] Delille n'a pas changé un mot à ce vers. Sa traduction étant postérieure à celle de Malfilâtre, il semble que cette dernière ne lui a pas été inutile.

[2] Tout le monde sait comment Boileau a rendu cette pensée en français, dans son *Lutrin*, par un vers très heureux :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?

(*Note de* Malfilatre.)

Il (Eole) enferme les vents dans des antres profonds,
Les vents tumultueux, dont les mugissemens
Ebranlent leur prison jusqu'en ses fondemens.
Eole, armé d'un sceptre, assis sur leurs montagnes,
S'oppose à leurs efforts et calme leur furie.
Sans lui, les vents fougueux dans l'espace des airs
Entraîneraient le ciel, et la terre et les mers.
Mais le père des dieux, sous des rochers énormes,
Les plongea pour jamais dans des cavernes sombres,
Etablit un tyran qui, borné dans ses droits,
Reçoit des lois lui-même, en leur donnant des lois,
Et qui, toujours soumis à ses lois souveraines,
Les arrête, et sur eux laisse flotter les rênes.

. . . . . .

« On me brave, dit-elle, et les poupes troyennes
Couvrent de pavillons les mers tyrrhéniennes;
Un peuple que je hais, un peuple audacieux
Porte dans l'Italie et Pergame et ses dieux.
Toi qui, maître des vents sur les humides plaines,
A ton gré les retiens, à ton gré les déchaînes,
Poursuis mes ennemis, écarte leurs vaisseaux,
Ou les ensevelis dans l'abîme des eaux. »

. . . . . .

Mais Neptune, étonné de ce désordre affreux,
Lève au-dessus des flots un front majestueux :
Il voit de toutes parts, sur l'onde courroucée,
Du héros d'Ilion la flotte dispersée[1],

[1] Dorange, jeune littérateur de la plus haute espérance, qui se pro-

Les Troyens accablés par l'orage en fureur :
Il le voit, il frémit et reconnaît sa sœur...
Il chasse la tempête, il apaise les mers;
Le soleil reparaît sur le trône des airs;
Triton, Cymothoé [1], d'une main secourable,
Délivrent les vaisseaux de leurs prisons de sable,
Leur ouvrent une route, et le dieu cependant
Les soulève, à son tour, du fer de son trident,
Et dans son char, volant sur les plaines profondes,
Parcourt légérement la surface des ondes.

. . . . . .

Cependant Jupiter, du plus haut de l'Olympe,
De la terre et des mers mesurant l'étendue,

posait de traduire tout Virgile, si la mort ne l'eût pas arrêté au commencement de sa carrière, imite ici Malfilâtre, désespérant sans doute de le surpasser :

> Quand Neptune, frappé d'un bruit tumultueux,
> Elevant sur les eaux son front majestueux,
> Voit au loin des Troyens la flotte dispersée.

Malfilâtre est le seul qui ait songé à rendre cette image sublime : Delille, Gaston et les autres traducteurs ne nous présentent que quelques vers secs et communs, à la lecture desquels on ne se douterait pas qu'ils reproduisent un des beaux passages de l'Enéide.

[1] *Cymothoé*, Néréide. *Triton*, fils de Neptune ou d'Amphitrite, ou, selon d'autres, de la Nymphe Salacis. Il était homme, de la ceinture en haut; le reste du corps se terminait en poisson : Neptune en faisait son trompette. Triton embouchait une conque, ou coquille, en forme de trompette : on donnait ce nom à la plupart des dieux marins. (*Note de* MALFILATRE.)

Sur les bords africains arrêta ses regards.
Vénus, en ce moment, s'approche de son trône,
Lève, en tremblant, vers lui ses beaux yeux pleins de larmes :
« O père des humains ! ô roi des immortels !
Dont la foudre, dit-elle, ébranle l'univers,
Quel crime ont pu commettre Enée et les Troyens ?
Pourquoi leur fermez-vous, après tant de malheurs,
Les chemins d'Italie et ceux du monde entier !
Vous nous aviez promis que du sang de Teucer
Naîtrait dans l'Ausonie un peuple de héros,
Qui sur les nations étendrait son empire :
Vous nous l'aviez promis, et vous avez changé [1] !
Hélas ! ce doux espoir me consolait du moins
De la chute de Troie et des maux de mon fils.
Ces maux ne cessent point ; quel en sera le terme ?
A la fureur des Grecs Anténor échappé
A pu franchir les mers qui baignent l'Illyrie,
Les bords liburniens, les sources du Timare,
De qui les flots naissans, par neuf canaux divers,
A grand bruit élancés du sein d'une montagne,
Tels qu'une vaste mer, inondent la campagne ;
Il a fondé Padoue en ces heureux climats ;
Dans un autre Ilion, par ses soins élevée,
Ses mains ont suspendu les armes des Troyens ;
A ses nouveaux sujets il a donné son nom ;
Il règne en paix sur eux, et jouit du repos :

[1] *Vous me l'aviez promis* ; qui vous a fait *changer ?*
DELILLE.

Et nous, nous vos enfans, à qui vous destinez
Les honneurs immortels et le nectar divin,
Jouets infortunés d'une seule Déesse[1],
Sans appui, sans secours, et presque sans vaisseaux,
Vous nous voyez poussés par sa rage implacable,
Sur des bords inconnus et loin de l'Italie!
Nous rendez-vous ainsi notre chère patrie?
Est-ce donc là le prix de notre piété?...

. . . . . .

Un carquois a chargé l'épaule de Vénus;
Ses longs cheveux épars sont le jouet des vents,
Et sur l'ivoire nu de ses genoux brillans,
Un nœud retient les plis de sa robe flottante....
. . . . . « Voyez ces douze cygnes:
Tantôt, avec fureur, l'oiseau de Jupiter[2]
D'un vol précipité les poursuivait dans l'air;
Mais leur troupe timide, à la fin raffermie,
Se rassemble et se rit de la griffe ennemie.
Tous ont touché la terre, ou, prêts à la toucher,
De ses bords en jouant on les voit s'approcher,
Voler, battre de l'aile autour de ces rivages,
Et de leur voix brillante enchanter les bocages.
Ainsi vos compagnons sur leurs douze vaisseaux,

[1] Victime du courroux *d'une seule déesse.*

GASTON.

[2] Tout à l'heure *l'oiseau* du puissant *Jupiter*
*D'un vol* impétueux *les poursuivait dans l'air.*

DELILLE.

Echappés aux fureurs et des vents et des eaux,
Ont sauvé dans le port ce qui reste de Troie,
Ou vers le port du moins s'avancent avec joie. »

. . . . . .

Ainsi, dans les beaux jours de l'été renaissant,
On voit à leurs travaux s'exercer les abeilles :
Les unes de leurs toits font sortir leur jeunesse
Aux rayons du soleil, et dans les champs fleuris,
Epaississent le miel, ou, dans leurs alvéoles,
De ce nectar si doux amassent les trésors ;
D'autres, en bourdonnant, vont veiller à la porte,
Prêtes à recevoir le butin qu'on apporte.
En bataillons volans quelquefois rassemblées,
Aux frelons importuns elles livrent la guerre ;
Tout agit, tout s'empresse et la ruche embaumée
Répand au loin l'odeur dont elle est parfumée [1].

. . . . . .

[1] M. Fayolle s'est appliqué à rimer les vers blancs de Malfilâtre :

Des abeilles ainsi tout le peuple agité
Exerce ses travaux sous les feux de l'été.
Les unes loin du toit conduisent la jeunesse,
Et des jardins fleuris dépouillent la richesse ;
D'autres, se renfermant dans leurs cellules d'or,
Epaississent les flots du liquide trésor ;
D'autres, pour recevoir le butin qu'on apporte,
Volent en bourdonnant, et veillent à la porte.
Du diligent essaim les nombreux bataillons
De leurs remparts de cire éloignent les frelons ;
Partout l'ardeur s'anime, et la ruche embaumée
Répand l'odeur du thym dont elle est parfumée.

Il reconnut Rhésus et ses blancs pavillons [1].
Diomède, au milieu des ombres de la nuit,
Egorgeait dans son camp ce prince infortuné,
Massacrait ses soldats trahis par le sommeil;
Enlevait, d'une main de carnage fumante,
Ces superbes coursiers, ces monstres pleins d'ardeur,
Lorsqu'ils n'avaient encor ni bu des eaux du Xanthe,
Ni des champs phrygiens goûté les pâturages.
Plus loin paraît le jeune et malheureux Troïle,
Dont l'audace imprudente osa combattre Achille [2].
Par ce fier ennemi mortellement blessé,
De son char, en fuyant, Troïle est renversé;
Il tombe, et par ses pieds, que les guides retiennent,
Ses chevaux effrayés rapidement l'entraînent;
Son front, ses beaux cheveux, ses cheveux teints du sang
Qu'on voit à gros bouillons s'échapper de son flanc,
Et du fils de Thétis la pique meurtrière,
A la suite du char sillonnent la poussière...
Achille revenait de traîner avec joie
Le vainqueur de Patrocle autour des murs de Troie;
Et, dans sa tente assis, il vendait à prix d'or
Le corps défiguré du déplorable Hector :

[1] *Il reconnaît Rhésus et ses blancs pavillons.*
DELILLE.

[2] Là, fuyait désarmé *le malheureux Troïle*,
Faible enfant dont le bras *ose* affronter *Achille*.
DELILLE.

A son char suspendu l'infortuné *Troïle*,
*Dont l'audace imprudente osa* braver *Achille*.
GASTON.

Enée, en soupirant, et les yeux pleins de larmes,
Voit d'un ami si cher la dépouille et les larmes,
Et ses membres sanglans, et Priam à genoux,
Levant ses faibles mains vers Achille en courroux...

. . . . . .

« O puissant Jupiter! grande divinité,
Qui présides, dit-elle (Didon), à l'hospitalité,
Favorise mes vœux, et rends cette journée
Pour les Troyens, pour nous, à jamais fortunée!
Dans les deux nations aux siècles à venir,
Daignez en conserver l'éternel souvenir!
Venez, Junon; venez, Bacchus, dieu de la joie!
Et vous aux étrangers que le ciel nous envoie,
Faites, ô Tyriens! agréer ce séjour,
Et, d'accord avec moi, célébrez ce grand jour.

. . . . . .

Sur une lyre d'or, le savant Iopas
Répétait les leçons de l'immortel Atlas [1]:
Il chantait du soleil les éclipses profondes,
Et des globes errans les clartés vagabondes:
Il chantait les saisons, l'astre changeant des mois,
L'origine de l'homme et des hôtes des bois,
La cause des frimats, la source du tonnerre;
Pourquoi, dans les hivers, le flambeau de la terre
Va si tôt se plonger dans l'humide élément:
Pourquoi les nuits d'été viennent si lentement...

[1] *Sur une lyre d'or, le savant Iopas*
Célèbre l'art divin que découvrit *Atlas*.
GASTON.

## CHANT II.

Je redoute les Grecs et même leurs présens[1]...

## CHANT III.

Les bords du Simoïs et les champs où fut Troie [2]...

## CHANT IV.

Aux bords de l'orient, l'aurore de retour
Dissipait l'ombre humide et rallumait le jour [3]...

## CHANT V.

Un orage soudain rassemblé sur leur tête,
Apporte dans ses flancs la nuit et la tempête...

. . . . . .

Mais le signal se donne. On part; il fendent l'air,
Plus légers que les vents et plus prompts que l'éclair;
Et Nisus, de l'arêne effleurant la surface,

[1] *Je redoute les Grecs* jusque dans *leurs présens.*
GASTON.

[2] Et les toits paternels *et les champs où fut Troie.*
DELILLE.

[3] Malfilâtre avait déjà dit dans l'églogue 8:

Mais déjà dans les cieux le soleil *de retour*
*Dissipait l'ombre humide et rallumait le jour.*

A peine de ses pas laisse une faible trace.
. . . . . cette troupe agile
Se replie et s'étend, se mêle, s'entrelace,
Et dans mille détours se joue et s'embarasse...
. . . . . Junon
Envoya vers le port sa prompte messagère;
Iris vole et descend d'une course légère...

## CHANT VII.

« Pour moi, qui, grâce au ciel, touche déjà le port,
Je vais trouver la paix dans le sein de la mort;
J'espérais seulement une mort plus tranquille. »

# ANALYSE

DE

# CLYTEMNESTRE.

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR

On imprima à Paris, en 1761, une tragédie de Clytemnestre, sans nom d'auteur. Malfilatre passe pour y avoir eu beaucoup de part. Ses amis ont souvent assuré que l'on devait à sa plume un grand nombre de vers élégans, qui y sont répandus et qui contrastent avec le plan absurde et le style plus détestable encore du reste de la pièce. Plusieurs éditeurs ont jugé à propos de réunir cette esquisse informe, dite tragédie, aux poésies de Malfilatre. Sans doute notre poète est loin d'être étranger à cet ouvrage et nous allons le prouver tout à l'heure; mais pourquoi rapporter des sottises révoltantes, des scènes entières dont l'idée le dispute au style pour le ridicule, des platitudes qui sont autant de blasphèmes contre le goût et la raison? Nous avons cherché à abréger du moins l'ennui du lecteur: dans

une analyse succinte où nous n'essayons pas de déguiser la difformité de ce monstre dramatique, nous avons cité les excellens morceaux que l'on est fâché de trouver en si mauvaise compagnie. Nous espérons qu'on ne nous reprochera pas notre prose, dont le seul mérite est de remplacer en quelques mots une trentaine de vers insupportables. Peut-être n'aurions-nous pas osé porter le fer avec autant de rigueur sur les productions d'un grand maître ; cette tragédie dont l'opinion générale attribue une partie à Malfilatre, était trop défectueuse, pour qu'on la reproduisit en entier. Plusieurs penseront qu'il eût mieux valu la laisser dans son obscurité. Des tirades fortes de pensée et d'expression, des vers heureux et d'une physionomie originale, protestent contre l'oubli, auquel on voudrait les condamner. Des incrédules mettront en doute la part que Malfilatre a prise à la composition de Clytemnestre, indigne sous plus d'un rapport du chantre de Narcisse. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur les suppositions que nous hasardons à cet égard.

Clytemnestre est l'ouvrage d'un jeune homme, qui encore plein des beautés des tragiques grecs, dont il s'est nourri dans ses études, tente un premier pas dans la carrière du théâtre, qu'il connaît à peine. Car le système dramatique a bien changé

depuis deux mille ans. Ce jeune homme, dis-je, s'est emparé d'un sujet qui a frappé son imagination, les éternels forfaits des Atrides. Crébillon et Voltaire, ont déjà enrichi notre scène d'une *Electre* et d'un *Oreste*. Qu'importe? ils n'ont pas servilement copié Sophocle, leurs tragédies sont manquées. Il est probable que Clytemnestre était achevée, lorsque MALFILATRE consentit à y mettre la main. Celui-ci, récemment arrivé de province à Paris, était presque aussi étranger que son collaborateur à ce sentiment exquis des convenances, à cette entente de la scène, à cette connaissance du cœur humain, qui ne s'acquièrent que par l'expérience des années et une grande habitude du théâtre. Cependant, il écrivait avec élégance, et sans doute pour complaire à son ami, il métamorphosa en bons vers, de la prose rimée, chargée d'incorrections, sans toutefois changer rien à la conduite du drame. Le cinquième acte dont nous admirons l'inintelligible fatras ne porte pas l'empreinte des corrections de MALFILATRE qui n'eut probablement pas le courage d'aller jusque-là. Enfin, on remarque dans cette tragédie deux styles tout à fait différens; l'un correct, harmonieux et poétique; l'autre, au contraire, plat et barbare, répond à la défectuosité du plan. Souvent on croit entendre un poème; Oreste invoque Apollon, en vers ridiculement pompeux :

O vous qui parcourez sur un char de lumière,
Les limites du ciel et celles de la terre,
Qui dans un cercle immense embrassant les saisons,
Faites germer les fruits et mûrir les moissons.

On rencontre aussi des vers que tout le monde ne saurait pas faire. Electre dit à Clytemnestre :

La foudre sans gronder descend sur votre tête.

Et cette pensée que M. Soumet a imitée; Electre répond à Clytemnestre, qui l'appelle sa fille,

Ah ! grands dieux ! vous ma mère !
Osez-vous bien encore en conserver le nom ?
Songez-vous que je suis fille d'Agamemnon.

Eh bien! l'auteur de ces beaux vers, peut-il être coupable des inepties dont fourmille cette tragédie ? Écoutons maintenant Egisthe parlant à son épouse agitée par les remords :

Eh bien ! il faut choisir d'être ou de n'être plus,
De vivre sans régner ou bien de cesser d'être.....
Emportons avec nous dans la nuit du Tartare
Le plaisir d'immoler Electre à notre tour ;
Qu'en déchirant le flanc qui lui donna le jour,

Elle y puise la mort que sa main nous prépare,
Et que nos flancs ouverts lui montrent le Ténare.

Nous pourrions citer des centaines de vers de cette force! mais une preuve que MALFILATRE a travaillé à cette tragédie, preuve plus certaine encore que le témoignage de ses amis, c'est qu'on y retrouve des vers entiers du *Génie de Virgile* que notre auteur avait entrepris à cette époque. En un mot, qu'on lise attentivement les belles pages que nous avons conservées, en oubliant les vices inhérens au cadre que l'auteur a choisi; nous sommes bien trompés si on hésite à reconnaître la couleur antique du style de MALFILATRE.

La tragédie de Clytemnestre, qui ne pouvait aspirer à la représentation, n'eut pas un grand succès à la lecture. Deux cents vers bien faits n'en sauvent pas douze cents détestables. Nous avons découvert dans l'*Année littéraire* une lettre où Fréron examine Clytemnestre avec goût et impartialité. Voici comme il commence son examen : « Un « auteur anonyme vient de nous donner, monsieur, « cette tragédie en cinq actes et en vers, dont le su- « jet est le même que celui d'Electre, traité par tous « les tragiques anciens et modernes. Eschile, Euri- « pide, Sophocle, et de nos jours MM. de Longe- « pierre, Crébillon et de Voltaire, semblaient avoir

« épuisé les lauriers dans ce champ fertile. L'auteur « de la nouvelle Electre, car c'est le véritable titre « de la pièce, a cru sans doute que ces grands noms « n'étaient point faits pour arrêter son essor. Il me « semble le voir s'élancer dans la carrière et se pro- « mettre la victoire : c'est un nouveau Bellérophon ; « par malheur ce n'est pas une chimère qu'il entre- « prend de combattre. Cette entreprise qui devrait « supposer de grands talens, suppose au moins « bien du courage. A ce titre l'auteur aura des droits « sur l'indulgence de tous ceux qui connaîtront les « difficultés de l'art et qui péseront le mérite de ses « rivaux. Sa prudence me paraît encore digne d'é- « loges. Hasarder un ouvrage au théâtre, c'est lancer « un vaisseau en mer et l'exposer aux plus affreuses « tempêtes ; les risques de l'impression sont moins « soudains, moins douloureux ; par cette voie on « fait naufrage dans le calme, point de bourrasques « qui s'élèvent tout à coup dans un parterre orageux, « point de cris tumultueux, de ces clameurs déses- « pérantes, que l'amour-propre le plus secourable « ne peut empêcher de parvenir jusqu'à la grille de « l'auteur, en un mot la mort de l'impression est la « plus douce pour un écrivain.

« Cette tragédie est précédée d'une épître dédica- « toire, dont j'aurais peine à vous rendre compte ; « tout ce que j'ai entrevu, c'est que c'est un

« logogriphe à la louange de M. de Voltaire [1]. »

Il fait ensuite l'analyse de la tragédie ; on peut la lire dans les notes. Fréron porte sur le style de Clytemnestre, un jugement un peu sévère. « La ver-« sification, dit-il, est en général peu exacte, diffuse, « pleine de réminiscences ; mais on y trouve de « temps en temps des morceaux qui méritent des « éloges. » Il ajoute après quelques citations : « Que « l'auteur n'écrit-il toujours avec autant de pureté « et de naturel ? Voilà le vrai style tragique..... Le « style en général n'est point dépourvu de chaleur, « et cet ouvrage, à travers les vices et même les ri-« dicules qu'il présente, décèle le germe d'un talent « que l'étude et la réflexion peuvent développer..... « Je conseille donc à l'auteur de Clytemnestre, que « je ne connais pas, de renfermer pour quelque « temps ses pinceaux, d'étudier les grands modèles « et de ne point sacrifier au goût présent. »

[1] Malgré toutes nos recherches, nous ne sommes pas parvenus à découvrir l'édition originale de Clytemnestre. L'édition de Caen, 1823, sur laquelle sont imprimés les fragmens de cette tragédie, que nous rapportons, ne donne point l'épître dédicatoire dont parle Fréron.

# ANALYSE

DE

# CLYTEMNESTRE,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Attribuée à Malfilâtre.

---

## ACTE PREMIER.

Oreste ouvre la scène accompagné de Pylade et de Pammène, son gouverneur. Il revient à Argos, conduit par un oracle d'Apollon, qui lui ordonne de venger la mort d'Agamemnon, en frappant Egisthe et sa criminelle épouse; un parricide l'épouvante :

O combats! ô nature! ô terrible devoir!
Que dois-je faire? ô ciel!..... je dois punir le crime,
Venger Agamemnon..... Mais quelle est ma victime?

Tonnez, dieux immortels ! je ne puis obéir :
Prévenez un cœur faible et prêt à vous trahir.
Epargnez-moi l'affront d'abandonner mon père,
Epargnez-moi l'horreur d'assassiner ma mère,
Et laissez-moi, grands dieux, en tombant sous vos coups,
Expirer innocent, et digne encor de vous.

Pylade et Pammène lui persuadent que le meurtre de sa mère sera une action *vertueuse ;* Pylade reproche à son ami l'horreur que lui inspire un parricide, il regarde comme un *opprobre* le refus de répandre le sang de Clytemnestre ; il termine ses exhortations par ces deux vers :

Apollon soutiendra ton courage abattu ;
Il doit à l'univers ta première *vertu.*

Apollon interrogé n'a-t-il pas répondu :

Oreste, dans Argos je conduirai tes pas ;
Sans pitié Clytemnestre assassina ton père,
Sois sans pitié pour elle et ne l'épargne pas [1].

[1] Dans cette tragédie, le ciel commande un parricide ; Clytemnestre est coupable ; mais Oreste est son fils ; il ne faut avoir aucune habitude de la scène pour nous le montrer résigné à un crime horrible. Dans Voltaire, dans Crébillon, dans M. Soumet, l'oracle ordonne à Oreste de venger Agamemnon ; il ne nomme point les victimes ; le malheureux, en immolant Clytemnestre, obéit à la fatalité. Ici, les dieux, Pylade, Pammène, Électre encouragent Oreste à ne pas *épargner* sa mère ; c'est prodiguer l'horreur inutilement ; cette férocité qui forme le caractère de tous les personnages de cette déclamation est contre nature, et ne peut inspirer ni terreur, ni pitié. Voilà comme on a gâté un des plus beaux sujets de l'antiquité.

Oreste s'abandonne à la volonté du ciel ; et après avoir supplié son ami de ne pas s'exposer aux dangers qu'il va courir, il le charge de porter au palais la lettre de Strophius, qui doit tromper Egisthe en lui annonçant la mort du fils d'Atride.

Mes coups inattendus en seront mieux frappés,

s'écrie celui-ci. Ils sortent tous les trois pour aller prier au tombeau d'Agamemnon.

Electre vient faire une longue invocation à la nuit ; Ismène, sa confidente, fait le tableau de la tyrannie d'Egisthe ; elle finit en disant :

Cette ville est changée en un vaste cercueil.
Jadis Agamemnon, enchaînant la victoire,
Avait chargé ces murs des marques de sa gloire :
Egisthe a renversé tous ces grands monumens ;
Tout se flétrit ou meurt sous la main des tyrans.

ÉLECTRE.

Va, si les habitans des voûtes azurées,
Si ces divinités de nectar enivrées,
Tranquilles dans les cieux, d'un œil indifférent,
Voient des êtres divers s'écouler le torrent,
Si rien ne les distrait, l'enfer est moins barbare ;
Les dieux des malheureux sont les dieux du tartare ;
Minos a dans ses mains la balance du sort.

Electre passe tout à coup au délire le plus complet ; elle voit le Styx et les furies, elle entend les enfers lui promettre vengeance.

Chrysothémis, sœur d'Electre, entre avec des femmes portant des libations.

ÉLECTRE.

Où courez-vous, ma sœur ?
Pourquoi cet appareil, ces vases, ces guirlandes?

CHRYSOTHÉMIS.

Au grand Agamemnon je porte des offrandes,
Ma mère les envoie.

ÉLECTRE.

O ciel ! que dites-vous ?
Clytemnestre ose encore invoquer son époux ?
Fumante de son sang, elle trouble ses mânes,
Et sa fille pour elle offre ces dons profanes !

CHRYSOTHÉMIS.

Je vais prier mon père.

ÉLECTRE.

Ah ! tu vas le braver ;
Cruelle ! contre moi tu vas le soulever.

CHRYSOTHÉMIS.

Eh! ma sœur, arrêtez..... d'Egisthe et de ma mère
Ne cesserez-vous point d'exciter la colère?
Agamemnon n'est plus : mais par ces vains éclats,
Vous vous perdez vous-même et ne le vengez pas [1];
Vos fureurs, chère Electre, et vos superbes plaintes,
Rendront-elles la vie à ses cendres éteintes?
Nul espoir désormais ne nous est plus permis :
Soumettons-nous, cédons à des dieux ennemis.
Aux volontés du ciel en vain l'homme résiste :
Il fit régner mon père, il fait régner Egisthe.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je, malheureuse? ô crime! ô trahison!
Pardonne, ombre sacrée, ombre d'Agamemnon!
Sans rougir de son sort, ta criminelle fille
Voit la honte où les dieux ont plongé ta famille!.....
Va, fuis loin de mes yeux; baise en tremblant la main,
La main qui de ton père a déchiré le sein,
Et laisse moi du moins, noble dans ma misère,
T'abhorrer, et mourir digne encor de mon père.

. . . . . .

[1] Qu'a produit sa fierté? que servent ses éclats?
Elle irrite un barbare et ne vous venge pas.
VOLTAIRE, *Oreste*, acte I.

CHRYSOTHÉMIS.

Mais, sans tous ces égards que vous nommez bassesse,
C'était fait de vos jours, cruelle, et c'est pour vous
Que j'ai pu d'un barbare embrasser les genoux.

ÉLECTRE.

Connaissez les tyrans. Egisthe me déteste,
Egisthe veut ma mort, mais il redoute Oreste :
Il craint encor, il craint, pour venger mon trépas,
Que les dieux indignés n'arment enfin son bras.
Voilà ce qui l'arrête. Il se flatte, il espère,
En me laissant le jour, suspendre leur colère,
Et pouvoir opposer, après tant de forfaits,
Un seul qu'il se refuse à tous ceux qu'il a faits.
Tant qu'Oreste vivra, votre frayeur est vaine,
Et sa vie, en un mot, me répond de la mienne.
Mais si, quand nos tyrans ont su l'envelopper,
Au fer de l'homicide il ne peut échapper,
Si, pour combler nos maux, le sort trahit mon frère,
Et livre à leur fureur une tête si chère,
Vous les verrez bientôt, ces monstres furieux,
Fouler aux pieds la crainte et défier les dieux;
Ivres de leur fortune, accumuler les crimes,
Egorger sans pitié leurs dernières victimes;
Et vous-même, ma sœur, de leurs noirs attentats,
Tout votre abaissement ne vous sauvera pas.

Dans leur férocité, d'autant plus inflexibles
Qu'à vos maux plus long-temps ils ont paru sensibles,
Que leur feinte douceur semblait vous ménager;
Des biens qu'ils vous ont faits, ils sauront se venger :
Ils frapperont sans choix et l'une et l'autre esclave,
Et celle qui les sert, et celle qui les brave.

CHRYSOTHÉMIS.

Arrête... quels discours! quel présage!... ah! ma sœur,
Quelle affreuse lumière a passé dans mon cœur!
J'en frémis..... cependant tremblante, intimidée,
Et de noires terreurs Clytemnestre obsédée,
Craint des maux qu'elle ignore, et depuis quelques jours,
Semble, en m'ouvrant ses bras, implorer mon secours :
« Ma fille, me dit-elle, un dieu vengeur m'accable;
« Mais le courroux des dieux n'est pas inexorable.
« Des offrandes, peut-être, et surtout des remords,
« Des regrets éternels, peuvent toucher les morts.
« Nos cris peuvent percer jusqu'au royaume sombre :
« Je veux d'Agamemnon apaiser la grande ombre;
« A son tombeau, ma fille, osez porter mes pleurs,
« Mon repentir sincère et mes longues douleurs. »

ÉLECTRE.

Quoi! même dans sa tombe, impitoyable épouse,
De son repos encor serais-tu donc jalouse?
Quand ses yeux sont fermés, ne pourra-t-il jamais

Dans le sommeil des morts trouver enfin la paix?
Aux accens de ta voix, dans la nuit infernale
Vois-tu s'épouvanter les enfans de Tantale?
Ils t'appellent..... va, fuis aux gouffres éternels.....
Va souffrir les tourmens dus aux grands criminels....
Chère Chrysothémis, par le nom de mon père,
Jetez ces dons impurs, et craignez sa colère.....

CHRYSOTHÉMIS.

Mais, ma sœur, j'avais cru, qu'à l'exemple des dieux,
Des honneurs, des présens pouvaient plaire à ses yeux;
Que du sang des taureaux, la solennelle offrande.....

ÉLECTRE.

Le sang de ses bourreaux est celle qu'il demande.
Eh! qu'importent des dons par le crime souillés,
Rejetés par les dieux, par la crainte envoyés,
Inutiles aux morts dont ils chargent la tombe?
L'ombre d'Agamemnon veut une autre hécatombe.

CHRYSOTHÉMIS.

Hé bien, vous l'emportez. Par ces présens affreux,
Je n'insulterai point un père malheureux,
Ma sœur, et loin de lui ma main va les répandre.
Mais j'irai dans l'enceinte où repose sa cendre,
Dans ces lieux révérés j'irai verser des pleurs,

Et dans son sein du moins exhaler mes douleurs.

ÉLECTRE.

Je reconnais ma sœur. Agamemnon lui-même
Va reconnaître encore une fille qu'il aime.....
Que ne puis-je te suivre et tromper mes tyrans !
Va, porte à son tombeau les dons de ses enfans,
Il recevra sans doute une offrande si pure.....
Tiens, voilà mes cheveux, tiens voilà ma ceinture.....
Couronne son tombeau de fleurs et de cyprès,
Mais cache à tous les yeux ces mystères secrets.....
Puisse mon père, au gré de mon impatience,
Envoyer en ces lieux Oreste et la vengeance [1] !

[1] Rapportons les critiques judicieuses de Fréron sur ce premier acte : « Comme l'auteur paraît s'être attaché à imiter l'Electre de Sophocle, c'est avec lui que je le comparerai. Ce premier acte est presque tout entier pris du grec; mais il fallait que l'auteur se bornât à traduire les beautés de l'original sans y ajouter des défauts. N'est-il pas indécent, dans nos mœurs, de voir Oréste entre son gouverneur et son ami qui lui conseillent tous deux d'assassiner sa mère? Dans Sophocle c'est Oreste lui-même qui rappelle l'oracle d'Apollon et qui semble se livrer à sa destinée; l'odieux de cet oracle ne tombe point sur un sage vieillard, ni sur ami respectable; d'ailleurs il fallait éviter ce moyen, puissant dans la religion grecque, frivole dans la nôtre. Il est affreux sur notre scène qu'un fils étouffe dans son cœur la voix de la nature. Ce n'était pas ainsi que Racine imitait les grands modèles. Personne n'a mieux saisi que lui les nuances diverses des mœurs, de la politique, du gouvernement des différens peuples; il imprimait à tout ce qu'il empruntait des anciens le génie de sa nation. La seconde scène ne renferme que des apostrophes communes, des plaintes emphatiques, une douleur fastueuse qui ne va pas à l'âme. C'est pourtant Électre qui paraît; il fallait annoncer son caractère,

## ACTE II.

Clytemnestre erre dans son palais, poursuivie par ses remords et l'ombre de son époux. Egisthe veut apaiser le trouble de son âme ; celle-ci répond à ses consolations par d'amers reproches :

Tu m'as séduite, Egisthe, et mon fatal amour
A privé mon époux et du sceptre et du jour.
Tu me disais, cruel, que son orgueil extrême
Sur mon front, à regret, voyait le diadême,
Et contre Agamemnon, irritant mon orgueil,
C'est toi qui, par mes mains, as creusé son cercueil.

ÉGISTHE.

D'un front plus assuré soutenez la couronne,

peindre ces larmes qu'arrachent la tendresse et la fierté, cette soif de la vengeance, ce ressentiment profond qui ne peut s'éteindre que dans le sang d'Égisthe. Elle s'imagine voir les noirs torrens des enfers, les serpens des Furies. C'est d'Oreste seul qu'elle doit être occupée ; c'est son frère, c'est son vengeur, voilà ce qui doit remplir son âme. En un mot dans l'univers entier elle ne doit voir qu'Oreste et l'ombre de son père assassiné par ses tyrans. Que cette entrée d'Électre est belle dans Sophocle ! qu'elle est sublime dans M. de Crébillon. La scène suivante prise toute entière dans le premier est beaucoup mieux exécutée. La douceur de Chrysothémis, sa prudence y contrastent bien avec la hauteur et l'impétuosité d'Électre. J'y ai même trouvé des morceaux très pathétiques. » Les observations que nous avions faites sur cette pièce s'étaient rencontrées avec celles de Fréron, dont pourtant nous n'avions pas connaissance, nous nous sommes contentés de rapporter les jugemens de ce dernier auquel nous reprocherons seulement de ne pas dire un mot de l'Oreste de Voltaire.

Ou, dans l'obscurité, cachez-vous loin du trône.

CLYTEMNESTRE.

Moi! qu'à ce point les dieux puissent m'épouvanter!
Moi! que je quitte un trône où je t'ai fait monter!
Egisthe, dès long-temps tu devrais me connaître.
Ce trouble qu'à regret je te laisse paraître,
Ce trouble humiliant qui déchire mon cœur,
N'est pas un vain remords qu'enfante la terreur.
J'entends la voix du ciel qui nomme sa victime;
Mais en craignant le sort qu'il réserve à mon crime,
J'aime encore mon crime, et puisqu'il est commis,
Je cueillerai le fruit que je m'en suis promis.
J'avais le nom de reine, enfin je voulais l'être,
Et te fis mon époux pour n'avoir plus de maître.

Clytemnestre cependant, dans le cœur de laquelle le crime n'a pas étouffé le cri de la nature, ne peut consentir à la mort d'Electre, que lui propose Egisthe; elle prie celui-ci de la laisser seule avec sa fille.

Electre se détourne en la voyant.

CLYTEMNESTRE. (*Courant à Electre.*)

Electre, tu me fuis! viens, tu m'es toujours chère.....
Tu fus toujours ma fille.....

ÉLECTRE.

Ah! grands dieux! vous, ma mère!
Osez-vous bien encore en conserver le nom?
Songez-vous que je suis fille d'Agamemnon [1],
Et que ce titre seul à jamais nous sépare?

CLYTEMNESTRE.

Hélas! c'est malgré moi que ma main fut barbare.
J'ai pleuré comme vous ce prince infortuné :
Mais par l'ordre du ciel il était condamné.
C'est le secret des dieux et j'ai dû vous le taire.

ÉLECTRE.

Les dieux vous ont prescrit le meurtre de mon père!
C'est eux qui dans le crime entraînent les mortels!

[1] C'est ici que M. Soumet a puisé cette belle idée que l'on a tant admirée dans sa *Clytemnestre*.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!

ORESTE.

Moi, votre fils!..... vous êtes son épouse;
Et ce n'est pas pour vous que j'ai repris mon nom.
Moi, votre fils! je suis le fils d'Agamemnon.

Anéantissez donc leur culte et leurs autels.

CLYTEMNESTRE.

Mes dons sur ces autels, reçus d'un œil propice,
Montrent mon innocence, ainsi que leur justice.
Vous voyez que leur main, prodiguant les bienfaits,
Verse encor sur mon règne et la gloire et la paix.

ÉLECTRE.

Leur jour vient, le temps fuit, la vengeance s'apprête,
La foudre, sans gronder, descend sur votre tête.

CLYTEMNESTRE.

Quel présage, cruelle, et quels discours affreux!
Est-ce ton cœur qui parle, et sont-ce là tes vœux?
Peux-tu vouloir ma mort? pour toi seule, ta mère
A d'Egisthe irrité désarmé la colère.
Dis un mot, à ton rang il te fait remonter.....

La *fille d'Agamemnon* rejette avec indignation les bienfaits du *monstre qui lui a ravi son père.*

CLYTEMNESTRE.

J'essayais donc en vain de fléchir ton orgueil
Et de fermer sous toi l'abîme du cercueil?

Mais Egisthe bientôt, n'écoutant que sa haine,
Va t'accabler d'un bras qu'il retenait à peine.

ÉLECTRE.

Frappez : voilà mon sein..... vos coups me seront chers...
O mon père ! ô mon roi ! je te suis aux enfers.
Du reste de ton sang Clytemnestre altérée
Joint l'ombre de ta fille à ton ombre adorée.

CLYTEMNESTRE.

Où suis-je, malheureuse ! ah ! tu me fais frémir !..
Electre, au nom des Dieux, cessons de nous haïr.
Cesse enfin d'appeler par tes clameurs funestes,
Sur Egisthe et sur moi les vengeances célestes.
Ma fille, viens calmer mes esprits effrayés :
Mon génie abattu cède et tombe à tes pieds [1].

Elle tombe aux genoux de sa fille [2] ; mais elle se relève avec

[1] Cette expression énergique (c'est l'*ingenium* des Latins) pourrait être difficilement remplacée par une autre. Il fallait qu'un Racine s'en servît pour qu'elle ne parût pas au moins singulière ; elle est employée dans Britannicus :

Mon génie étonné tremble devant le sien.

[2] On ne reconnaît pas là cette Clytemnestre si fière qui disait tout à l'heure :

J'aime encore mon crime, et, puisqu'il est commis,
Je cueillerai le fruit que je m'en suis promis.

Elle dément ici le caractère féroce et peu intéressant qu'on lui a donné ;

une joie féroce, en apprenant de la bouche d'Egisthe la mort d'Oreste. On emmène Electre évanouie.

Pylade, dans un long récit, imité de Sophocle, raconte à la reine et à son époux, comment Oreste a péri aux jeux Néméens.

. . . . . L'aurore de retour [1]
Dissipait l'ombre humide, et rallumait le jour [2]
Qui devait à jamais m'être le plus funeste ;
A la course des chars le généreux Oreste,

on va voir cette reine superbe, qu'une menace fait tomber aux pieds d'une esclave enchaînée, applaudir avec une horrible joie à la mort de son fils. Cette lâche conduite n'est pas dans la nature, ou du moins, si elle existe, elle n'est rien moins que tragique.

[1] Ce récit serait plutôt à sa place dans un poème, quoiqu'il ne nuise pas ici à l'intérêt de l'action qui n'a pas encore fait un pas. Peut-on souffrir que Clytemnestre entende tranquillement les détails de la mort d'Oreste; dans Voltaire, elle demande qu'on éloigne l'assassin de son fils, on la plaint; dans cette tragédie, elle fait horreur. Ce mensonge de plus de cent vers, comme l'appelle Fréron, montre l'ignorance la plus complète du théâtre. Le combat des chars dont nous citons une partie, malgré de nombreuses négligences que nous laissons au lecteur le soin de remarquer, révèle un auteur nourri de la lecture des anciens et de nos grands maîtres. Il est écrit avec assez d'incorrection pour que nous n'osions pas l'attribuer en entier à Malfilâtre. On reconnaît facilement ce qui peut lui appartenir.

[2] Ce vers est pris du *Génie de Virgile*.

Le soleil de retour
Dissipait l'ombre humide et rallumait le jour.

*Eglogue 7.*

Tout couvert de lauriers, allait combattre encor
Les fils d'Arcalaüs, d'Ulysse, de Nestor,
Et des autres vainqueurs de la superbe Troie.
Mais remplis de respect, de tendresse et de joie,
Tous ces jeunes héros embrassant ses genoux,
S'écriaient : « Nous, mon roi, combattre contre vous !
« Nos pères, pour le vôtre, ont signalé leur zèle,
« Ils ont versé leur sang pour venger sa querelle ;
« Tout le nôtre est à vous, ô fils d'Agamemnon,
« Venez, faisons d'Argos un nouvel Ilion..... »
Oreste répondit : « Puissent les justes Dieux
« Me combler de leurs dons, et remplir tous mes vœux :
« Mais c'est dans ce beau jour que vous devez connaître
« Si, fils d'Agamemnon, j'étais digne de l'être.
« Combattons..... » D'un regard, défiant ses rivaux,
Sur un char qui l'attend, il s'élance à ces mots.
Soudain les combattans près de lui se rangèrent,
Les spectateurs en foule autour d'eux s'assemblèrent.
Tout est prêt... on se tait. Les avides regards
Se tiennent en silence attachés sur les chars.
Les coursiers inquiets, du pied frappant la terre,
En nuages épais font voler la poussière.
Impatiens du frein qui retient leurs efforts,
D'une brûlante écume ils blanchissent leurs mords [1].
Sur leurs cous relevés tous leurs crins se hérissent,
De leurs hennissemens les échos retentissent.

[1] Ils rougissent leurs mords d'une sanglante écume.
RACINE, *Phèdre*, acte V.

Mais le signal se donne : on part, ils fendent l'air,
Plus légers que les vents, et plus prompts que l'éclair [1].
A peine de l'arène effleurant la surface,
De leurs pas allongés ils y marquent la trace.
L'un presse leur ardeur, l'autre la ralentit,
Du bruit des chars roulans le cirque retentit,
Et de mille clameurs ensemble confondues,
Le mélange s'élève et va frapper les nues :
On se mêle, on se heurte, et le jeune Hippias,
Hippias voit son char se briser en éclats!
D'Ajax, à cet aspect, le courage s'irrite,
Il parle à ses chevaux, les presse, les excite,
Et courbé, hors d'haleine, et le feu dans les yeux,
De cent coups redoublés pique leurs flancs poudreux.

Oreste a été renversé de son char, et traîné par ses chevaux ; il a demandé en mourant que ses reste fussent déposés dans le tombeau de son père. Clytemnestre promet d'accomplir les dernières volontés de son fils ; elle sort pour *aller jouir de toute la douleur* des sœurs d'Oreste [2].

[1] Encore deux vers entiers empruntés au *Génie de Virgile :* ils se retrouvent mot pour mot dans les fragmens du livre 5 de l'Enéide.

[2] Il n'y a, je crois, nulle action, nul intérêt dans cette acte. Clytemnestre est un mélange révoltant de bassesse et de barbarie. Egisthe est un tyran féroce qui n'a d'autre vertu que de n'avoir pas de remords ; d'ailleurs, il va et vient sans qu'on sache pourquoi. Sophocle a eu bien de l'adresse d'éloigner, pendant quatre actes, des yeux du spectateur, ce monstre assassin d'un grand roi, que son forfait unit à l'épouse adultère de ce même roi, et qui est insolemment assis sur le trône, tandis que le sang d'Agamemnon est dans les fers. Ces sortes

## ACTE III.

### ELECTRE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Pourquoi me fuyez-vous, interdite, égarée?

ÉLECTRE.

Mon âme à ce revers n'était point préparée,

de tableaux, manquent presque toujours leur effet. Le crime, même dans la tragédie, doit avoir une certaine noblesse. Si la destinée place sur le trône de vils scélérats, ou l'on ne devrait voir agir que des héros faibles mais vertueux, ou bien d'illustres criminels.

La scène entre Electre et sa mère, qui promet un contraste si intéressant, n'est pas développée. D'ailleurs, souffrirait-on une mère tombant aux pieds de sa fille, qui ne la relève point? Souffrirait-on, après cette lâcheté de Clytemnestre, sa joie insolente, en apprenant la mort de son fils. Ah! monsieur, où est la nature? Peut-on la blesser à ce point? Pylade qui vient faire un long récit pour confirmer la mort d'Oreste, n'est pas moins révoltant. Un mensonge de deux cents vers, est-il supportable au théâtre? Surtout dans la bouche d'un prince, de Pylade, de l'ami d'Oreste? Comme ce ressort les dégrade l'un et l'autre! comme il est petit quoique employé par Sophocle! On pourrait dire en faveur de ce dernier, que le mensonge dans les mœurs grecques n'était pas déshonorant; mais dans les nôtres rien ne peut justifier ce défaut. Et puisque tout l'art de Racine n'a pu faire pardonner la feinte de Mithridate, à plus forte raison notre auteur devait-il craindre ce reproche, n'ayant pas les mêmes ressources que cet illustre écrivain.

(FRÉRON, *Année littéraire* 1761.)

Ismène, il n'est donc plus ! . . . . . .
. . . . . Égisthe est satisfait.
Le barbare triomphe... ah ! je n'y puis survivre....
De ce comble d'horreur que la mort me délivre [1] !....
Mon frère, je te suis, et mon sort va changer,
Je puis mourir... Mais quoi? mourir sans te venger !
Laisser, en expirant, deux monstres sur le trône,
Jouir insolemment du ciel qui t'abandonne !
Ah ! pardonne... je vais leur déchirer le flanc ;
Va, tu ne me verras que teinte de leur sang.

ISMÈNE.

Ah ! Madame, craignez....

ÉLECTRE.

Vous parlez en esclave.

ISMÈNE.

Mais seule...

ÉLECTRE.

Je me reste [2].

[1] Mourons, de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
RACINE, *Phèdre*, acte IV.

[2] C'est une faible imitation du sublime *moi* de Médée :

Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.

Moi, dis-je, et c'est assez.

ISMÈNE.

Et la mort.

ÉLECTRE.

Je la brave.
Que dis-je? je la cherche et je veux dès ce jour,
Dans ce palais sanglant, au milieu de leur cour,
Je veux plonger mes mains dans le sang des perfides.

Electre, après un délire de quelques vers, tombe dans l'abattement.

. . . . . Ismène, tu l'as vue,
Clytemnestre, en mes bras se jeter éperdue,
Et frémissant, d'un songe envoyé par les dieux,
Mendier par ses pleurs mon secours auprès d'eux.
J'étais presque sensible à sa douleur mortelle.
Mais de la mort d'Oreste elle apprend la nouvelle;
Sa criminelle joie éclate dans ses yeux,
Ils brillent devant moi de leur bonheur affreux.

Electre jure la mort de sa mère.

Chrysothémis accourt.

Ma sœur, Oreste vit, dissipez vos alarmes.

ISMÈNE.

Il n'est plus.

CHRYSOTHÉMIS.

Il respire.

ÉLECTRE.

Ah ! croyez-en mes larmes.

CHRYSOTHÉMIS.

Mais, ma sœur, dans le fond de ce bois révéré,
Au sépulcre des rois asile consacré,
Seule, j'allais pleurer au tombeau de mon père :
Je l'ai vu, croyez-moi, ce tombeau solitaire !
Je l'ai vu de cheveux, d'offrandes couronné,
Et de ruisseaux de lait nouvellement baigné.
Enfin, si par mes yeux je ne suis pas trompée,
Sous des festons de fleurs j'ai vu luire une épée[1] ;
C'est mon frère ! eh ! quel autre ?.....

[1] Ces vers sont imités de Voltaire :

Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes.....
Une épée, et c'est là ma plus ferme espérance,
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance,
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros.....

*Oreste*, acte II.

ÉLECTRE.

Quel plaisir prenez-vous à flatter ma douleur,
Je sais tout, et j'ai vu cet étranger funeste
Qui vient apporter l'urne et les cendres d'Oreste.

CHRYSOTHÉMIS.

Oreste est mort?... grands dieux! tout est fini pour nous.

ÉLECTRE.

Il me reste un espoir.

CHRYSOTHÉMIS.

Un espoir, dites-vous?
Ah! parlez : quel est-il?

ÉLECTRE.

De me servir moi-même,
D'immoler Clytemnestre et le tyran qu'elle aime,
De venger à la fois, par un coup glorieux,
Oreste, Agamemnon, la nature et les dieux.

CHRYSOTHÉMIS.

Osez-vous?..

ÉLECTRE.

Je ferai ce qu'aurait fait mon frère.

Chrysothémis, flottante entre la crainte et l'espérance, déplore le sort d'Oreste, que le destin a condamné peut-être

A traîner dans les bois, sans appui, sans secours,
Le poids de l'infortune attachée à ses jours.

Electre, au souvenir des maux que son frère a soufferts depuis son enfance, sent ses yeux mouillés de larmes ; tout à coup elle essuie ses pleurs :

Est-ce à moi de répandre des pleurs [1] ?
Sans fruit j'ai trop long-temps pleuré sur nos malheurs.
On a vu trop long-temps cette Electre si fière,
Mourante dans ses fers, gémir sur la poussière...

[1] Ces vers ont peut-être été fournis par Voltaire :

Des pleurs ! ah ! ma faiblesse en a trop répandus.
Des pleurs ! ombre sacrée, ombre chère et sanglante,
Est-ce là le tribut qu'il faut qu'on te présente ?
C'est du sang que je dois, c'est du sang que tu veux.
*Oreste*, acte III.

Cette pensée, resserrée en un seul vers par M. Soumet, a acquis une nouvelle force :

Des pleurs ! toujours des pleurs et jamais la vengeance !
*Clytemnestre*, acte I.

Armons-nous et frappons. Qui pourrait m'étonner?
Qui sait braver la mort est sûr de la donner [1].
Ma vengeance ou ma mort ne peut être assez prompte;

Oreste et Pammène entrent, apportant à la reine l'urne où les cendres du fils d'Agamemnon sont censées se trouver. Electre s'en empare et lui adresse ses plaintes;

ÉLECTRE.

. . . . O triste objet de tendresse et d'horreur!
En quel état les dieux te rendent à ta sœur!
Mon frère, mon cher frère! est-ce toi que j'embrasse!
Toi, le superbe espoir d'une brillante race!
O mon frère! est-ce toi que ma tremblante main
Tient dans cette urne étroite, et presse sur mon sein?
Hélas! par des soupirs que tu ne peux entendre,
Que ne puis-je échauffer et ranimer ta cendre!
O fils d'Agamemnon! mânes sacrés [2]?....

[1] Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.
VOLTAIRE, *Oreste*, acte III.

[2] Que la douleur d'Electre est sublime dans Sophocle!

O monument sacré du plus cher des humains!
Cher Oreste! est-ce toi que je tiens dans mes mains?
O toi dont mes secours ont protégé l'enfance!
Toi que j'avais sauvé dans une autre espérance,
Est-ce ainsi que, pour moi depuis long-temps perdu,
Mon frère à mes regards devait être rendu?
*Traduction de* LA HARPE.

— Le poète s'est privé d'un moyen dramatique, dont Voltaire avait

Oreste, à ces cris déchirans, va se déclarer à sa sœur, lorsque Clytemneste se présente avec Pylade.

PYLADE, (*en montrant l'urne que tient Electre.*)

. . . . . Voici l'urne d'Oreste ;

ORESTE (*se retournant vers Clytemnestre.*)

C'est ma mère !

CLYTEMNESTRE (*à Electre, en s'avançant sur la scène.*)

Voilà le succès de tes vœux.
Le voilà ce vengeur que t'ont promis tes dieux :
Ce héros, dont le bras, ministre de ta haine,
Devait percer mon flanc, devait briser ta chaîne :
Qu'il te venge.

fait usage avec tant de succès ; il a servilement copié Sophocle, en le défigurant ; Egisthe ne reçoit pas des mains d'Orestre la cendre de Plistène, son propre fils ; on lui présente seulement une urne qu'on lui dit contenir les restes du fils d'Agamemnon. Cette ruse est inutile, mesquine, indigne de la tragédie ; chez les grecs le respect que l'on portait aux oracles, pouvait l'excuser ; cette scène, dans Voltaire, est au contraire une de ces conceptions qui n'appartiennent qu'au génie. Quelle foule de beautés elle amène à sa suite. Electre, qui croit avoir perdu son frère, pleure sur le monument de sa vengeance. Quel puissant intérêt dans la marche rapide d'une action à laquelle président, les deux grands secrets de l'art, la terreur et la pitié ! Dans cette tragédie de Clytemnestre, qui n'a rien de tragique, nous ne trouvons que des absurdités et quelques beaux vers.

ÉLECTRE.

O mon frère ! ô dernier coup du sort !
Ta mère... il lui manquait d'insulter à ta mort.

CLYTEMNESTRE.

Va pleurer loin de moi, méprisable ennemie :
Va sécher dans l'opprobre et dans l'ignominie...
Arrachez-lui cette urne !

ÉLECTRE.

O vengeance ! ô fureur !
Mère barbare, achève et m'arrache le cœur [1].

Pammène entraîne Oreste qui ne peut plus se contenir. Tout le monde se retire, excepté Clytemnestre qui reste à considérer l'urne de son fils, placée sur un autel. Elle la montre à Egisthe à qui elle adresse ces mots :

Electre est à nos pieds et les couvre de larmes.
Son orgueil est brisé, son génie est vaincu,
Sa menace est tombée et son frère a vécu.
Il n'est plus que poussière, une urne est son empire :

[1] Tigre, avec cette cendre arrache moi le cœur.

VOLTAIRE, *Oreste*, acte III.

Plistène vas régner, tu vis, et je respire,
Et je vois, par la mort de ce grand ennemi,
Jusqu'en ses fondemens mon trône raffermi.
Il le faut avouer, le nom fatal d'Oreste
Epouvantait mon cœur d'un présage funeste.
J'éprouvais ces terreurs, ces troubles dévorans,
D'un esprit incertain impérieux tyrans.
Ces fantômes du faible, et le mépris du sage,
Qui font frémir nos sens, et qui sont leur ouvrage,
Me poursuivaient sans cesse. . . . . .

Egisthe, toujours soupçonneux, prévoit des malheurs et des dangers. Clytemnestre lui demande, avec ironie, s'il redoute aussi la timide Chrysothémis; le tyran répond qu'elle n'est pas moins à craindre qu'Electre :

Dans une âme plus faible elle a toute sa rage;
La misère, les fers tout prêts à l'accabler
Etouffèrent sa plainte et la firent trembler;
Mais ses soumissions irritent sa colère;
Nous la voyons ramper, mais mordre la poussière.

Elles peuvent, ajoute-t-il, exciter le peuple d'Argos à la révolte, implorer le secours de Strophius,

Et dans ces lieux sanglans entraîner la vengeance.

Clytemnestre descendra pendant la nuit au tombeau d'Atride, pour dévouer ses filles au trépas. Egisthe termine le troisième acte par ces vers :

Puissions-nous aujourd'hui joindre les sœurs au frère,
Puissions-nous réunir les enfans à leur père !
Que sa tombe dévore et sa race et son nom,
Et qu'il ne reste rien de votre Agamemnon.

## ACTE IV.

### ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Attendons le moment qu'Apollon t'a promis.

ORESTE.

Dieu du jour ! dieu témoin de mon impatience,
Si ton œil ne doit pas éclairer ma vengeance,
Achève ta carrière, et loin de ces climats,

[1] Le troisième acte n'avance pas l'action. La scène où Clytemnestre vient dire à Electre, que son frère respire, qu'elle a vu le tombeau de son père orné de présens, couvert de fleurs et d'offrandes funéraires, cette scène qui devrait produire une suspension admirable, n'a pas du tout d'effet. L'intérêt expire aussitôt qu'on l'entrevoit. Oreste paraît un instant; la vue de sa mère, les larmes de sa sœur, un spectacle aussi touchant devrait le mettre dans une situation terrible; comment est-il possible que l'oracle d'Apollon puisse prévaloir en ce moment? Ce ressort est forcé, machinal, et détruit tout le sujet. L'auteur nous présente toujours Egisthe et Clytemnestre; c'est Oreste, c'est Electre qu'il fallait offrir aux yeux du spectateur. Voilà le brillant du tableau; le reste ne devait servir que d'ombre.

(Fréron, *Année littéraire*, 1761.)

De tes coursiers tardifs précipite les pas.....
Mais le temps est venu : je vais punir les crimes,
Déjà je vois le sort m'amener mes victimes.
Oui, je vais vous venger, ô mânes généreux,
Mânes chers et sacrés d'un père malheureux !
Oui, je vais te venger, ô sœur infortunée,
Dans ton propre palais, en esclave enchaînée !.....
Ah ! si ton frère encor n'a pas fini tes peines,
Si tes augustes mains portent encor des chaînes,
Si j'ai pu te revoir, sans voler dans tes bras,
L'ordre secret du ciel a retenu mes pas ;
Apollon de mon cœur s'est emparé lui-même,
Je suis aveuglément sa volonté suprême.
Il m'a promis vengeance. . . . . .
J'en crois la voix du ciel qui ne trompe jamais.

On va renfermer dans le tombeau d'Agamemnon, l'urne que la reine croit contenir les cendres de son fils ; Oreste et Pammène se retirent dans le temple d'Apollon. Pylade, comme ambassadeur de Strophius, doit assister à la cérémonie. Chrysothémis arrive avec sa suite ; Pylade est ému à l'aspect des pleurs qu'il lui voit répandre.

CHRYSOTHÉMIS.

De ces Dieux ennemis et toujours inflexibles
Le bras, de jour en jour, appesanti sur nous,
Nous accable à loisir, sans lasser leur courroux.
C'est peu que Clytemnestre, au tombeau de mon père,

Apporte, en triomphant, les cendres de mon frère,
Il faut que, pour combler nos malheurs et ses vœux,
Nos yeux soient les témoins de son bonheur affreux.
Déjà la triste Electre.....

PYLADE.

Achevez.

CHRYSOTHÉMIS.

On l'entraîne.
Mourante, et succombant sous le poids de sa chaîne....

PYLADE.

N'avez-vous plus d'amis ?

CHRYSOTHÉMIS.

Hélas ! mon infortune,
Mes plaintes, mes soupirs me rendent importune.
Eloignez-vous, Seigneur, et laissez-moi du moins
La funeste douceur de gémir sans témoins ;
Epargnez-moi l'affront d'une pitié stérile !...
Hélas ! dans l'univers nous n'avons plus d'asile !....

PYLADE.

Hélas !

CHRYSOTHÉMIS.

Vous soupirez, votre âme est attendrie
Des malheurs que le ciel répandit sur ma vie !
Vous jetez sur mes fers des regards indignés !
Retenez vos soupirs ; craignez, seigneur, craignez
De montrer, dans les murs de ce palais terrible,
Aux malheurs de mon nom une âme trop sensible.
Les murs ensanglantés de ce séjour affreux
Ne répètent jamais les cris des malheureux....
L'œil jaloux des tyrans veille dans leur enceinte,
Et ce n'est qu'en tremblant qu'on ose y soupirer.

PYLADE.

Ah ! puisse un plus beau jour luire, et vous éclairer !
Peut-être que les Dieux, touchés de vos alarmes,
Tariront pour jamais la source de vos larmes.

CHRYSOTHÉMIS.

Tout est fini pour nous ; Oreste est mort, seigneur,
Pour nous, dans l'univers, il n'est plus de vengeur...

Clytemnestre et Egisthe, entourés de leur cour et du peuple d'Argos, vont se placer sur un trône. La reine prend la parole :

Peuples, écoutez votre reine éplorée.
Oreste, dernier fils de la race d'Atrée,
Ce fils que me donna la colère du sort,

Que j'aimais cependant... mon cher Oreste est mort.
Le destin loin de moi l'entraîna dès l'enfance.
Des prodiges affreux marquèrent sa naissance.
On disait qu'à sa mère il ravirait le jour ;
Hélas ! en ai-je moins souhaité son retour ?
Ce reste de mon sang, et du sang de vos maîtres,
Peuples, nous l'appellions au rang de ses ancêtres.
Il n'est plus, et le ciel m'a ravi cet espoir.
L'honorer par des pleurs, voilà notre devoir.
Strophius de mon fils a recueilli la cendre.
Cette urne, cet objet si terrible et si tendre,
Que ma douleur contemple, et que pressent mes mains,
Doit être mise aux pieds du plus grand des humains.
Oreste ainsi l'ordonne, il veut que près d'un père
Ses mânes frémissans soient placés par sa mère.
Je le dois, j'obéis... mon fils infortuné,
Aux horreurs de l'exil, en naissant, condamné,
Mon fils, n'éprouva point mes soins et mes caresses.
Ces tributs de l'amour, ces fruits de nos tendresses,
Que je dus prodiguer autour de son berceau,
Doivent servir du moins à parer son tombeau.
Quel devoir cependant ! Ombre chère et sacrée,
Oreste ! que veux-tu d'une mère éplorée ?
Quoi! mon fils, quoi! tu veux, pour combler mes tourmens,
Que je descende au fond de ces grands monumens,
Où la nuit de la mort, cette nuit immobile,
De l'ombre de ton père est l'éternel asile !
Il le faut. Unissons et le père et le fils :
De la maison d'Atrée assemblons les débris.

O famille des rois que la mort environne,
Quels funestes cyprès vont ombrager ton trône !
Mais je remplis ces lieux de regrets superflus ;
Plisthène va régner, Oreste ne vit plus.
Discorde, brise enfin tes glaives parricides :
Tu n'en peux plus armer les farouches Atrides !
Ils ne sont plus, ces fils, ces frères nés rivaux,
Dont la rage emprunta ton glaive et tes flambeaux.
Atrée enfin succombe, et le cède à Thyeste,
Je couronne Plisthène, et nous pleurons Oreste.

Soutenue par Egisthe, elle entre dans le bois consacré au tombeau d'Atride. Une ombre menaçante apparaît, repousse Clytemnestre, et tend les bras à Electre et à sa sœur. Le spectre montre son flanc entr'ouvert et s'évanouit. Clytemnestre fait connaître son crime par ces mots que lui arrachent les remords :

O sang que j'ai versé, tu rejaillis sur moi !

Les Argiens sont muets d'horreur[1] ; Electre les appelle à la révolte.

Vous l'avez entendu ; la justice suprême

[1] Electre avait dit, dans le premier acte, à Chrysothémis :

Si ses sujets n'ont pas vengé sa mort,
Ses sujets ignoraient les horreurs de son sort.
Mais croyez-vous, comme eux, que le feu de la foudre
Le réduisit en cendre et mit son trône en poudre. ?

Il est ridicule de supposer que le meurtre d'Agamemnon soit resté secret ;

Vient de forcer le crime à s'accuser lui-même [1].

## ACTE V.

Nous ne doutons pas que Malfilatre ne soit absolument étranger à ce cinquième acte, dont l'exécution est loin de racheter l'absurdité; on y chercherait envain une pensée raisonnable, un vers médiocre; tout y est détestable. Ne pouvant en extraire un morceau passable, nous laissons Fréron en faire l'analyse.

« Nous voici enfin au cinquième acte. Toujours Egysthe et Clytemnestre, toujours de longs dialogues où il faudrait du mouvement. Le tyran et sa tremblante épouse ne font aucun effort, ne prennent aucune mesure pour prévenir la révolte qu'Electre prépare. Pylade et Pammène qui devraient être arrêtés, vont et viennent dans le palais, sans raison, sans objet, sans vraisemblance; on ne sait ce que veut Oreste, c'est lui qui doit tout faire, c'est lui que le ciel arme du glaive de la vengeance,

admettons que l'on soit parvenu à faire croire que ce roi a été frappé de la foudre, ce qui est difficile; son fils doit lui succéder; Egisthe, en l'écartant du trône et en épousant la veuve du roi, justifie tous les soupçons, déjà formés contre lui. Il est donc invraisemblable et inutile de déguiser l'usurpation d'Egisthe, au peuple d'Argos.

[1] L'action du quatrième acte est aussi lente que celle du précédent. Le seul évènement de cet acte, est l'apparition de l'ombre d'Agamemnon, mauvaise parodie du spectre de Sémiramis. C'est un véritable épouvantail. Je suis loin d'autoriser cependant cette innovation de M. de Voltaire, copiste des Anglais en ce point, comme en bien d'autres. Ce n'est qu'à l'abri d'un grand nom qu'on hasarde de pareilles nouveautés. On excuse quelquefois les délires d'un homme à la mode; mais l'indulgence d'un siècle reconnaissant n'est point un titre pour l'inexorable postérité.

(Fréron, *Année littéraire* 1761.)

et il n'agit point; on dirait qu'il est immobile sous la main des dieux. Une lettre feinte, le long mensonge de Pylade, l'urne où l'on croit que les cendres d'Oreste sont renfermées, cette triple ruse forme toute l'intrigue, tout le tissu de la pièce.

» Le dénouement est précédé de la reconnaissance d'Oreste et de Chrysothémis, reconnaissance froide dans un cinquième acte et d'ailleurs tout-à-fait inutile. Electre entre sur la scène, arrêtant le peuple qui la suit en tumulte, sans que la garde d'Egisthe fasse la moindre résistance. Cette princesse ne reconnaît point encore Oreste; Clytemnestre paraît éperdue, effrayée; Oreste se précipite sur elle et la poignarde. *Ah! c'est mon frère*, s'écrie Electre, en voyant frapper sa mère!... La plume me tombe des mains, monsieur, je ne conçois pas comment on peut se permettre des tableaux aussi affreux. Est-ce dans le moment qu'Oreste est le plus odieux, qu'il fallait le faire reconnaître à sa sœur? Quel effet peut produire la reconnaissance de deux parricides (car Electre est presqu'aussi coupable qu'Oreste), de deux enfans dénaturés qui s'embrassent sur le corps sanglant de leur mère expirante? Egisthe arrive dans ce moment horrible, et ce qu'il y de plus étonnant, c'est que cet Oreste poursuivi par les furies, égaré par les dieux, ce fils teint du sang qui lui donna le jour, conserve assez de sang froid pour charger le peuple de la mort d'Egisthe à qui il devrait déchirer le cœur. Egisthe n'attend point qu'on l'immole et se tue lui-même, mort trop belle et trop douce pour un tyran qui, pendant toute la pièce, a inspiré l'horreur et l'indignation. »

FIN.

# TABLE

## DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Préface de l'éditeur..... v

Notice sur Malfilatre..... ix

Préface des éditeurs de 1768 sur le poème de Narcisse.. 3

SUJET DU POÈME DE NARCISSE, Traduction d'Ovide..... 10

NARCISSE OU L'ILE DE VÉNUS. Chant premier... 31

Chant second..... 51

Chant troisième..... 65

Pages.

Chant quatrième..... 93

ODES ET POÉSIES DIVERSES..... 131

Avertissement de l'éditeur..... 133

Notice sur le Palinod de Caen..... 139

Le bonheur..... 149

Le prophète Élie enlevé aux cieux..... 151

La Prise du fort Saint-Philippe..... 157

Louis le Bien-Aimé, sauvé de la mort..... 167

Le soleil fixe au milieu des Planètes..... 173

Remerciement aux juges du Palinod de Caen..... 181

Remerciement aux juges du Palinod de Rouen..... 183

Remerciement a MM. de Saint-Sauveur et de Vrigny.... 185

Epitre a Sophie Arnould..... 187

TRADUCTIONS ET IMITATIONS..... 193

Imitation du commencement des Aventures de Télémaque. 196

Traduction libre du début de l'Anti-Lucrèce..... 199

Imitation du Psaume 136..... 203

Traduction de l'Ode II du quatrième livre d'Horace.... 209

EXTRAITS DU GÉNIE DE VIRGILE..... 213

Avertissement de l'éditeur..... 215

Pages.

Discours préliminaire..... 221

Fragmens des Bucoliques..... 271

Fragmens des Géorgiques..... 283

Fragmens de l'Énéide..... 303

ANALYSE DE CLYTEMNESTRE..... 315

Avertissement de l'éditeur..... 317

Analyse de Clytemnestre, tragédie attribuée a Malfilatre..... 325

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

Universitas
BIBLIOTHECA

BIBLIOTHECA

a39003 002113198b
CE PQ 2001
.M4 1825
COO MALFILATRE, OEUVRES.
ACC# 1217397